



13 tomes (13e à la suite du 12e)
en 12 vol.

([illegible] et [illegible] de la [illegible])

voir l'avertissement [illegible]
du Tome I (1750)
[illegible]



LETTRES
SUR
QUELQUES
ECRITS
DE CE TEMS.

Parcere personis, dicere de vitiis. Martial.

TOME PREMIER.

A GENEVE.

M. D.CC. XLIX.



LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE I.



LA Critique m'apparut derniérement en ſonge, environnée d'une foule de Poëtes, d'Orateurs, d'Hiſtoriens & de Romanciers. J'apperçus dans une de ſes mains un faiſceau de dards, dans l'autre quelques branches de laurier. Son aſpect, loin d'imprimer la crainte, inſpiroit la confiance aux plus ignares amans des ſçavantes Sœurs. Ils oſoient l'enviſager d'un œil fixe, & ſembloient défier ſon courroux. La Déeſſe indignée faiſoit pleuvoir ſur eux une grêle de

traits. Quelques Ecrivains, dont la modeſtie rehauſſoit les talens, obtenoient des Couronnes : pluſieurs recevoient à la fois des récompenſes & des châtimens.

Cette viſion, Monſieur, m'a fourni l'idée de ces Lettres, où l'éloge & la cenſure ſeront également diſpenſés. Je me bornerai à quelques fruits du Parnaſſe, fertile contrée, qui n'eſt point ſoumiſe à l'ordre des ſaiſons, & qui trop ſouvent produit ſans culture. Ne ſeroit-ce pas cette docte Montagne, toujours en travail, qui auroit fait imaginer à Eſope ſa fable ſi connue ? Quoiqu'il en ſoit, j'entre en matiere.

e Mé- nt, Co-

Vous êtes perſuadé, Monſieur, avec l'Auteur de *Zaïre*, que tous les raiſonnemens ſur l'art dramatique ne valent pas une ſcéne de génie ; & qu'il y a plus à profiter dans *Corneille* & dans *Moliere*, que dans *Ariſtote* & d'*Aubignac*. Mais en concluez-vous, comme lui, qu'il eſt *inutile de parler de régles* * ? Vous penſez que la théorie eſt néceſſaire. C'eſt en vain qu'on a devant les yeux des chefs-d'œuvres, ſi l'on ne connoît les principes qui ont guidé les grands

* Voyez la Préface de ſon Œdipe, édition de 1730.

Maîtres, & si l'on n'étudie la nature, modéle de l'art.

Les Ouvrages applaudis au Théâtre, ne donnent en les lisant qu'un goût de comparaison, & ne peuvent faire que des Copistes. C'est par de judicieuses remarques sur ces Ouvrages, & par l'application qu'on en fait aux loix du bon sens, qu'on peut parvenir à les égaler, & à juger des efforts de ceux qui s'exercent dans le même genre.

Les piéces de caractéres sont, avec raison, plus goûtées aujourd'hui que les piéces d'intrigue. Celles-ci ne sont que le phantôme de la vérité; celles-là en sont le fidéle tableau. On y voit peints au naturel ceux avec qui nous vivons; au lieu que dans les piéces de pure intrigue, on ne joüit que de l'art d'une conduite ingénieuse. Cet art au reste appartient également aux piéces de caractéres; parce que l'intrigue est la base du genre dramatique. Sans intrigue, point de Comédie. C'est l'intrigue seule qui la distingue du Dialogue. Tous les Drames à la Mosaïque, formés de scénes rapportées, ne sont donc point des Comédies, mais des Dialogues, souvent insipides, & qui ne peuvent servir qu'à corrompre le goût.

Les bons eſprits ne voyent qu'avec peine, que l'on applaudiſſe aujourd'hui à de pareilles Comédies. Il y a des piéces d'une grande vogue, dont l'action & le mouvement, quoiqu'elles ſoient en cinq Actes, ſuffiroient à peine pour un Acte ſeul. C'eſt moins une action véritable, qu'une apparence d'action ; c'eſt un ſimple aſſemblage d'autant de ſcénes qu'il en faut, pour donner à une piéce la durée ordinaire des repréſentations. C'eſt un rempliſſage de converſations, ſemées de bons mots & de traits ſatyriques, qui par leur brillant éblouiſſent le ſpectateur, & l'empêchent de remarquer le vuide & le défaut d'action. Ce n'eſt pas que l'on donne l'excluſion aux Epigrammes. On demande ſeulement qu'on n'en faſſe pas la baſe du Comique.

Mais le ſtile épigrammatique eſt encore plus ſupportable que ce ton métaphyſique, ces ſentimens alambiqués & ces traits fins, qui ne ſont apperçus de perſonne, & que la vanité feint d'entendre. *Moliere*, ce grand Philoſophe Comique, n'a jamais crû qu'un pareil jargon convînt au Théâtre. Il n'a connu le précieux que pour s'en mocquer. Il eſt à croire que de ſon tems

certains Poëtes dramatiques du nôtre, n'auroient paru sur la scéne que comme sujets, & non comme Auteurs de Comédies.

Rendons cependant justice à ce siécle. Nous avons des piéces modernes qui n'empruntent leur mérite, ni des bluettes d'esprit, ni de l'artillerie légére d'une imagination embrasée, mais de la justesse de l'intrigue & de la vérité des caractères, qui forment un vrai comique, digne de *Moliere*. Telles sont le *Glorieux* & le *Philosophe marié* de M. Destouches, la *Métromanie* de M. Piron, les *Dehors trompeurs* de M. de Boissy. Il est vrai que les ouvrages de cette espéce sont en petit nombre. Mais convenons aussi que les principaux caractères sont épuisés, & que l'on glane aujourd'hui où l'on moissonnoit autrefois. Cependant il faut du neuf sur le Théâtre. Les François qui sçavent par cœur les Œuvres de *Moliere*, ne prennent qu'un plaisir médiocre à les voir jouer. Pour rire, il faut être surpris ; ce qu'on sçait ne surprend plus. Est-il étonnant que la difficulté d'atteindre jusqu'à ce grand Ecrivain, ait forcé nos Auteurs Comiques à se jetter dans le bel-esprit ; & à se sauver par les détails d'un

Dialogue ſingulier ou ſatyrique ?

On ne peut diſconvenir, Monſieur, que le *Méchant* ne ſoit l'ouvrage d'un homme de génie, verſé dans la connoiſſance du monde, peintre fidéle & brillant des mœurs de notre âge. On y trouve, ainſi que dans toutes les productions de l'Auteur, beaucoup d'élégance & d'eſprit : non pas de cet eſprit qu'on s'efforce en vain d'accréditer ; de cet eſprit ſans corps, ſi je puis parler ainſi, qui s'évapore dans le creuſet du bon ſens ; mais de cet eſprit fin à la fois & naturel, de cet eſprit avoué par le jugement, & qui dans le fonds n'eſt que la raiſon ornée. La vertu, pour plaire, doit ſe montrer ſous les traits de l'agrément ; la raiſon, pour être goûtée, a beſoin qu'on la pare de fleurs. Que de beautés & de graces dans la piéce de M. *Greſſet* ! Quelle abondance d'heureux tours ! Quels détails charmans ! Quelle facilité, quelle douceur, quelle harmonie dans la verſification ! Quel coloris dans les tableaux ! Quelle délicateſſe dans les nuances ! Quelle ſublimité dans la morale !

Les converſations ingénieuſes, les portraits pleins d'ame & de vérité, les réflexions juſtes, les vers heureux ou

faits avec ſoin, ne ſont par malheur que les ornemens d'un ouvrage dramatique. Quand on examine la conſtruction du *Méchant*, on eſt fâché de voir l'édifice élevé ſans aucun ordre d'architecture Théâtrale.

Quelques ſpectateurs ont d'abord été choqués, que l'Auteur ait pris pour ſujet de Comédie un caractere générique & indéterminé, duquel émanent pluſieurs autres caracteres, qui ſont, pour ainſi dire, autant de ruiſſeaux de la même ſource. En effet, le fourbe, l'impoſteur, l'ingrat, le médiſant, le calomniateur, le ſatyrique, le flatteur même, ne ſont-ils pas différentes eſpéces de méchans? Que penſeroit-on d'un Poëte qui nous donneroit une Comédie, intitulée : *Le Vicieux?*

Le choix d'un ſujet ſi vague a mis M. *Greſſet* dans la néceſſité de faire de ſon héros un monſtre compoſé de toutes ſortes de méchanceté; comme pour peindre un vicieux, on ſeroit obligé de faire voir en lui tous les vices raſſemblés. Le portrait de *Cléon* juſtifie ce que j'avance.

Un fourbe, un homme faux, dèshonoré,
perdu.

Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime.

. . . .

Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible.

. . . .

C'est l'esprit le plus faux, & l'ame la plus noire.

. . . .

Faire du mal enfin : voilà votre Cléon.

. . . .

Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit :
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites ;
Enfin, un caractere effroyable, odieux.

On ne conçoit pas trop que la Suivante *Lizette*, qui fait ce beau panégyrique, connoisse si bien *Cléon*, tandis que *Florise* sa Maîtresse, qui a été répandue dans le monde, n'a reçû aucune impression fâcheuse sur le compte du *Méchant*. Le jeune *Valere*, qui arrive de Paris, où il a vû la meilleure compagnie, n'a jamais entendu dire non plus que *Cléon*, son ami, fût un *homme horrible*. Il soutient au contraire, qu'il est très-estimé & très-recherché. Il con-

tinue de lui être attaché, quelque mal qu'on lui en dise; il craint même de se donner un travers, en rompant avec lui. Il faut qu'il vienne à la Campagne, pour être désabusé par un *Ariste*, qui n'a jamais été lié avec *Cléon*.

Ce qu'il y a de plus singulier, est que ce personnage si noir, ne le paroît guéres dans le cours de la piéce. A l'exception des Lettres anonymes, & du projet de faire interdire *Géronte* (projet en l'air qui ne pouvoit avoir lieu) c'est un tracassier & un médisant d'un bout à l'autre. Il n'est pas même ridicule; ce qui est essentiel pour la Comédie; il ne fait que saisir avec esprit les ridicules des autres. Son but est de se divertir aux dépens de ceux qu'il fréquente. Mais est-il vraisemblable qu'un homme de gayeté de cœur s'enterre dans un Château avec des gens qu'il méprise, uniquement pour étudier leurs travers, pour s'en mocquer, & pour les brouiller ensemble? Il n'étoit pas nécessaire de le faire aller à la Campagne chercher des ridicules: il n'y avoit qu'à le laisser à Paris, où il eût abondamment trouvé de quoi s'amuser.

Encore si M. *Gresset* eût fait son Héros amoureux ou intéressé, cette sup-

position auroit jetté dans la piéce quelque mouvement. Elle auroit du moins satisfait le spectateur, qui le voit avec peine gratuitement méchant. D'ailleurs, il auroit été puni par la perte d'une Maîtresse ou d'une fortune ; au lieu qu'il ne pouvoit jamais l'être, suivant la façon de penser que lui avoit prêtée l'Auteur.

Les beaux sentimens que débite *Ariste*, pour détacher le jeune *Valere* de *Cléon*, honorent le cœur autant que l'esprit de M. *Gresset*. On peut seulement lui reprocher, outre un peu de prolixité, qu'*Ariste* ne prend jamais la parole, qu'en relevant le dernier mot de *Valere*, qui semble n'être là, que pour faire briller la mémoire de ce Discoureur sententieux. Il est vrai encore que la morale pour plaire, doit être mise en action : autrement elle est insipide, & devient une déclamation oratoire, qui fait bâiller le spectateur. C'est ce qui a fait dire d'un Ecrivain connu : qu'il prêchoit à la Comédie Françoise.

La scéne de la rupture de *Cléon* avec *Florise*, forme une surprise d'action, neuve au théâtre & vraiment comique. C'est un de ces coups qui ne peuvent être frappés que par les grands Maîtres.

Quatre ou cinq traits de cette force auroient pû faire une Comédie de cette satyre.

Après tout, n'est-il pas plus glorieux pour l'Auteur d'avoir enfanté une piéce sans intrigue & sans action, qui a enlevé tous les suffrages, que s'il eût imaginé une fable heureuse, fait naître des incidens, suspendu l'attention, & produit dans les esprits ce désir inquiet de sçavoir quel en seroit le dénouement. Pour amuser Paris pendant cinq Actes, sans le secours d'aucun intérêt, soit d'attendrissement, soit de curiosité, il faut avoir des ressources infinies dans l'imagination, & une rare délicatesse de pinceau.

Je terminerois ici, Monsieur, mes remarques sur *le Méchant*, si je ne venois de lire *le Médisant*, Comédie en cinq Actes de l'illustre M. *Destouches*. La ressemblance de ces deux piéces est frappante. Jugez-en par quelques échantillons que je vais mettre sous vos yeux.

Le portrait de *Damon* ou du *Médisant*, est plus précis que celui du *Méchant*. Le voici :

Outre qu'il a besoin d'une riche alliance,

Le croyez-vous au fonds digne de sa na
sance ?
Jamais homme ne fut plus dangéreux que lu
Il donne un mauvais tour aux actions d'autr
Tout le monde est en butte à ses traits saty
ques,
Et l'on craint en tous lieux ses malignes crit
ques.
Ses amis, s'il en a, n'en peuvent être exempts;
D'autant plus dangéreux dans ses traits médi-
sans,
Qu'il cache son venin & sa langue traîtresse
Sous les dehors trompeurs d'une humble
politesse.

La Baronne.

Eh ! vous le haïssez, faute de le connoître ;
Mais pour moi qui sçais mieux tout ce qu'il en
peut être,
Je soutiens. . . . . . .

C'est ainsi que *Géronte* justifie le *Méchant* :

Fables que tout celà ! propos des envieux !
Je le connois, je l'aime, & je lui rends
justice.

Il est question dans le *Médisant* d'une *Marianne*, qui est la *Chloé* du *Méchant*. Il s'agit de la marier à *Damon*, qui en

est amoureux. Cette *Marianne* a un frere appellé *Valere*, ami du *Médisant*, & qui ne pouvant le corriger de ce défaut, rompt avec lui, comme le jeune *Valere* avec le *Méchant*. Dans le *Médisant*, la suivante *Lisette* est contre lui. Dans le *Méchant*, la suivante *Lisette* a résolu de le détruire dans l'esprit de sa Maîtresse. Dans la piéce de M. *Destouches*, le *Baron*, mari débonnaire qui se laisse mener par sa femme, est le même que *Géronte*, vis-à-vis de *Florise* sa sœur. Lisez, Monsieur, le commencement du troisiéme Acte du *Médisant*, & la seconde Scéne du premier Acte du *Méchant*, ce rapport vous paroîtra sensible.

Dans une Scéne de *Chloé* & de *Lisette*, cette suivante l'interroge ainsi :

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne :
Voyons : qu'aimez-vous mieux d'un Cloître, ou d'un époux ?

Chloé.

A quoi bon ce propos ?

Lisette.

C'est que j'ai près de vous

Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; & d'un autre côté
Votre mere m'a dit avec même clarté
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le Couvent.

La *Lisette* du *Médisant* tient le même propos à *Marianne :*

De quoi s'agit-il donc ?

Lisette.

C'est qu'on vient d'agiter
Lequel des deux partis vous convient davantage,
Ou d'aller au Couvent, ou d'entrer en ménage.

Géronte dans le *Méchant* dit à *Valere :*

En voici bien d'une autre ! Eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

Lisette dans le *Médisant* s'exprime de même :

Pour le coup vous rêvez. Eh ! dites-moi de grace
Ces égaremens-là vous prennent-ils souvent ?

Frontin valet du *Méchant*, dit à ſon Maître :

Comment n'aimez-vous pas un commerce plus
ſtable ?
Avec tout votre eſprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triſte amuſement
De vous faire haïr univerſellement ?

Valere ami du *Médiſant*, lui fait de pareilles remontrances :

Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire ;
Mais tu fais éclater un mauvais caractere,
Je ne m'étonne plus qu'on s'empreſſe à te fuir;
Ton mérite ne ſert qu'à te faire haïr.

Damon répond à *Valere* :

Tu prends le ſérieux !

Cléon dit à *Frontin* :

Oh ! tu prends au tragique
Un débat, qui pour moi ne ſera que comique.

Le *Médiſant*, après avoir donné de faux avis au *Baron*, s'écrie dans un tranſport de joye maligne :

J'ai le plaisir du moins de les mettre en déroute.
Le bon homme a saisi l'avis avec ardeur.

Le *Méchant* :

J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint, & de les voir brouillés.

Damon & *Cléon* font des portraits satyriques, qui se ressemblent pour le fonds. Ces portraits tombent dans l'une & dans l'autre piéce sur des personnages en l'air, des *Orphises*, des *Dorilas*, des *Lycidas*, &c.

La Scéne dans laquelle *Cléon*, ignorant qu'il est entendu de *Florise*, en dit tant de mal à *Lisette*, Scéne d'ailleurs usée au Théâtre, se trouve aussi dans le *Médisant*, qui déchire son ami *Valere*, dont il ne se croit pas écoûté. *Marianne*, qu'il comptoit épouser, lui refuse sa main. Il ne reste que la *Baronne* à détromper. Elle l'est par des écrits contr'elle, reconnus pour être de sa façon du *Médisant*. Quand il paroît devant la *Baronne*, étonné de se voir démasqué, il demande :

Quel est donc ce discours, & que veut-on
m'apprendre ?

C'eſt ainſi que s'exprime le *Méchant*, découvert pour l'Auteur des Lettres anonymes :

Valere, quelle eſt donc cette plaiſanterie ?

Tous deux ſont chaſſés, & tous deux s'en conſolent. *Liſette* dit à *Damon* :

Si vous êtes content, nous le ſommes donc tous.
Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus
chez nous.

Geronte, furieux que *Cléon* ait voulu le faire interdire, l'apoſtrophe ainſi :

Ah ! Monſieur l'honnête homme, enfin je
vous connois.
Remarquez ma maiſon, pour n'y rentrer ja-
mais.

Vous voyez, Monſieur, par ce parallèle, que M. *Greſſet* ſoutient la comparaiſon avec M. *Deſtouches*. Les rapports qu'on trouve entre les deux piéces, viennent du caractere trop générique du *Méchant*, dont il étoit impoſſible que la médiſance ne fût la baſe. Cette Comédie eſt remplie d'ailleurs d'un ſi grand nombre de traits neufs, qu'ils juſtifient l'eſtime qu'on a conçûe depuis

long-tems pour l'agréable Chantre d
Vert-vert. Quelles espérances notı
Théâtre ne doit-il pas fonder sur ce
Auteur, si aux graces des détails il peu
unir la justesse des plans !

Je suis, &c.

A Paris, ce 1 *Janvier* 1749.

LETTRE II.

toire du lement ngle- e.

LEs beautés neuves & originales font le prix & le succès des ouvrages de poësie & d'éloquence. Il n'en est pas ainsi de l'histoire. Vous sçavez, Monsieur, qu'elle n'obtient nos suffrages, que lorsqu'elle nous présente des faits exacts & curieux, avec des dattes sûres. Les graces du stile & tout l'art de l'Historien, ne sont que des ornemens accessoires.

Peu d'Auteurs sont en état de manier un sujet historique, de fondre habilement tous les faits, de les enchaîner avec un art imperceptible, & de leur donner ce tissu, ces ligamens, si je puis m'exprimer ainsi, qui forment un corps, dont tous les membres se rapportent. La nature & le goût observent

les mêmes regles. C'eſt là juſteſſe & la proportion qui produiſent les beautés phyſiques, morales & littéraires.

Doit-on regarder comme un Hiſtorien un Ecrivain dont le bel eſprit ſecoue le joug importun des préceptes ; qui nous donne de foibles eſquiſſes pour des portraits achevés, des maximes d'écran pour de profondes réflexions, des tranſitions cavalieres pour le nerf & la vivacité du pinceau. Il eſt encore bien difficile de tenir un juſte milieu par rapport à la maniere de raconter. L'un a le ſtile maigre & décharné ; l'autre le ſurcharge de trop d'embonpoint.

Les Poëtes ſongent à s'immortaliſer eux-mêmes, plutôt que les Héros qu'ils chantent. C'eſt Homere, Virgile & Voltaire que nous admirons, beaucoup plus qu'Achille, Enée, ou Henri IV. Le contraire doit arriver dans une hiſtoire bien faite. Il faut que le Lecteur ſoit occupé des actions & des perſonnages, ſans penſer à l'Hiſtorien.

Si vous liſez, Monſieur, l'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre*, l'Auteur, M. l'Abbé *Raynal*, ne peut manquer d'attirer toute votre attention. Quel feu, quelle foule de portraits, quelles

légions d'antithéses, quel prodigieux amas de réflexions, quel enthousiasme même en plusieurs endroits! Son intention n'a pû être de composer une histoire; mais un discours d'éloquence, une harangue sur l'origine, les progrès & l'état actuel du Parlement de la Grande Bretagne. Le stile oratoire qu'il a préferé à une narration simple, garantit ce que j'avance. Il n'est pas possible de le lire, sans être frappé de la fécondité de son imagination, de la chaleur de ses images, de la variété de ses descriptions, & du choc brillant de ses idées.

Les faits sont extrêmement pressés dans cette Histoire. Ils n'y occupent qu'un très petit espace, & semblent n'être là que pour servir de cadre à des maximes, ou à des tableaux. Cet Ouvrage peut être comparé à ces Comédies sans nœud & sans dénouement, qu'on appelle des piéces à tiroir.

Comme ce n'est donc ici qu'une galerie de portraits, qui ressemblent presque tous, il me suffira d'en détacher un, & de vous l'envoyer, pour vous faire juger du talent du Peintre. Je choisis celui de Cromwel. » Il avoit » le génie *de toutes* les places, *de tous* les

» instans, *de toutes* les affaires, *de tous*
» les partis, *de tous* les gouvernemens.
» Il étoit toujours ce qu'il falloit être;
» *le plus* brave à la tête des armées; *le*
» *plus* éclairé *dans* les Conseils; *le plus*
» appliqué *dans* les affaires; *le plus* élo-
» quent *dans* les délibérations; *le plus*
» actif *dans* les entreprises; *le plus* fana-
» tique *dans* la dévotion; *le plus* ferme
» *dans* les disgraces; *le plus* Sçavant
» *dans* une Assemblée de Théologiens; *le*
» *plus* factieux *dans* les conspirations. Il
» ne fit *jamais* de faute, ne manqua
» *jamais* d'occasion, ne laissa *jamais* d'a-
» vantage imparfait, ne se contenta
» *jamais* d'être grand, quand il pouvoit
» être très-grand.... Le système de son
» ambition fut conduit avec *un* art, *un*
» ordre, *une* hardiesse, *une* souplesse,
» *une* fermeté, dont je ne crois pas qu'il
» y ait d'exemple dans l'histoire. *Toutes*
» les Sectes, *toutes* les conditions, *tous*
» les peuples; *la* paix, *la* guerre, *les*
» négociations, *les* révolutions, *les* mi-
» racles, *les* prophéties: *tout* avança la
» fortune de l'hypocrite Usurpateur.
» C'étoit un caractere né pour faire la
» destinée des Nations, des Empires &
» *des siécles*. L'éclat de ses talens a pres-
» que fait oublier l'horreur de ses atten-

» tats. La poſtérité doutera au moins, ſi
» Olivier Cromwel fut plus digne d'exé-
» cration que d'admiration.

Le portrait que trace du même homme le ſublime *Boſſuet*, eſt moins émaillé d'antithéſes, moins ſurchargé d'énumérations : » Un homme s'eſt rencontré
» d'une profondeur d'eſprit incroyable ;
» hypocrite raffiné autant qu'habile po-
» litique ; capable de tout entreprendre
» & de tout cacher ; également actif &
» infatigable dans la paix & dans la
» guerre, qui ne laiſſoit rien à la fortune
» de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil,
» ou par prévoyance : d'ailleurs, ſi vigi-
» lant & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais
» manqué aucune des occaſions qu'elle
» lui a préſentées ; enfin, un de ces eſ-
» prits remuans & audacieux, qui ſem-
» blent être nés pour changer le monde.
Ne diroit-on pas que le premier portrait eſt la paraphraſe de celui-ci ?

Les Jéſuites & les Oratoriens fourniſſent à la Littérature des Ecrivains illuſtres, qui ſortis de leur ſein, leur font preſque autant d'honneur que ceux qu'ils ont le bonheur de conſerver. Qui ne ſçait que les *Maſſieux*, les *Fraguiers*, les *Gedouins*, les *Desfontaines*, les *d'Olivets*, les *Prevots* & les *Greſſets*, ont été

élevés dans la Société des premiers. M. l'Abbé *Raynal* a eu le même avantage. M. *de la Bletterie*, Hiſtorien eſtimé, a paſſé pluſieurs années à l'Oratoire. Il me prend auſſi envie de faire des antithéſes, & de vous peindre avec des traits contraſtés ces deux Ecrivains. L'Abbé *Raynal* a plus d'imagination; l'Abbé *de la Bletterie* plus de jugement. L'un paroît plus verſé dans la connoiſſance des hommes; l'autre plus inſtruit des choſes. Le premier a le pinceau plus hardi, plus brillant; le ſecond l'a plus poli, plus correct. L'Ex-Jéſuite ſemble profond dans les détours de la politique; l'Ex-Oratorien a une certaine candeur qui impoſe moins, & qui perſuade davantage. Celui-là veut à toute force arracher votre admiration par une ſuite non-interrompue d'images vives, & de traits ſaillans: vous vous plaiſez à louer dans celui-ci le ſacrifice qu'il ſçait faire des ornemens trop pompeux & trop recherchés. *L'Hiſtoire de Julien l'Apoſtat* ſatisfait l'âge mûr; l'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre* flatte la jeuneſſe.

L'Auteur peint avec exactitude l'état préſent de ce fameux Parlement, qui, comme tout le monde ſçait, eſt une

Assemblée de la Noblesse, du Peuple, & du Roi même, qui y préside si essentiellement, que sans cela elle n'est point Parlement, n'en peut prendre le nom, & n'en a pas l'autorité. C'est ce que M. *de Voltaire* a si heureusement exprimé dans ces beaux vers :

Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble
Trois pouvoirs, étonnés du nœud qui les rassemble ;
Les Députés du peuple, & les Grands & le Roi ;
Divisés d'intérêts, réunis par la Loi :
Tous trois Membres sacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à lui même, à ses voisins terrible.

M. *Gresset*, dans sa Tragédie d'*Edouard III*, ne fait mention que de deux pouvoirs. Le sage *Vorcestre* s'en explique ainsi :

Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs :
Ministre d'un Empire, où regnent deux pouvoirs ;
Où je dois, unissant le trône & la patrie,
Sauver la liberté, servir la Monarchie ;
Affermir l'*un* par l'autre, & former le lien
D'un peuple toujours libre, & d'un Roi Citoyen.

Comme vous aimez, Monſieur, à recueillir les poëſies galantes & légeres, voici une petite piéce, qui, je crois, mérite d'avoir place dans votre porte-feuille. Elle eſt adreſſée à Madame de M * * *, dont l'eſprit fin & les graces riantes ont attiré plus d'une fois les hommages du Parnaſſe. Ces vers ſont fondés ſur ce qu'elle dit un jour à l'Auteur, qui eſt un agréable Miſantrope, qu'elle étoit ainſi que la *Chryſeïs* du *Démocrite* de *Regnard*, la très-humble Servante de la Philoſophie & des Philoſophes.

De tous les tems, des boſquets de Cithére
Les Philoſophes ſont bannis :
Leurs froids diſcours, leur front auſtere
Glacent les jeux, effarouchent les ris ;
Du tendre amour l'aimable mere
N'admit jamais de pareils Favoris.
Mais il en eſt d'une autre étoffe ;
Qui n'ont pour loi que les plaiſirs :
Leur maintien ſeul eſt Philoſophe ;
Leur cœur s'ouvre à tous les deſirs.
Le but de leur philoſophie,
C'eſt de ſentir plus finement,
Et de n'admettre dans la vie
Que jouiſſance & ſentiment.
La vérité, leur premiere Maîtreſſe ;

A leur hommage ajoûte un nouveau poids ?
Amis discrets des Nymphes du Permesse,
L'amour naissant s'exprime par leur voix ;
Et dans le cœur de ceux de cette espéce
La beauté même acquiert de nouveaux droits.

Il en est un qui vous a vûe,
Thémire, & ses sens enchantés
En vous seule à son ame émue
Ont offert cent Divinités.
Paroissez : il croit voir les graces
Briller dans leurs simples atours.
Marchez : il sent que les amours
N'osent s'écarter de vos traces ;
Et son œil, parmi cent détours,
Vous suit, vous retrouve toujours.

Respirez : il soutient que Flore
N'exhale point un air plus pur.
Ouvrez vos beaux yeux : c'est l'aurore
Qui sort de son palais d'azur ;
Baissez-les : c'est Hébé qui sous un voile obscur
Cache d'un air craintif des beautés qu'elle ignore.
Parlez : jamais Pallas que le portique adore,
Ne fit paroître un goût plus sûr.
En vous tout lui plaît, tout l'étonne ;
Raisonner n'est plus à son choix ;
Et quoiqu'il soit dans son automne ;
Ses yeux semblent s'ouvrir pour la premiere fois.

Si par hazard sous une voûte obscure *
Il sçait que du sommeil vous goûtez les douceurs,
Le lit qui vous reçut change aussi de nature,
Et lui paroît un lit de fleurs :
Un lit de fleurs ? .. Non, je m'abuse :
C'est plutôt un brasier propre à tout consumer.
Le sage que je peins est prompt à s'enflammer ;
Heureux ! si, tel qu'il est, son portrait vous amuse.

ENVOI.

En six mots, aimable Themire ;
Vos traits sont ici rassemblés :
PAROISSEZ, MARCHEZ, RESPIREZ ;
Ces trois points pourroient vous suffire ;
OUVREZ, BAISSEZ les yeux, PARLEZ,
Il n'est sage qui ne soupire.

* L'Auteur, en attendant que l'appartement de Thémire fût meublé, lui avoit prêté le sien.

Je suis, &c.

A Paris, ce 2 Février 1749.



LETTRE III.

VOus souhaitez, Monsieur, que je vous dise ce que je pense de la Tragédie de *Denys le Tyran*, par M. *Marmontel*, & si je la juge digne du succès qu'elle a eu. Je vais vous communiquer, suivant vos desirs, mes remarques sur cet Ouvrage. Mais permettez qu'elles soient précédées de quelques traits de la vie de *Denys*. Vous verrez par-là de quelle maniere le Poëte a sçû accommoder au Théâtre ce sujet historique.

Denys, qui de simple Greffier à Syracuse, se rendit maître de cette puissante Ville, regna environ quatre cens ans avant l'Ere chrétienne. Dans le cours de son gouvernement, il changea souvent de caractere. Quelquefois doux & populaire, il se promenoit tranquillement dans sa Ville, visitant les boutiques des Ouvriers, & les encourageant par des éloges & des gratifications. Il ne dédaignoit pas même d'admettre à sa table les plus habiles d'entr'eux. Quelquefois livré à mille frayeurs & à mille inquiétudes, il se déroboit à tous

les regards. Dans ces jours de nuages, il croyoit voir toutes les mains armées contre lui. Sa craintive défiance lui suggéroit des précautions singulieres. La chambre où il couchoit, étoit entourée d'un fossé large & profond, avec un pont-levis, qu'il avoit soin de lever lui-même, afin de pouvoir dormir en sûreté.

Entre ses femmes, il y en avoit une appellée *Aristomaque*, fille d'*Hipparinus*, le plus considérable & le plus riche Citoyen de Syracuse. Elle avoit un frere : c'étoit le jeune *Dion*, que son mérite personnel fit aimer du Tyran. Le hazard conduisit *Platon* à cette Cour. *Dion* devint son disciple & son ami. Il adopta tous les principes de ce grand Maître, qui d'un Courtisan fit un homme.

Dion eut la simplicité de croire que la même morale produiroit le même effet sur *Denys* ; mais la tyrannie avoit jetté des racines trop profondes dans son ame, pour en pouvoir être arrachée. Ainsi le séjour de *Platon* à *Syracuse* fut infructueux au Tyran. Celui d'*Aristippe* ne fut pas plus utile. *Denys* lui demanda un jour pourquoi on voyoit souvent les Philosophes faire la Cour aux Princes, & qu'on ne voyoit pas les Princes re-

chercher les Philoſophes. C'eſt, lui répondit *Ariſtippe*, que les Philoſophes connoiſſent leurs beſoins, & que les Princes ignorent les leurs.

Ce Tyran étoit poſſedé du démon des vers. Il aimoit ſurtout à compoſer des Tragédies. Cette paſſion de *Denys* pour la poëſie, l'eſtime qu'il témoignoit aux Sçavans, ſon attention à verſer ſur eux les récompenſes, & le docte uſage qu'il faiſoit des intervales que lui laiſſoient ſes devoirs, méritent les plus grands éloges. Il n'étoit blâmable qu'en ce qu'il prétendoit exceller, & l'emporter ſur tous ſes rivaux. Parce qu'il avoit ſeul la ſuprême autorité à Syracuſe, il s'étoit perſuadé qu'il regnoit ſeul auſſi ſur le Parnaſſe. En un mot, il étoit tyran en tout. Au reſte, ce deſpotiſme n'eſt point étrange dans un Auteur. Eſt-il ſi mince Ecrivain qui ſur cet article ne reſſemble à *Denys* ?

Il envoya à Olympie ſon frere *Théaride*, pour y diſputer en ſon nom les prix de poëſie & de la courſe des chariots. Quand *Théaride* parut dans l'Aſſemblée, le nombre & la beauté des chars & la magnificence des pavillons brodés d'or & d'argent, attirerent les yeux de tous les ſpectateurs. Les oreilles

ne furent pas moins charmées, lorſqu'on entendit les poëmes de *Denys*, récités par des voix pleines & ſonores, qui ſçavoient donner aux vers le nombre & la cadence. Cette heureuſe prononciation en impoſa. C'eſt ainſi que l'art de quelques-uns de nos Acteurs fait ſouvent trouver admirables des vers à la *Denys*. Quoiqu'il en ſoit, le charme ceſſa bientôt, & l'eſprit ne fut pas longtems la dupe des oreilles. Les applaudiſſemens ſe changerent en brocards. On mit en piéces les pavillons. Les chariots étant entrés dans la lice, ſe briſerent tous les uns contre les autres. Pour comble de diſgrace, la Galere qui ramenoit ceux que le Tyran avoit envoyés, eſſuya une rude tempête, & eut bien de la peine à regagner le port. Les Matelots répandirent dans Syracuſe, que c'étoient les mauvais vers de *Denys* qui leur avoient porté malheur, & qui avoient penſé faire périr la Galére.

Les ſifflets des Grecs ne le découragerent point, & ne lui firent rien rabattre de ſon orgueil poëtique. L'entêtement de *Denys* eſt inconcevable ; je me trompe ; il ſe conçoit aiſément. L'amour-propre des Auteurs eſt un amour-propre à part, bien plus vif que celui des autres hom-

mes. Ce Tyran étoit un grand Capitaine ; mais il se piquoit d'être encore meilleur Poëte. Il comptoit que ses vers lui faisoient plus d'honneur que toutes ses victoires. C'eût été lui faire mal sa cour que de vouloir l'en dissuader. Aussi tous les beaux-esprits de Syracuse, qui mangeoient à sa table, affectoient-ils des transports d'admiration, lorsqu'il leur lisoit de ses vers.

Il n'y eut qu'un certain *Philoxéne*, renommé pour les Dithyrambes, qui ne se laissa point entraîner à ce torrent de flatteries. *Denys* lui ayant lû un jour une piéce de vers, sur laquelle il le pressa de dire son sentiment, il lui déclara franchement qu'elle n'étoit pas de son goût. Le Prince ordonna qu'on le conduisît aux Carrieres : on appelloit ainsi la prison publique. Toute la Cour s'intéressa pour lui. Il fut élargi le lendemain, & rentra même dans les bonnes graces du Tyran.

Dans le repas qu'il donna ce jour-là, il choisit certains morceaux de poësie qu'il regardoit comme ses chefs-d'œuvres. *Denys* demanda encore à *Philoxéne* ce qu'il en pensoit. *Philoxéne*, sans répondre un seul mot, se tourna vers le Capitaine des Gardes, & lui dit : *Qu'on*

me remene aux Carrieres. Le Prince sentit toute la finesse de cette plaisanterie; il prit le parti d'en rire, & pardonna au Poëte. Il faut que la poësie *Dithyrambique* inspire des saillies à ceux qui s'y exercent. Nous n'avons en France qu'un seul Poëte qui ait fait un *Dithyrambe*; c'est un autre *Philoxéne* par l'enjouement de son caractere, & la vivacité de son esprit fertile en bons mots.

La Métromanie de *Denys* étoit incurable. Il envoya une seconde fois à Olympie, où il essuya les mêmes risées que la premiere. M. *Marmontel* a été plus heureux que son Héros. Il a eu la gloire de remporter deux fois le prix de Poësie, au jugement de l'Académie Françoise.

Le Tyran fut moins infortuné à Athénes. Il y fit représenter une Tragédie, pour y disputer le prix. On le déclara vainqueur. Ce succès chez les Athéniens, qui étoient les meilleurs connoisseurs en ce genre, semble prouver que les vers de *Denys* n'étoient pas si méprisables. L'aversion naturelle des Grecs pour tout ce qui venoit d'un Tyran, avoit pû influer dans le jugement qu'on en avoit porté aux Jeux Olympiques.

Il est aisé de s'imaginer avec quels transports ce Poëte Roi, tant de fois sifflé, reçut la nouvelle de son triomphe. Il ordonna qu'on rendît aux Dieux de publiques actions de graces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes à Syracuse. Le Prince donna un repas somptueux à toute sa Cour poëtique. L'excès de sa joye ne lui permit pas de se modérer à table. Il fut saisi de douleurs violentes causées par une indigestion, dont il mourut. Ainsi le succès de sa Tragédie conduisit *Denys* au tombeau. M. *Marmontel* s'est aussi trouvé mal à une représentation de la sienne. Mais par bonheur cet accident n'a point eu de suite.

M. *Rollin*, de qui j'ai emprunté une partie de ce que je viens de dire de *Denys*, prétend qu'il tempéroit par des vertus les vices de son ambition. En effet, la douceur dont il souffroit la liberté avec laquelle lui parloit quelquefois le jeune Dion, les manieres populaires qu'il eut en plusieurs occasions pour les Syracusains, son zéle pour le progrès des arts & des sciences : tout cela prouve qu'il étoit plein d'équité, de modération, de bonté & de générosité. Ce qui fait son éloge, du

côté de la politique & de la ſcience militaire, c'eſt qu'après avoir gardé la ſouveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ſes enfans qu'il lui plut de choiſir. Il l'avoit établie ſur de ſi ſolides fondemens, que *Denys le jeune*, ſon fils, malgré ſon peu de capacité, la conſerva douze ans. Ce fut contre celui-ci que *Dion* ſe révolta: tant que le pere régna, il fut Sujet ſoumis.

Je ſuis fâché que M. *Marmontel* nous ait peint *Denys* avec des couleurs, qui auroient mieux convenu à un Phalaris, à un Aléxandre de Phere, à un Caligula, à un Néron, ou à un Caracalla. Il devoit, ce me ſemble, reſpecter la mémoire d'un Souverain, qui a fait tant de bien aux Lettres. Il ſçait que cette qualification de *Tyran* qu'on donne à *Denys*, n'avoit pas chez les Anciens la même ſignification qu'elle a aujourd'hui. *Tyran* ne vouloit dire autre choſe, ſinon un homme qui par ſon courage & ſon habileté s'étoit rendu maître d'un Pays ou d'une Ville. *Gelon*, qui avoit été auſſi *Tyran* de Syracuſe, ſe vit chéri & reſpecté de ſes Concitoyens, dont il emporta les regrets dans le tombeau.

Avouez, Monſieur, que *Denys* a

joué d'un grand malheur. Pendant sa vie, *Philoxéne* le fait passer pour un mauvais Poëte, & plus de deux mille ans après sa mort, M. *Marmontel* pour un mauvais Roi. Comme l'Auteur s'est presque entiérement écarté de la vérité historique, le titre de sa piéce devoit lui être indifférent, & il pouvoit faire tomber l'horreur publique sur quelqu'un des Monstres couronnés que j'ai cités.

En voilà peut-être trop, Monsieur, sur le Héros de ce Poëme dramatique, dont le fonds est l'amour de la Patrie, & par conséquent une conspiration contre *Denys*. Juste-Lipse a prétendu & même prouvé que cet amour de la patrie, qui est dans la bouche de tout le monde, n'est qu'un être de raison, un beau nom inventé pour masquer l'amour de soi-même. Mais puisque l'histoire nous a transmis que les Romains surtout étoient agités de cette manie : à la place de M. *Marmontel*, j'aurois mis cette passion dans le cœur d'une Romaine. Au reste, je ne conseillerois pas aux Poëtes tragiques d'employer souvent ce ressort. L'amour de la patrie est trop étranger à nos mœurs. En France il n'est point distingué de l'amour du

Prince. Nous ne sommes bons Citoyens, qu'autant que nous respectons & que nous chérissons le Chef de l'Etat, notre Maître, notre Législateur, notre pere. Il est vrai que *Denys* avoit usurpé l'autorité; mais il n'appartenoit ni à *Dion*, ni à sa fille, ni aux autres Conjurés, qui étoient des particuliers dans le Royaume, de punir le Tyran. Aussi quand *Dion* se souleva contre *Denys le jeune*, ce fut contre l'avis de *Platon*, qui lui écrivit plusieurs lettres pour l'en détourner. Ce grand Philosophe ne pensoit pas qu'il fût permis à *Dion* d'entreprendre de détrôner son Maître. Qu'auroit-il donc dit, s'il avoit, comme on le suppose dans la Tragédie, conspiré contre *Denys* le Tyran lui-même son Bienfaiteur, qui le combloit de graces, & qui l'écoutoit avec tant d'indulgence? Concluons que la Tragédie de *Denys* & toutes les autres de cette espéce, prises à la rigueur, pourroient être plus dangereuses que celles où regne l'amour. Mais nous sommes dans des circonstances, où la Morale n'a rien à craindre de leurs représentations.

Il faut convenir qu'il est bien difficile de composer des Tragédies qui réussis-

sent en France. Nous sommes renfermés dans des bornes trop étroites par rapport à ce genre. Trois ou quatre ressorts, analogues à nos mœurs & à nos préjugés, & voilà tout. La Comédie au contraire nous offre un champ très-vaste. Notre Nation est heureusement inépuisable en ridicules.

On ne sçauroit trop admirer Racine d'avoir saisi le caractere de ses Compatriotes, & de n'avoir travaillé qu'après avoir étudié leur cœur. Quelque grand, quelque sublime que soit Corneille, son Rival attirera toujours à ses piéces un plus grand nombre de spectateurs. Quand M. de Voltaire lui-même a-t'il réussi ? C'est lorsqu'il a remué notre ame par des sentimens qui nous sont familiers, par des passions que nous éprouvons. Dans sa *Zaïre*, nous voyons une jeune Chrétienne, qui balance entre sa Religion & celle de son Amant. Son *Alzire* nous offre le contraste des mœurs Américaines & des Européenes. Le dénouement nous en a paru sublime, parce qu'il est conforme à la philosophie chrétienne que nous professons. Sa *Mérope* est l'amour maternel. Son *Brutus*, si admirable dans le cabinet, n'intéresse point sur la scéne. Il n'y est

pourtant queſtion que de l'amour de la patrie & de l'expulſion d'un Tyran, comme dans *Denys*.

Il ne s'agit maintenant, Monſieur, que de vous tracer le plan de cette piéce. *Denys* paroît d'abord ſeul ſur le théâtre, & débute par ces beaux vers :

Aveugle ambition, fatale politique,
Invincibles attraits d'un pouvoir tyrannique,
Dans quel gouffre de maux vous m'avez entraîné !
Déchiré de remords, d'horreurs environné,
Chargé du poids affreux de la haine commune,
Le vice m'eſt ſuſpect, la vertu m'importune.

Damoclès ſon confident ſurvient. Le Tyran lui confie ſes craintes & ſes inquiétudes :

Ainſi l'effroi me ſuit au ſein de la victoire,
Et mêle ſes ſerpens aux palmes de la gloire.

Les ſerpens de l'effroi : métaphore neuve & hardie. Juſqu'ici les Poëtes s'étoient bornés aux *ſerpens de l'envie*. Au reſte, il me ſemble que ce trouble & ces remords que l'Auteur fait éprouver à *Denys*, détruiſent l'idée qu'il veut donner d'un illuſtre ſcélérat. Les Tyrans n'ignorent pas qu'ils ſont déteſtés. Mais

pour les rendre plus odieux, on doit leur faire penser que les hommes ne méritent d'être gouvernés que par un sceptre de fer. D'ailleurs les remords inspirent au spectateur plus de pitié que d'indignation. En un mot, de grands forfaits sans repentir, le frappent bien davantage, que des viciſſitudes de crimes & de vertus. *Phocas* dans *Héraclius*, *Néron* dans *Britannicus*, *Egiste* dans *Electre*, *Atrée* dans la Tragédie qui porte ce nom, *Poliphonte* dans *Mérope*, sont exempts de ces foiblesses.

Denys le jeune, fils du Tyran, vient lui demander la conduite de la guerre contre l'Epire. Son pere la lui accorde ; mais en même tems il ordonne à Damoclès de l'accompagner, & de l'immoler sur le moindre soupçon. Le motif de la haine du pere contre le fils, est que celui-ci est adoré du peuple & des soldats.

Le vertueux *Dion*, Gouverneur du jeune Prince, arrive sur la scéne. Le Tyran lui déclare son amour pour *Arétie*, sa fille. *Dion* lui représente envain qu'une égale tendresse a surpris le cœur d'*Arétie* & de *Denys le jeune*. Le pere veut absolument cet Hymen politique. Il confie ensuite à *Dion* le dessein qu'il

a pris de déclarer la guerre à Carthage ; & lui ordonne de se préparer à cette expédition. Le fils revient épancher dans le cœur de *Dion* la joye d'avoir obtenu le commandement de l'armée en Epire. Dion paroît triste & rêveur. Il annonce au jeune Prince qu'il faut renoncer à sa fille, qu'il a un rival dans son pere. Le Prince, après s'être désespéré, sort résolu de mourir fidéle à son devoir. *Dion* resté seul, fait éclater son mécontentement. Il demande aux Dieux s'ils n'ont point de foudres réservées à ceux qui trempent dans leur sang un bras parricide. Ainsi finit le premier Acte.

Le second commence par un Conseil composé du Roi, de *Dion*, & de deux Députés du peuple. Le Tyran fait une très-belle harangue, où il expose les raisons qui l'engagent à la guerre contre les Carthaginois. Il y parle d'un autre projet de ranger toute la Sicile sous sa domination. Voilà donc, outre la réunion de la Sicile sous un même Monarque, deux guerres que *Denys* a sur les bras, celle d'Epire & celle de Carthage. Il n'est question jusqu'à présent que de ces trois objets importans. Le Spectateur attend avec une vaine impa-

pour les rendre plus odieux, on doit leur faire penser que les hommes ne méritent d'être gouvernés que par un sceptre de fer. D'ailleurs les remords inspirent au spectateur plus de pitié que d'indignation. En un mot, de grands forfaits sans repentir, le frappent bien davantage, que des vicissitudes de crimes & de vertus. *Phocas* dans *Héraclïus*, *Néron* dans *Britannicus*, *Egiste* dans *Electre*, *Atrée* dans la Tragédie qui porte ce nom, *Poliphonte* dans *Mérope*, sont exempts de ces foiblesses.

Denys le jeune, fils du Tyran, vient lui demander la conduite de la guerre contre l'Epire. Son pere la lui accorde; mais en même tems il ordonne à Damoclès de l'accompagner, & de l'immoler sur le moindre soupçon. Le motif de la haine du pere contre le fils, est que celui-ci est adoré du peuple & des soldats.

Le vertueux *Dion*, Gouverneur du jeune Prince, arrive sur la scéne. Le Tyran lui déclare son amour pour *Arétie*, sa fille. *Dion* lui représente envain qu'une égale tendresse a surpris le cœur d'*Arétie* & de *Denys le jeune*. Le pere veut absolument cet Hymen politique. Il confie ensuite à *Dion* le dessein qu'il

a pris de déclarer la guerre à Carthage, & lui ordonne de se préparer à cette expédition. Le fils revient épancher dans le cœur de *Dion* la joye d'avoir obtenu le commandement de l'armée en Epire. Dion paroît triste & rêveur. Il annonce au jeune Prince qu'il faut renoncer à sa fille, qu'il a un rival dans son pere. Le Prince, après s'être désesperé, sort résolu de mourir fidéle à son devoir. *Dion* resté seul, fait éclater son mécontentement. Il demande aux Dieux s'ils n'ont point de foudres réservées à ceux qui trempent dans leur sang un bras parricide. Ainsi finit le premier Acte.

Le second commence par un Conseil composé du Roi, de *Dion*, & de deux Députés du peuple. Le Tyran fait une très-belle harangue, où il expose les raisons qui l'engagent à la guerre contre les Carthaginois. Il y parle d'un autre projet de ranger toute la Sicile sous sa domination. Voilà donc, outre la réunion de la Sicile sous un même Monarque, deux guerres que *Denys* a sur les bras, celle d'Epire & celle de Carthage. Il n'est question jusqu'à présent que de ces trois objets importans. Le Spectateur attend avec une vaine impa-

rience quelle en sera l'issue. Le Poëte s'écarte habilement, & change tout-à-coup la Scéne.

Dès que *Denys* est sorti, *Dion* demande aux Députés du peuple ce qu'ils en pensent. Pour les engager à s'expliquer sans feinte, il leur dit :

Au Conseil du Tyran ces lieux sont destinés ;
D'un mur impénétrable ils sont environnés.

Ce *mur impénétrable* est un *mur* poëtique qu'il a plû à l'Auteur de bâtir. Racine dit le contraire dans *Britannicus*. Il prétend que les murs mêmes du Palais d'un Tyran ont des oreilles & des yeux. L'un des Députés ne conçoit pas avec assez de raison comment on peut haïr *Denys*, dont les projets sont si dignes d'un Héros. L'autre Député est d'un avis différent. Il rappelle toutes les horreurs commises par le Tyran. Il fait l'éloge du jeune *Denys*, & finit par ces vers :

Le pere est un Tyran, il faut l'*exterminer* ;
Le fils est un *grand Prince*, il faut le couronner.

On dit bien *exterminer* une Nation, une race. Mais je ne crois pas que l'on puisse appliquer cette expression à un homme seul. *Grand Prince* d'ailleurs

n'est pas opposé à Tyran. On peut-être à la fois un Tyran & un grand Prince. Je m'imagine que ces deux vers auroient pû être tournés de cette façon :

Le pere est un Tyran, il faut le détrôner :
Le fils est vertueux, il faut le couronner.

Il est vrai que *détrôner* est plus foible qu'*exterminer*. Mais on est souvent obligé de sacrifier la force à la justesse.

Dion se déclare le Chef de la conjuration. Pour exciter les Députés du peuple, il leur fait un portrait de *Denys* :

C'est tout l'art d'un Tyran ; sa sourde cruauté
Se couvre adroitement des traits de l'équité.
A la justice au moins il sçait rendre l'hommage
De n'oser la trahir qu'en parlant son langage ;
Et le voile gênant, dont il est revêtu,
En déguisant le crime, honore la vertu.

C'est la pensée de la Rochefoucault : *L'Hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.*

M. *Marmontel* n'a pas pris garde que *Dion*, en se mettant à la tête des rebelles, démentoit ce caractere de probité qu'il avoit d'abord annoncé. Un sujet vertueux ne paroît point à la Cour d'un

Tyran. S'il s'y montre, c'eſt pour y faire entendre la vérité, non pour attenter au pouvoir du Monarque. *Dion* croit peut-être déguiſer ſon crime par ces vers :

Prudens ſans artifice, aux cœurs *lâches & bas*
Laiſſons la *trahiſon* & les *aſſaſſinats*.
Triomphons en guerriers.

Mais une conſpiration n'eſt-elle pas une trahiſon, & la plus haute trahiſon ? Vous verrez que ce même *Dion*, à la fin de la piéce, ſera obligé de changer de façon de penſer, pour juſtifier ſa fille, qu'il regardera comme une Héroïne.

Arétie vient ſe plaindre à ſon pere de la triſteſſe, où elle a vû ſon Amant plongé. *Dion* lui en découvre la cauſe, & lui annonce que le Tyran veut l'épouſer. *Arétie* conſent à cet hymen, s'il peut être utile au bonheur de la patrie : effort ſublime & ſingulier dans une jeune fille, qui aime éperduement le fils de *Denys*, mais qui aime encore plus le bien public. Corneille, dans la Tragédie des *Horaces*, donne à *Camille* leur ſœur des ſentimens bien différens. Quand elle apprend que *Curiace* ſon Amant a été tué, elle vomit mille

imprécations contre son frere & contre sa patrie, dont les intérêts la touchent fort peu ; ces mouvemens sont dans la nature.

Dion enchanté de la générosité inespérée de sa fille, lui fait entendre qu'il lui révélera bientôt un sécret important : c'est celui de la conjuration. Cette Scéne termine le second Acte.

Denys & *Arétie* ouvrent le troisiéme. Le Tyran lui propose sa main. Elle la refuse avec une noble fierté :

Ce n'est qu'à la vertu que je rendrai les armes ;
Et fuyant des grandeurs le trouble & les allarmes,
Un cœur juste est le trône où j'aspire à regner.

Denys a raison de répondre :

Je ne m'attendois pas à me voir dédaigner.
. . . . .
Et quel autre intérêt à mes désirs s'oppose ?

Arétie.

Ma gloire.

Denys.

Oubliez-vous que vous parlez à moi ?
Vous fille d'un Sujet qui doit tout à son Roi ;
Vous dédaignez la main par qui de la poussiere
Jusqu'aux pieds de mon trône est monté votre pere.

C'eſt-là qu'Arétie a la hardieſſe de braver le Tyran, & de lui peindre avec d'affreuſes couleurs ſes cruautés & toutes les horreurs de ſon regne.

Eh ! quel rang, juſtes Dieux ! un effroyable
abîme,
Un tribunal ſanglant où préſida le crime :
Des malheurs de ce peuple éternel monument,
Et de la tyrannie horrible fondement.
Moi, fille de Dion, j'oſerois y paroître !

Denys.

Si mon fils l'occupoit, vous l'oſeriez peut-être.

Arétie.

Je le pourrois ſans honte, & ce trône odieux
Lavé par ſes vertus ſeroit pur à mes yeux.

Comme la métaphore de *ſouillé par le crime* eſt reçûe, l'Auteur a crû pouvoir hazarder celle de *lavé par des vertus*. Mais ne trouvez-vous pas bien étrange, Monſieur, qu'une petite Syracuſaine, de baſſe extraction, comme *Denys* le lui reproche aſſez groſſiérement, parle à ſon Roi avec autant d'audace & de dureté. Un Auteur Italien, que vous connoiſſez, a-t'il tort de trouver preſque toutes nos Tragédies pleines de ſenti-

mens

mens romanesques, qui bien loin d'imiter la nature, forment des caractéres chimériques, sans aucune distinction de tems, d'âge, de condition & de sexe même: puisqu'on y donne à de jeunes filles des pensées qui pourroient à peine tomber dans l'esprit des Ecrivains les plus attentifs, & qu'on leur prête des réponses si justes & si étudiées, qu'il semble que l'on entende parler des Philosophes d'Athènes.

Denys croit toujours que c'est l'amour d'*Arétie* pour son fils, qui l'empêche d'être écoûté.

Arétie.

Pour guérir vos soupçons & le justifier,
Un mot suffit: je vais vous le sacrifier.
Vous m'aimez, dites-vous.

Denys.

En doutez-vous, Madame?

Arétie.

Osez me le prouver, & je suis votre femme.

Denys.

Qu'exigez-vous de moi?

Arétie.

D'être enfin vertueux?
D'écouter vos remords, ces organes des Dieux;

De sçavoir préferer la gloire au Diadême ;
Le repos au danger, & ce peuple à vous-
même ;
D'expier vos fureurs, de les désavouer ;
Et de forcer enfin la terre à vous louer.

Denys.

Je vous entends : il faut déposer la Couronne.

Denys entend mal. *Arétie* ne lui propose pas d'abandonner le trône. Elle exige seulement qu'il devienne vertueux ; mais il falloit qu'il interprétât ainsi ses paroles, pour amener la Scéne où il fait arrêter son fils. En effet, il feint de consentir à quitter le Sceptre.

Mais mon fils voudra-t-il ceindre mon diadê-
me ?
Il va venir, Madame, offrez-le lui vous-
même.

A part.

S'il l'accepte, il est mort.

Le fils arrive. Il refuse le trône offert par *Arétie*, qui, pour l'engager à l'accepter, lui découvre la conspiration contre son pere. Il jure de punir les traîtres. Mais il ne sçait à quoi se déterminer en apprenant que sa Maîtresse elle-même est du nombre des complices, & que

Dion, le vertueux *Dion*, est à la tête des Conjurés. Le Tyran reparoît sur le théâtre, & vient sçavoir la réponse de son fils.

Denys le jeune.

Du bonheur des Mortels il est beau d'être arbitre,
Quand on a les vertus que demande ce titre,
Et qu'on peut s'assurer, *n'ayant plus qu'à vouloir*,
De borner sa puissance aux loix de son devoir.

Après avoir fait l'énumération des qualités que demande le trône, il ajoûte :

J'obéïs, & toujours sous votre dépendance
Je porterai le sceptre, & vous seul la balance.

Denys.

Qu'on l'arrête.

On emmene le fils prisonnier. *Arétie* le suit, pénétrée de douleur.

Le jeune Prince paroît au commencement du quatriéme Acte, chargé de fers, entouré de Gardes. Il demande à parler à son pere, qui veut bien lui accorder cette grace. Le fils lui dit qu'il est menacé. *Denys* veut connoître les auteurs du complot. On refuse de les

lui nommer. Le Tyran fait appeller *Dion* & *Arétie;* il leur annonce qu'on en veut à ses jours & à sa Couronne. Il ordonne à *Dion* d'assembler le Sénat, & de demander au peuple des ôtages. Il commence par retenir sa fille. *Denys* la laisse avec son Amant, & lui conseille d'arracher de lui le nom des Conjurés. Le jeune Prince avoue à sa Maîtresse qu'il a prévenu son pere de ce qui se tramoit. *Théodore*, l'un des Conspirateurs, vient les avertir que tout est prêt pour l'exécution de leur dessein. Il les invite à sortir du palais. Le Prince refuse de le suivre. *Théodore* veut du moins emmener *Arétie.* Son Amant la retient. Il s'emporte contre *Théodore*, jusqu'à lui dire que, si l'on n'épargne son pere, il n'épargnera pas la fille de *Dion.* Théodore est rassuré par *Arétie* elle-même, qui lui apprend qu'elle est aimée du jeune *Denys*, & qu'ainsi elle n'a rien à craindre :

Et sur lui de ma vie on peut se reposer.

Cette situation est très-belle, très-pathétique, & dans la nature.

La conspiration est découverte au cinquiéme Acte. *Denys* sçait que *Dion* en est le chef. On ignore pendant tout

ce tems-là ce qu'eſt devenu le fils. *Arétie* vient en demander des nouvelles. Elle apprend de *Denys* qu'il eſt vivant ; mais qu'il n'eſt pas le ſeul coupable ; qu'on lui joindra de nouvelles victimes; qu'enfin *Dion* eſt l'ame de la révolte. *Arétie* interdite s'attend à l'arrêt qui doit condamner ſon pere & ſon Amant. Ses frayeurs ſont vaines : *Denys* n'a deſſein que de l'épouſer, & veut tout oublier à cette condition. Elle feint d'y conſentir. Il ſort pour aller ordonner les préparatifs de cet Hymen. Un véritable Tyran, quelque politique qu'on le ſuppoſe, doit-il ſonger à ſe marier dans de pareilles circonſtances ? *Denys* n'eſt donc pas auſſi méchant que M. *Marmontel* l'a peint, puiſque non-content de laiſſer vivre *Dion*, le chef des rebelles, il épouſe encore ſa fille.

Dès que le Tyran l'a quittée, elle cherche quelque moyen de détruire la tyrannie. C'eſt-là qu'elle fait ce beau monologue, qui a été ſi applaudi. Elle adreſſe la parole aux Dieux :

C'eſt aux pieds des Autels que doit périr le crime :
Il n'eſt point à vos yeux de plus chere victime.
Eh ! que ſont devant vous ces offrandes de paix,

Ces vils troupeaux chargés de maux qu'ils
n'ont point faits ?
C'est le sang des Tyrans, sacriléges & traîtres,
Qui doit couler, grands Dieux, sous le fer de
vos Prêtres.
Nos vœux sont exaucés, quand l'Autel en est
teint ;
C'est dans ce sang impur que la foudre s'é-
teint.

Ces vers sublimes renferment une vérité incontestable. Les vœux des peuples sont sans contredit exaucés, lorsqu'un Tyran périt, puisqu'ils ne souhaitent que sa mort.

Arétie, déterminée à délivrer sa patrie par le trépas du Monstre qui l'opprime, ne sçait comment l'attaquer. Le Tyran est sur ses gardes :

A la trahison même il est inaccessible :
N'importe : ayons recours à ce moyen
horrible.

Ces deux vers se contredisent un peu : Si *Denys* est *inaccessible même à la trahison*, il est assez inutile d'y avoir recours. Au reste, la fille, comme vous voyez, Monsieur, est moins scrupuleuse que le pere, qui dans le second Acte vouloit qu'on laissât *la trahison aux cœurs lâches*

& *bas.* Dans celui-ci, à quelque trahison que sa fille se porte, il lui croit un cœur noble & généreux.

En effet, quand *Théodore* lui apprend qu'*Arétie* est à l'Autel, & qu'elle épouse *Denys*, il ne peut d'abord le croire; & réellement il est assez singulier qu'un pere n'assiste pas à l'hymen de sa fille. Mais il se rassure bientôt, & se flatte qu'elle ne fera rien d'indigne de lui.

On apporte la nouvelle, qu'elle avoit fait mettre du poison dans la coupe sacrée; que *Denys* en a bû le premier, & qu'*Arétie*, qui n'a bû qu'après lui, est morte la premiere: il est naturel qu'un Tyran ait la vie plus dure. *Dion* s'écrie:

Ma fille ne vit plus! qu'il m'immole après elle.

Et plus bas en se retirant:

Allons la secourir, ou mourir de douleur.

Elle ne vit plus: cependant *Dion* veut aller la secourir. C'est le caractere des grandes douleurs d'égarer l'esprit, & de le faire tomber dans d'étranges contradictions.

Denys arrive, la fureur dans les yeux, la mort dans le sein, & les mots de vengeance & de supplice à la bouche.

Mais il n'en veut qu'à ſon fils, qui eſt innocent. Il ordonne à un Soldat de le tuer devant lui. *Dion*, qu'on ne s'attendoit pas à voir reparoître, puiſqu'il étoit allé *ſecourir* ſa fille morte, ou mourir lui-même, revient à propos, en criant de toutes ſes forces : *Arrête*. Le Tyran repéte de nouveau, *frappe : Dion* réplique, *Arrête*. Dans ce conflit de commandemens, le ſoldat obéït au Sujet préférablement au Maître. Le jeune Prince ſe jette aux pieds de ſon pere, qui, ne ſe voyant pas obéï, tire ſon poignard, & le tient levé ſur lui. La mort le ſaiſit avec une heureuſe précision au moment qu'il eſt prêt à percer ſon fils.

Tel eſt le dénouement de cette Tragédie, qui, malgré tous ſes défauts, porte l'empreinte d'un génie ſupérieur. Ce que j'y trouve de plus admirable, eſt ce que la froide multitude ne ſent pas ; je veux dire, cette chaleur & cet enthouſiaſme qui caractériſent le grand Poëte. Que ne doit-on pas eſpérer d'un jeune Ecrivain, qui débute par un auſſi beau coup d'eſſai ? Tout ce qu'on peut deſirer, & ce qu'on eſt en droit d'exiger de lui, c'eſt qu'il choiſiſſe deſormais des ſujets moins triviaux, moins étrangers à nos mœurs ; & qu'il faſſe deſcen-

dre la majesté de son stile, souvent trop pompeux, à la noble simplicité du langage de Melpomene. On se défie des Poëtes, qui trop fréquemment font briller les *éclairs* & partir la *foudre*. On peut les comparer à ces ennemis inférieurs en forces, qui placent de fausses lumieres & font beaucoup de bruit, pour faire croire qu'ils sont moins foibles & plus nombreux qu'ils ne sont réellement.

Comme je suis persuadé qu'il est presque impossible d'imaginer des caractères & des situations qu'on n'ait pas encore vûs, je n'ai garde de relever ici la ressemblance de cette Tragédie avec mille autres que nous connoissons. Il faut montrer plus d'indulgence que ces Critiques d'une humeur difficile, qui prétendent que le fils du Tyran n'est autre que le *Xipharès* de *Mithridate*, ou l'*Arsame* de *Rhadamiste* : qu'*Arétie* est la même que la *Belvedera* de *Venise sauvée*. En effet, disent ces Messieurs, *Xipharès* sacrifie sa flamme à son devoir. Le fils de *Denys* en fait autant : il résiste aux conseils d'*Arétie*, comme *Xipharès* refuse de se rendre aux insinuations de son frere *Pharnace*, quand il s'agit de se révolter contre son pere. *Denys* le jeune

trahit la conſpiration pour ſauver la vie à l'auteur de la ſienne ; *Belvédera* eſt guidée par le même motif. *Egiſte* dans *Mérope* immole le Tyran à l'Autel : *Arétie* l'empoiſonne. *Dion* eſt *Burrhus*, à l'exception que celui-ci ſoutient ſon caractere d'honnête homme. Dès qu'il connoît *Néron* pour un ſcélérat, il ne ſe ſouleve pas contre lui : ſa probité s'y oppoſe. Il ſe contente de dire à *Agrippine*, les larmes aux yeux :

Madame, il faut quitter la Cour & l'Empereur.

Je ne finirois pas, Monſieur, ſi j'entrois dans le détail des reproches qu'on a faits à notre Poëte. Une cenſure ſévere eſt une extrême injuſtice. Un talent auſſi marqué mérite l'excès de l'éloge plutôt que celui de la critique.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 3 Mars 1749.

LETTRE IV.

JE ne puis vous exprimer, Monſieur, avec quelle ſatisfaction je viens de lire le *Recueil des Oraiſons funébres prononcées par M. Mahoul, ancien Evêque*

d'Aleth. Cet illustre Prélat parut avec distinction dans les mêmes Chaires, où les *Bossuets*, les *Fléchiers*, les *Mascarons* & les *la Rues* déployerent les grands ressorts de l'éloquence Chrétienne. Tout ce que les esprits les plus difficiles peuvent desirer dans les ouvrages de ce genre, se rencontre dans ceux de M. *Maboul*. Avec quel art il rapproche des choses qui semblent extrêmement éloignées, pour en former un tissu intéressant, qui tourne à la louange des morts & à l'instruction des vivans, sans employer la flatterie & le mensonge, également nuisibles à ce double objet! Attaché à la vérité des faits, il loue & blâme, en suivant les lumieres de la raison & de l'Evangile. Il saisit le vrai caractere de ses Héros, & pénetre dans les plus secrets replis de leur cœur. Dans les tableaux de la grandeur humaine, de l'héroïsme militaire ou politique, il fait sentir avec délicatesse ce que le monde y loue faussement, & ce que la Religion approuve & condamne. On ne le voit jamais courir après une épigramme, ou un jeu de mots, ni affecter de tracer des peintures fines & délicates du vice, propres à le faire aimer. Il dit ce que la force de son sujet lui inspire,

& il le dit toujours d'une maniere à produire une forte impression. M. *Maboul* est véritablement l'Orateur du cœur ; il le touche, il le saisit, le console, & le remplit d'une sainte terreur ou d'une juste confiance. Il rend la Religion aimable, & la pare en même tems de tous les ornemens, qui lui attirent notre respect. Enfin l'homme de génie & l'Orateur nourri de la sublime morale de l'Evangile, brillent dans ces piéces d'éloquence, où l'on peut observer principalement l'ingénieuse économie, la vivacité, le stile nombreux, les tours oratoires naturellement placés, l'élévation dans les pensées, & une narration rapide des faits.

Mais il me paroît qu'il s'est surpassé lui-même dans l'*Oraison funébre de Madame Palatine de Baviere, Abbésse de Maubuisson*. Il fait voir dans la premiere partie la grandeur des obstacles que cette Princesse, seconde fille de Fréderic V, élû Roi de Bohême, & d'Elisabeth d'Angleterre, eut à surmonter ; dans la seconde, l'étendue des devoirs qu'elle eut à remplir. Il la peint également supérieure & aux obstacles & aux devoirs.

Elle naquit à la Haye dans le sein

même du Calvinisme. Le Duc de Brunswick & la République de Hollande la présenterent au Baptême, & servirent comme de caution & d'interprétes de son dévouement à l'erreur. » Ce fut, » dit M. *Maboul*, par la lecture assidue » de l'Ecriture sainte, qui dès l'enfance » même fit ses plus cheres délices, que » Dieu répandit en elle les premiers » rayons de sa vérité. Elle n'étoit pas » du nombre de ces jeunes personnes, » qui pour charmer leur oisiveté passent » les jours entiers à la lecture de ces » Livres profanes, qui sous les fleurs » d'une expression délicate cachent sou- » vent un mortel venin; où l'on puise » à longs traits la vanité du monde; où » dans un tissu de fables arrangées avec » art, on prend le goût du mensonge; » où dans les mouvemens d'une passion » imaginaire qui intéresse, on en forme » en soi de véritables; où les foiblesses » autorisées semblent justifier les nôtres: » pour tout dire en un mot, où l'esprit » & le cœur courent un égal danger de » se perdre & de se corrompre.

Le portrait que l'Orateur fait des Hérétiques est d'une vérité frappante, & ne peut être que le fruit d'une profonde connoissance du cœur humain.

» Injuſtes poſſeſſeurs de l'Ecriture ſain-
» te, ils s'en rendent eux-mêmes les
» arbitres & les interprétes : ils oſent
» d'une main hardie rompre les ſceaux
» de ce Livre fermé que l'Agneau ſeul
» peut nous ouvrir ; & comme s'il en
» avoit trop coûté à leur orgueil d'aſſu-
» jettir leur raiſon à la parole de Dieu,
» ils veulent l'en dédommager en aſſu-
» jettiſſant à leur tour la parole de Dieu
» à leur raiſon. Ils la liſent, non pour
» en découvrir le vrai ſens, mais pour
» la détourner dans le leur ; non pour
» diſſiper leurs erreurs par ſa vérité, mais
» pour corrompre ſa vérité par leurs
» erreurs ; & par un juſte châtiment de
» leur téméraire préſomption, ils trou-
» vent une nouvelle ſource d'aveugle-
» ment dans la ſource même des lu-
» mieres.

L'Orateur, après avoir repréſenté ſon héroïne Chrétienne, embraſſant la Religion Catholique malgré toutes les oppoſitions de ſon auguſte famille, fait voir dans la ſeconde partie de ſon diſcours, comme elle remplit & ſurpaſſa même les plus rigoureux devoirs du Monaſtere, où la Providence avoit dreſſé l'autel de ſon ſacrifice. Tant de vertus la firent nommer à l'Abbaye de

Maubuisson, après la mort de Madame d'Orléans. » Ne vous imaginez pas ici, » dit M. *Maboul*, une Abbesse qui pour » se dédommager de ce qu'elle a quitté » dans le monde, introduit le monde » même dans le centre de la Religion ; » qui d'une Maison consacrée à la péni- » tence s'en fait un Palais somptueux, » où tout respire la vanité ; qui par la » magnificence de ses meubles tâche de » remplacer celle qui manque à sa per- » sonne : qui par une fausse imitation » de la grandeur, se forme une cour » secrette, qui n'est ouverte qu'à la » faveur : qui regardant comme ses Su- » jettes celles que la Religion a fait ses » Sœurs, leur fait rechercher comme » une grace l'honneur de la servir de » plus près : qui dans une table à part, » ne cherche pas moins la délicatesse du » goût qu'une orgueilleuse distinction : » qui n'ayant d'autre maladie que l'en- » nui de la retraite, va dans un pompeux » équipage étaler aux yeux du monde » une santé qui fait envie : pour tout » dire en un mot, qui devenue Abbesse » croit n'être plus Religieuse, & laisse » aux autres le soin pénible d'accomplir » des vœux, dont elle-même s'est dis- » pensée. Ce n'est pas là un portrait de fantaisie.

L'Orateur rapporte un trait remarquable de l'humilité de Madame de Maubuisson, à l'occasion d'une autre Abbesse, qui curieuse de la voir, mais inquiéte sur la préséance & le rang, lui fit demander si la droite lui seroit donnée : *Depuis que je suis Religieuse*, dit Madame Palatine, *je ne connois ni la droite ni la gauche que pour faire le signe de la Croix :* Cachant, dit M. *Maboul*, sous la simplicité de cette naïve réponse la plus délicate correction.

Je ne puis me dispenser de transcrire encore le morceau suivant : » Elle n'é»toit pas de ces Supérieures intéressées, »qui sous le nom tant vanté du bien du »Monastere, cachent souvent une insa»tiable avarice, qui mettent à prix »l'entrée du Sanctuaire, & font un in»digne trafic du vœu de pauvreté ; qui »jalouses de signaler leur gouverne»nement par de superbes édifices, le »sont peu de former des temples vivans »au Saint-Esprit ; qui recevant à bras »ouverts celles qui sans être appellées, »suppléent la vocation par les richesses, »rejettent avec dureté celles qui étant »pauvres, suppléent les richesses par »une véritable vocation ; pour tout »dire en un mot, qui par cette fausse

» prudence de la chair appauvriſſent la
» Religion en enrichiſſant le Monaſtere,
» & ſous le ſpécieux prétexte de fonda-
» tion ſolide ruinent ſans reſſource les
» fondemens de la diſcipline.

Je vous invite, Monſieur, à lire le recueil entier des Oraiſons funébres de M. *Maboul*. Vous y trouverez partout cette douceur de ſtile, cette nobleſſe de ſentimens, cette onction, cette ingénieuſe & touchante ſimplicité, qui ſont le caractere d'une belle ame & d'un vrai bel-eſprit. Si vous jettez les yeux ſur l'éloge du Chancelier le Tellier, vous admirerez la dextérité & les couleurs vives & ménagées avec leſquelles il peint les agitations d'une Cour tumultueuſe & diviſée. Quand il déplore, au nom de toute la France, la mort du ſecond Dauphin, & de ſon auguſte Epouſe; quelles images lugubres il préſente dès ſon début! Quelles larmes ne dut-il pas faire couler des yeux de ſes Auditeurs! C'eſt un des plus beaux exordes que l'on puiſſe lire. Le Panégyrique de Louis XIV, celui de Marie-Françoiſe de Leſay de Luſignan, premiere Prieure perpétuelle des Religieuſes de Notre-Dame de S. Sauveur de Puyberland, en Poitou; & celui de Charles le Goux de

la Berchere, Archevêque de Narbonne, sont remplis de ces traits de force, de lumiere & de piété, qu'on admire dans les grands Orateurs de ce genre. Boſſuet eſt énergique & ſublime. Fléchier a trop ſouvent l'équierre & le niveau à la main. Il marche ſur des fleurs, mais à pas comptés. Maſcaron a quelquefois l'élévation du premier, jamais l'élégance & la délicateſſe du ſecond. L'ordre, la juſteſſe, la véhémence, les graces & la facilité du ſtile ſe remarquent dans les diſcours funébres du Pere de la Rüe. L'Evêque d'Aleth n'a pas en général la mâle vigueur de l'Evêque de Meaux; mais il eſt plus châtié, plus poli. Moins étudié que l'Evêque de Niſmes, il en eſt plus touchant & plus affectueux. S'il fait des antithéſes, elles ſont toujours de choſes & non de mots. Il eſt ſupérieur, par les beautés diſtribuées à peu près également dans tous ſes ouvrages, à l'Evêque de Tulle, qui ſemble s'être épuiſé dans l'Oraiſon funébre du grand Turenne. Ses autres Diſcours ſont très-défectueux, & peuvent à peine ſe lire. La maniere d'écrire de M. *Maboul*, approche beaucoup, ſelon moi, de celle du Pere de la Rue. Il eſt auſſi Chrétien, auſſi intéreſſant, auſſi judicieux & moins Rhéteur que le Jéſuite.

Malgré le discrédit des Odes, on ne laisse pas, Monsieur, d'en voir paroître encore de tems en tems. J'en connois deux, publiées sur la Paix. La premiere n'est pas dépourvue de génie. Je n'en citerai que cette strophe, qui, selon moi, est terminée par un sentiment agréable & naturel. Le Poëte adresse la parole au Roi, & fait mention des avantages de la paix : Odes sur la Paix.

Visitant sa riche moisson,
Le Laboureur, qu'elle encourage,
Dit en sa rustique chanson,
Que son repos est ton ouvrage.
Les deux Mers servent les besoins
Du Citoyen libre de soins
Dans l'enceinte de ses murailles ;
Et dans nos paisibles foyers
Nous interrogeons ces Guerriers
Qui te suivoient dans les batailles.

La seconde est bien éloignée du ton des Odes ordinaires, qui sont ou plattes, ou médiocres, ou gigantesques. Celle-ci n'a aucun de ces défauts. Elle est unique dans son genre. On y trouve des raisonnemens, ausquels je défie le plus pointilleux Philosophe de se refuser. Ils sont d'ailleurs exprimés avec une

naïveté, que l'Auteur semble avoir affectée pour dégoûter les hommes des ornemens dont les gens d'esprit croyent devoir parer la vérité. Voici la premiere strophe :

Un contraire efface un contraire.
La nuit fait absenter le jour ;
En faisant sa route ordinaire
L'aurore la chasse à son tour ;
Le calme succéde au tonnerre :
De-là je conclus que jamais
L'homme ne pourroit sans la guerre
Goûter les douceurs de la paix.

Le Poëte prétend qu'on attendoit la Paix pour s'aimer, ou pour se marier. Le Traité d'Aix-la-Chapelle est à ses yeux le Contrat d'un nombre infini de Mariages.

En consultant la destinée
Et son austere volonté,
J'augure plus d'un hymenée
Qui doit naître de ce Traité :
Après de sanglantes conquêtes
L'Etranger reçû dans nos murs,
Va nous faire donner des fêtes
Pour des Mariages futurs.

Les raisons qu'il apporte pour engager les Anglois à vivre en bonne intelli-

gence avec nous, ſont très-judicieuſes; & partent d'un bon cœur.

Londres de la France eſt trop proche
Pour être avec elle ennemi ;
De Douvres le moindre reproche
A Calais s'entend à demi :
Puiſſe la paix qui les raſſemble
Entre eux toujours s'entretenir :
Quand on eſt fait pour vivre enſemble
On ne doit point ſe déſunir.

L'éloge de M. le Maréchal de Saxe eſt dans un goût nouveau :

Je puis bien dire encor de SAXE
Qu'il a le courage aſſez bon,
De la terre pour changer l'axe,
Quand il commande ſous BOURBON :
Menin fut ſon apprentiſſage,
Et la ſuite de Fontenoy
Devint depuis ſon appanage
Par la pure bonté du Roi.

On vient de donner au Public deux livres extrêmement utiles, l'*Hiſtoire de France* & l'*Hiſtoire Romaine, par Demandes & par Réponſes.* Quoique nous ayons déja pluſieurs abregés de ces deux Hiſtoires, on peut dire néanmoins que le Public avoit encore beſoin qu'il en parût dans la forme des Demandes & des Réponſes. Cette méthode pourra

Hiſtoire de France & Romaine.

paroître puérile, & plus convenable aux enfans qu'aux jeunes gens qui sortent du College, & pour lesquels principalement cet ouvrage est destiné : cependant elle a ses avantages. Elle soulage la mémoire, fixe l'esprit, & soutient l'attention, parce qu'elle tient un peu de la nature du dialogue. Nous avons plusieurs Ouvrages estimés, ausquels on a jugé à propos de donner cette forme peu brillante, mais utile.

Ces Abregés renferment dans une médiocre étendue tous les faits principaux, liés par le fil de la chronologie. On a eu soin de ne faire que le moins de Demandes qu'il a été possible, & on ne les a, pour ainsi dire, employées que comme des transitions. Les noms des Papes & des Empereurs contemporains de nos Rois, qu'on a placés au commencement de chaque regne dans l'Histoire de France, ne paroissent pas hors d'œuvre. Joints aux noms de nos Souverains, ils forment en quelque sorte une espéce d'histoire universelle, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent.

Cet ouvrage me paroît utile, non-seulement aux enfans, aux jeunes gens, mais encore aux hommes faits, & mêm aux Sçavans qui pourront trouver d'un

coup d'œil tous les traits remarquables de ces deux Histoires avec leurs époques.

Ce qui doit rehausser le prix du volume qui contient l'Histoire de France, c'est qu'on y a copié les plus beaux endroits de l'excellent *Abregé Chronologique* de M. le Président Haynault, ausquels on n'a changé que fort peu de choses.

Le stile de ces deux Ouvrages est coulant, facile & naturel, & tout-à-fait conforme au genre. Je n'en citerai que ces échantillons.

Demande. » Quels hommes illustres se » sont distingués sous le regne de Char- » le VII ? *Réponse.* Dans la guerre, le » Comte de Dunois, bâtard de Louis, » Duc d'Orléans, frere de Charles VI. » Il fut depuis Duc de Longueville, & » chef de l'illustre Maison de ce nom, » qui a fini dans l'Abbé d'Orléans. Dans » les Lettres, Jean Gerson, Chancelier » de l'Université de Paris, & l'Oracle du » Concile de Bâle ; & Alain Chartier, » Secretaire de Charle VII, surnommé » le Pere de l'Eloquence Françoise, après » Guillaume de Lorris, Auteur du *Ro-* » *man de la Rose*, & Jean de Meun son » Continuateur. Alain Chartier étoit un » homme laid & un bel-esprit. C'est lui » que Marguerite d'Ecosse, femme du » Dauphin, qui fut depuis Louis XI,

» baisa un jour en passant par une salle;
» où il étoit endormi. Les Dames de sa
» suite trouvant étrange qu'elle baisât
» un homme si laid : *Je n'ai pas baisé*
» *l'homme*, leur répondit-elle, *j'ai baisé*
» *seulement la bouche d'où il est sorti tant*
» *de belles paroles.*

Dans l'Histoire Romaine l'Auteur fait ainsi le portrait de l'Empereur Vitellius, qui regna l'an de J. C. 69. » Il
» ne croyoit être Empereur que pour
» manger. Il faisoit quatre ou cinq repas
» par jour, & afin d'y pouvoir suffire,
» il contracta l'habitude de vomir. Il
» s'invitoit souvent lui-même chez ses
» amis; à déjeuner chez l'un, à dîner
» chez l'autre, & à souper chez un troi-
» siéme dans le même jour. Les Légions d'Orient se révolterent contre lui, & nommerent Empereur Vespasien leur Général, qui fut reconnu à Rome même.
» A cette nouvelle Vitellius, dit l'Au-
» teur, après avoir beaucoup bû & man-
» gé, comme pour la derniere fois, sortit
» de son Palais par une porte de derrie-
» re, suivi seulement de son Pâtissier &
» de son Cuisinier.

Ces deux Abregés se vendent chez *Théodore le Gras*, Grand'Salle du Palais.

Je suis, &c. *A Paris, ce* 8 *Avril* 1749.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE V.

LE Ridicule eſt, Monſieur, un fléau redoutable, dont peu de gens ont le bonheur de ſe garantir. Ce qu'il y a de plus cruel, eſt la neceſſité de le ſupporter patiemment. En s'efforçant de le combattre, on ne fait qu'augmenter le tribut qu'on lui payoit déja. Chaque jour on cite devant lui d'innombrables Sujets, ſur leſquels il prononce ſans menagement & ſans appel. Les juges qui compoſent ſon tribunal ſe dédommagent ainſi des qualités qu'ils n'ont pas. C'eſt une vengeance adroite qu'ils tirent de ceux qui ont la hardieſſe de les ſurpaſſer en mérite. Ce n'eſt pas que la raiſon ne plaide ſou-

Lettres d'une Peruvienne.

vent pour les actions qu'elle a guidées; Mais le Ridicule a toujours sous sa main une foule d'épigrammes & de plaisanteries ; qu'il décoche contre elle. Toute conduite opposée à l'usage, toute façon de penser, éloignée de l'opinion commune, s'attire un arrêt burlesque & irrévocable.

Cet agréable Tyran a sur-tout en aversion l'étude & le sçavoir dans les personnes du grand monde. Combien de gens, qui s'occupent à penser & à écrire, sont obligés, s'ils veulent échapper à la risée de leurs semblables, d'user des mêmes précautions qu'on prendroit pour cacher un crime ! Je connois un aimable favori d'Apollon & de Plutus, Philosophe profond & délicat, Poete véhément & gracieux, Horace & Meçêne tout ensemble ; qui comble le Parnasse de ses largesses, & n'ose l'enrichir de ses ouvrages.

Si l'on blâme dans les hommes d'un certain rang l'amour des Lettres, on le pardonne encore moins aux femmes. On les a, pour ainsi dire, condamnées à une ignorance perpetuelle. Il leur est défendu d'orner leur esprit & de perfectionner leur raison. Notre orgueil a sans doute imaginé ces loix insensées.

Comme les femmes nous effacent déja par les charmes de la figure, nous avons craint qu'elles n'eussent encore sur nous la supériorité des lumieres & des talens. Que nous entendons bien mal nos propres intérêts, en les livrant dès leur enfance à la mollesse, au monde & aux préjugés ! Nous exigeons qu'elles soient raisonnables & vertueuses ; mais le moyen qu'elles le deviennent, si de bonne heure on ne leur imprime des maximes de force & de sagesse ? Se peut-il qu'on éléve si mal la plus belle moitié de l'univers ? Ce sexe charmant n'est-il donc fait que pour être l'objet de l'admiration passagere de nos yeux ? Une pareille éducation nous prive des seuls vrais plaisirs, des plaisirs de l'esprit qu'on goûteroit dans leur commerce. Leurs maisons deviendroient autant d'écoles, où les Muses seroient en liaison avec les Graces, où l'on prendroit des leçons de délicatesse & d'urbanité.

Elles puiseroient d'ailleurs dans la lecture des bons livres des principes solides, qui préserveroient peut-être les amans & les maris des inconvéniens dont ils se plaignent tous les jours. A quels dangers la vie bruyante, fri-

la Berchere, Archevêque de Narbonne ; sont remplis de ces traits de force, de lumiere & de piété, qu'on admire dans les grands Orateurs de ce genre. Bossuet est énergique & sublime. Fléchier a trop souvent l'équierre & le niveau à la main. Il marche sur des fleurs, mais à pas comptés. Mascaron a quelquefois l'élévation du premier, jamais l'élégance & la délicatesse du second. L'ordre, la justesse, la véhémence, les graces & la facilité du stile se remarquent dans les discours funébres du Pere de la Rüe. L'Evêque d'Aleth n'a pas en général la mâle vigueur de l'Evêque de Meaux ; mais il est plus châtié, plus poli. Moins étudié que l'Evêque de Nismes, il en est plus touchant & plus affectueux. S'il fait des antithéses, elles sont toujours de choses & non de mots. Il est supérieur, par les beautés distribuées à peu près également dans tous ses ouvrages, à l'Evêque de Tulle, qui semble s'être épuisé dans l'Oraison funébre du grand Turenne. Ses autres Discours sont très-défectueux, & peuvent à peine se lire. La maniere d'écrire de M. *Maboul*, approche beaucoup, selon moi, de celle du Pere de la Rue. Il est aussi Chrétien, aussi intéressant, aussi judicieux & moins Rhéteur que le Jésuite.

Malgré le discrédit des Odes, on ne laisse pas, Monsieur, d'en voir paroître encore de tems en tems. J'en connois deux, publiées sur la Paix. La premiere n'est pas dépourvue de génie. Je n'en citerai que cette strophe, qui, selon moi, est terminée par un sentiment agréable & naturel. Le Poëte adresse la parole au Roi, & fait mention des avantages de la paix : Odes sur la Paix.

Visitant sa riche moisson,
Le Laboureur, qu'elle encourage,
Dit en sa rustique chanson,
Que son repos est ton ouvrage.
Les deux Mers servent les besoins
Du Citoyen libre de soins
Dans l'enceinte de ses murailles ;
Et dans nos paisibles foyers
Nous interrogeons ces Guerriers
Qui te suivoient dans les batailles.

La seconde est bien éloignée du ton des Odes ordinaires, qui sont ou plattes, ou médiocres, ou gigantesques. Celle-ci n'a aucun de ces défauts. Elle est unique dans son genre. On y trouve des raisonnemens, ausquels je défie le plus pointilleux Philosophe de se refuser. Ils sont d'ailleurs exprimés avec une

Je consens qu'une femme ait des clartés de
tout ;
Mais je ne lui veux point la passion cho-
quante
De se rendre sçavante, afin d'être sçavante ;
Et j'aime que souvent aux questions qu'on
fait,
Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se ca-
che,
Et qu'elle ait du sçavoir, sans vouloir qu'on
le sçache ;
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands
mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

On voit par-là que ce grand Ecrivain ne blâme pas le sçavoir dans les femmes ; il en condamne seulement l'étalage. L'affectation du bel-esprit est pitoyable dans un homme même.

Il seroit à souhaiter que tous les Peres, qui sont en état de donner de l'éducation à leurs filles, leur fissent du moins apprendre à bien parler leur langue, à l'écrire purement. Quel mal y auroit-il de les mettre au fait de l'Histoire & de la Géographie, & de leur faire lire les meilleurs livres de Morale,

de Philosophie & de Poesie. Eh pourquoi ne leur pas apprendre même le Latin ? C'est la clef de toutes les Sciences.

Vous voyez, Monsieur, que je suis bien éloigné du sentiment d'un Anglois, qui dit : Que pour peu qu'une femme ait d'esprit, nous en sommes enchantés, comme nous aimons à entendre un Perroquet articuler distinctement quelques mots. En Angleterre on ne vit pas assez avec les femmes, pour en pouvoir juger. Peut-être aussi que les Dames Angloises, contre l'essence de leur sexe, participent un peu de cette mélancolique taciturnité, qui influe sur tous les habitans de cette Isle. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes doivent montrer plus d'esprit en France que partout ailleurs. L'usage du monde qu'elles voyent de bonne heure, l'heureuse liberté dont elles jouissent, le commerce qui regne entre elles & les hommes, la nécessité où elles sont de plaire : tout les anime, & met dans leurs discours cette vivacité qui nous charme, & qui vaut bien la langeur Asiatique & le bon sens Britannique.

Avec le goût, l'imagination, & la sensibilité qu'elles ont reçûs de la nature, leur sera-t-il interdit de se met-

tre au rang des Auteurs ? Avons-nous une Loi Salique, qui les prive des couronnes du Parnaſſe ? Nous ſommes trop accoutumés à les y voir regner. Elles ont réuſſi dans le ſublime & dans l'agréable, dans l'érudition & dans la Poëſie. Une Dacier, une la Fayette, une la Suze, une Scudery, une Deshoulieres, une Sevigné, une Lambert marchent à côté des Beaux-Eſprits de leur ſiécle. Nous avons encore aujourd'hui quelques femmes qui, pour me ſervir de l'expreſſion de *Saint-Evremond*, font infidélité à leur ſexe, en prenant le mérite des hommes. Si leur nombre peut augmenter, nous aurons bien-tôt un Parnaſſe François composé de neuf Muſes; l'Apollon ſera difficile à trouver.

Madame de G*** vient de contribuer à la gloire de ſon ſexe & de ſa nation par les *Lettres d'une Péruvienne*. L'Hiſtoire des Incas, que tout le monde connoît, a fourni l'idée de cet ouvrage ingénieux, précédé d'un avertiſſement, ſur lequel je demande à l'Auteur la liberté de faire quelques reflexions. Les Lettres de la Péruvienne y ſont préſentées au Lecteur comme écrites d'abord dans ſa langue, & enſuite traduites par elle-même en François. « On s'eſt contenté, dit-on, de

» ſupprimer un grand nombre de *ter-*
» *mes & de comparaiſons Orientales*, qui
» étoient échappées à *Zilia*. Si l'éloi-
gnement doit apporter de la différen-
ce dans le langage des Peuples, rien
ne doit être plus opposé au ſtile des
Orientaux que celui des Péruviens. Li-
ma & Cuzco ſont à peu près antipo-
des de Siam. Il eſt permis au commun
des Lecteurs de confondre les Indiens
avec les Américains, qu'on nomme
quelquefois Indiens aſſez mal à pro-
pos, parce que les Eſpagnols ont don-
né à l'Amérique le nom d'Indes Occi-
dentales. Mais cette mépriſe n'eſt pas
pardonnable à l'Auteur, qui a puiſé ſa
Fable dans l'Hiſtoire du Pérou. Si par
comparaiſons Orientales on entend le ſti-
le figuré, ſur quel fondement s'eſt-on
perſuadé que le ſtile & l'éloquence Pé-
ruvienne étoient dans ce que nous ap-
pellons le goût oriental? Il me ſemble
donc, qu'il eût été mieux de dire qu'il
étoit échappé à *Zilia*, non des termes,
mais des expreſſions, des tours de phra-
ſe conformes au génie de ſa langue,
quoiqu'elle ſçût parfaitement la Fran-
çoiſe.

L'Avertiſſement finit ainſi: « On a
» cru auſſi pouvoir donner *une tournure*

» *plus intelligible à de certains traits Mé-*
» *taphyſiques*, qui auroient pû paroître
» obſcurs. Il n'eſt pas poſſible que ces
traits Métaphyſiques fuſſent dans l'original. L'illuſtre M. de la Condamine aſſure poſitivement, dans la Relation abregée de ſon voyage au Pérou, que toutes les langues de l'Amérique Méridionale, dont il a eu quelque notion, ſont fort pauvres, & manquent de termes pour exprimer les idées métaphyſiques & univerſelles. *Tems, durée, eſpace, être, ſubſtance, matiere, corps*; tous ces mots & beaucoup d'autres n'ont point d'équivalent dans ces langues. Les noms mêmes des êtres moraux ne peuvent ſe rendre qu'imparfaitement, & par de longues périphraſes. Il n'y a pas de mot propre qui réponde exactement à ceux de *vertu, juſtice, liberté, reconnoiſſance, ingratitude*. Concluez de-là, Monſieur, que les *traits métaphyſiques*, dont on vient de parler, ont été inſerés dans la traduction. Cette licence eût été excuſable, en donnant cet ouvrage pour ce qu'il eſt, pour une fiction ; mais en l'offrant au Public comme une réalité, il falloit, ou ſupprimer l'Avertiſſement, ou retrancher les *traits métaphyſiques*, qui

ne peuvent être à l'usage que d'une nation extrêmement lettrée.

L'Héroine de ce Roman est *Zilia.* Arrachée du Temple du Soleil par les cruels Espagnols, elle écrit à son cher *Aza*, pour charmer sa douleur, des Lettres qu'elles ne compte pas lui être rendues, puisqu'elle ne sait ce qu'il est devenu. Permettez-moi, Monsieur, de faire en passant une légere remarque. Ces noms de *Zilia* & d'*Aza* me rappellent que les Z sont depuis quelques années devenus bien à la mode dans les noms des Héros de Tragédie ou de Roman. On n'en voit presque plus sans Z. Zaïre, Zaïde, Zelisca, Zulime, Alzire, Zamore, Zelindor, Zirphé, Zirphile, Zaïs, Zulmis, Zelmaïde, Alzaïde, Athalzaïde. Je pourrois vous en citer mille autres. Il y a des Philosophes assez rigides pour tirer de cette prononciation molle & efféminée, un argument contre nos mœurs.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir comment la Péruvienne s'y prenoit, pour exprimer ses malheurs & son amour. Elle se servoit, dit l'Auteur, des *Quipos* qui étoient en usage dans son pays. On appelloit ainsi des

efpeces des franges compofées de fils ou de cordelettes de diverfes couleurs, auxquels on faifoit des nœuds. La combinaifon de ces couleurs & de ces nœuds tenoit lieu de Livres & de Regiftres. Il y avoit des Maîtres de comptes pour les affaires de la guerre & de la paix, pour les vaffaux, les tributs, les cérémonies & les troupeaux. Ils n'avoient d'autre occupation que de fe rendre habiles dans cette finguliere Arithmétique. Pour fçavoir au jufte ce que chaque ville devoit fournir à l'Inca, ils en faifoient la répartition avec des cailloux & des grains de Mayz, fans jamais fe tromper dans leur calcul; ils mettoient à part le compte de chaque chofe, & ils en formoient des écheveaux qui étoient pour eux autant de cahiers féparés. Mais les *Quipos* n'étoient employés qu'à foulager la mémoire, & non à compofer des Lettres. Les Péruviens ne connoiffoient point l'art d'écrire aux abfens; ils avoient des courriers en relais de diftance en diftance, qui faifoient paffer de vive voix les ordres du Souverain d'une province à l'autre; ce qui prouve que les *Quipos* étoient pour l'ordinaire infuffifants. *Garcilaffo de la Véga* en convient lui-même

dans son *Histoire des Incas*. Quelquefois, lorsque la commission devoit être secrette, les courriers de relais se donnoient l'un à l'autre une espece de *Quipos*. Mais alors c'étoit un chiffre convenu entre l'Inca & le Gouverneur à qui il étoit adressé. On voit assez que ce langage devoit être fort borné, tel à peu près que celui des signaux que deux vaisseaux se font sur mer. *Zilia* n'a donc pû faire des *Quipos* les interprétes de sa passion. Mais vous me taxeriez avec raison d'injustice & de mauvaise humeur, si je relevois les défauts de vraisemblance dans des Romans. Nous les lisons avec les mêmes yeux que nous voyons nos Opera. Pour goûter les uns & les autres, il faut nécessairement admettre certaines suppositions.

Zilia, dans sa troisiéme Lettre, mande à son amant qu'on est venu l'enlever vers le milieu de la nuit du sombre azile où les Espagnols la retenoient. » Quoi- » que la nuit fût fort obscure, on me fit » faire, dit-elle, *un si long trajet*, que » *succombant à la fatigue*, on fut obligé » de me porter dans une maison, dont » les approches, malgré l'obscurité, » me parurent extrêmement difficiles. »

Cette maiſon étoit un Vaiſſeau. La Péruvienne n'a pas tort de dire qu'on lui fit faire un *long trajet, & qu'elle ſuccomba à la fatigue.* Elle étoit à Cuzco, la capitale des Incas ; cette ville eſt à cent cinquante lieues dans les terres, & *Zilia* ſe trouve en ſix ou ſept heures ſur les bords de la mer.

Le Navire Eſpagnol ſur lequel on l'avoit fait monter, eſt attaqué par un vaiſſeau François, dont le Commandant, Chevalier de Malthe, ſort vainqueur du Combat, & fait porter la Péruvienne évanouie ſur ſon bord. Cette expédition navale eſt contraire à la vérité hiſtorique. Du tems de la conquête du Pérou, la France étoit en paix avec l'Eſpagne. Mais encore une fois, ce n'eſt-là qu'une pure bagatelle. On n'eſt pas obligé dans un Roman d'obſerver ſi ſcrupuleuſement les dates des tems, & les diſtances des lieux.

La Lettre neuviéme commence ainſi : » Que les jours ſont longs, quand » on les compte, mon cher Aza ! *Le » tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par » ſes limites. Il me ſemble que nos eſpé» rances ſont celles du tems ; ſi elles nous » quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſi» blement marquées, nous n'en apperce-*

» *vons pas plus la durée que l'air qui rem-*
» *plit l'espace.* » Madame de G*** aura sans doute passé légerement sur ces *traits métaphysiques*, & sur quelques autres qu'on trouve de tems en tems. Pour peu qu'elle y eût pris garde, elle n'auroit pas manqué de leur donner *une tournure plus intelligible.* Je m'imagine qu'*Aza*, s'il avoit reçû les *Quipos* qui composoient cette Lettre, auroit eu bien de la peine à délier les nœuds qui rendoient ces idées abstraites. On m'a dit qu'il n'y a que deux hommes en France, dont l'intelligence supérieure ait pû percer ces voiles énigmatiques.

Zilia se loue beaucoup dans cette même Lettre, des bontés généreuses du Capitaine, qui, à sa premiere vüe en étoit devenu amoureux. Elle dit qu'elle commence à entendre plusieurs mots de sa Langue ; qu'elle sçait déja que le nom du *Cacique* François est *Déterville*, celui de sa maison flottante *Vaisseau*, & celui de la terre où elle va, *France.* Elle ajoute que lorsque le *Cacique* lui a fait répéter : *Oui, je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage, & qu'il lui baise les mains avec trans-

port. Elle l'avoit déja repréſenté dans une Lettre précédente proſterné à ſes genoux, gardant le ſilence, les yeux baiſſés, rêvant profondément, plein d'un embarras reſpectueux, auquel il joignoit cet air touché qui précede les larmes, ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame, ces accens qui ſont preſque des plaintes. Cette peinture eſt bien parlante. Cependant *Zilia* ne comprend rien à toutes ces preuves évidentes de la plus vive paſſion. On a peine à ſe figurer que connoiſſant l'amour par ſa propre expérience, elle elle n'en retrouve pas les caracteres dans les ſoins empreſſés de *Déterville*. A-t-elle beſoin de ſçavoir ſa Langue, pour apprendre qu'elle en eſt adorée? Les yeux du Chevalier ne lui diſent aſſez. *Aza* ne s'eſt-il pas ſervi quelquefois avec elle de leur langage, dans ces momens délicieux, où deux cœurs ne s'entendent jamais mieux que lorſque la bouche ſe taît? Pour moi je la ſoupçonnerois d'avoir parfaitement démêlé les ſentimens de *Déterville*; mais elle vouloit ſe faire un mérite auprès d'*Aza* de ſa ſimplicité ingénue.

La dixiéme Lettre roule ſur ſon arrivée en France. » En entrant, dit-elle,

» dans la chambre où *Déterville* m'a lo-
» gée, mon cœur a treſſailli ; j'ai vû
» dans l'enfoncement une jeune per-
» ſonne habillée comme une Vierge du
» Soleil ; j'ai couru à elle les bras ou-
» verts. Quelle ſurpriſe, mon cher
» *Aza*, quelle ſurpriſe extrême, de ne
» trouver qu'une réſiſtance impénétra-
» ble, où je voyois une figure humaine
» ſe mouvoir dans un eſpace fort éten-
» du. L'étonnement me tenoit immo-
» mobile, les yeux attachés ſur cette
» ombre, quand *Déterville* m'a fait re-
» marquer ſa propre figure à côté de
» celle qui occupoit toute mon atten-
» tion. Je le touchois, je lui parlois,
» & je le voyois en même-tems fort
» près & fort loin de moi. Ces prodi-
» ges troublent la raiſon ; ils offuſquent
» le jugement. » Ce prodige ne devoit pas être nouveau pour *Zilia*. Les Péruviens avoient une matiere ou Marcaſſite, dans laquelle les objets ſe repréſentoient. On en trouve encore des morceaux, vulgairement appellés dans le pays, *Miroirs des Incas*. *Garcilaſſo de la Véga* dit lui-même que les Princeſſes du Sang avoient des Miroirs d'argent poli, & que les femmes du commun n'en avoient que de cuivre. Mais

quand ces peuples auroient absolument ignoré l'art de se voir au-delà d'une surface unie, n'y a-t-il pas dans toutes les contrées de l'univers des glaces naturelles, modeles des artificielles, telles que le cristal d'une fontaine ou d'un ruisseau. Il y a tout à parier que *Zilia* les avoit souvent consultées. Ainsi son étonnement, à l'aspect d'une figure humaine qui se meut dans un espace fort étendu, me paroît contre toute vraisemblance.

Arrivée à Paris, elle est froidement reçûe par la mere de *Déterville*. Un jour elle la fit conduire dans une chambre au plus haut de la maison, où on la laissa seule. Enfin elle vit entrer la femme qu'on lui avoit donnée pour la servir. ,, Sa vûe me parut, dit-elle, *un* ,, *bien essentiel*; je courus à elle, je l'em-,, brassai en versant des larmes; elle en ,, fut touchée : *son attendrissement me* ,, *fut cher. Quand on se croit réduit à la* ,, *pitié de soi-même, celle des autres nous* ,, *est bien prétieuse.*" Ce que vous venez de lire, Monsieur, est tiré d'un célébre écrivain, & se lit aussi en lettres Italiques dans l'ouvrage de Madame de G***. Ne trouvez-vous pas singulier que *Zilia*, qui jusqu'ici

ne sçait pas encore notre langue, cite un Auteur François dans ses *Quipos* ? Elle aura sans doute ajouté à sa traduction ce petit embellissement qui manquoit à l'original.

Dans plusieurs de ses Lettres la Péruvienne trace le caractére des François, précisément tels qu'ils sont aujourd'hui. Mais étoient-ils ainsi du tems de la conquête du Perou, tems auquel elle est venue en France ? Nos mœurs & nos usages ont bien changé depuis deux cens ans. On diroit que *Zilia* est arrivée d'hier à Paris, de la façon dont elle parle de nous, de nos ameublemens, de nos carosses, &c.

Madame de G***, saisissant tout ce qui peut être un objet de surprise pour son héroïne, n'a pas manqué de la faire aller aux spectacles, à la Comédie & à l'Opera; mais dans le seiziéme siécle notre Comédie étoit bien informe. A l'égard de l'Opera il n'en étoit pas encore question. Il n'a commencé qu'en 1671.

Zilia déclare à *Déterville* qu'elle n'aura jamais d'autres sentimens pour lui que ceux de la reconnoissance & de l'amitié; que son amour pour *Aza*, dont elle ignore le sort, ne finira qu'avec sa

vie. Le généreux François, supérieur à sa passion, fait des recherches sur l'azile de cet heureux *Aza*. Il vient à bout de découvrir qu'il est en Espagne. Il écrit au Ministre de ce Royaume, pour le presser de faire partir *Aza*, & lui indique les moyens de le faire conduire à Paris. La Péruvienne, transportée de joie, ne doute pas que son amant ne l'adore toujours. *Déterville* se retire à Malthe, pour n'être pas témoin de leur entrevue. Le cher *Aza* si longtems souhaité, attendu avec tant d'impatience, arrive enfin. Mais quel changement, quel coup de foudre, quelle catastrophe ! Il annonce à *Zilia* qu'il ne peut plus l'aimer, & qu'il est prês de s'unir à une jeune Espagnole. Il part peu de jours après. Ce n'étoit pas la peine qu'il entreprît ce voyage, uniquement pour faire une pareille déclaration. Il y a de la cruauté à venir lui-même enfoncer le poignard dans le cœur de son amante. Ne pouvoit-il pas s'expliquer avec moins de dureté par un mot de lettre ?

Je vous avoue, Monsieur, que ce dénouement auquel je ne m'attendois pas, m'a fait une peine sensible. Mon

cœur se préparoit une volupté pure ; dans l'espérance que je verrois après tant de malheurs & une si longue absence, deux amans, dont le sort m'avoit touché, se retrouver & se conserver la foi qu'ils s'étoient jurée. L'usage des Incas étoit d'épouser leurs sœurs, & à leurs défauts la premiere Princesse de leur sang. Madame de G***. ne dit pas que *Zilia* fût sœur d'*Aza*. Elle fait seulement entendre que c'étoit sa proche parente ; & c'est-là le prétexte qui empêche leur union ; parce que la Religion Catholique qu'*Aza* avoit embrassée, défend ces mariages. Mais il n'y avoit qu'à les faire parens à un degré plus éloigné, l'obstacle ne subsistoit plus. La tendre *Zilia* auroit joui d'un bonheur qu'elle desiroit si ardemment & qu'elle méritoit. *Aza* auroit été le modele d'un parfait amant, dont les mœurs étrangeres n'auroient point corrompu la fidelité. Le généreux *Déterville*, respectable par le sacrifice de sa passion, se seroit borné à être l'ami de l'un & de l'autre ; en un mot, tous les personnages auroient été vertueux, intéressans, & le lecteur satisfait.

Les cinq dernieres Lettres de la Péruvienne sont adressées au Chevalier

Déterville à Malthe. Elle lui apprend l'infidelité d'*Aza*, & le presse de revenir. Elle ne peut trouver de douceur que dans l'amitié, le seul azile de l'amour infortuné. Le Chevalier se rend à sa priere. Il arrive, plus épris que jamais. Il écrit un billet à *Zilia*, où il lui peint toute la violence de ses feux. La perfidie d'*Aza* lui donne tout lieu d'esperer. Mais c'est envain qu'il se flatte. La cruelle Péruvienne l'invite à partager avec elle les charmes de sa solitude, à renoncer aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être, & à jouir des plaisirs innocens & tranquilles du spectacle de la Nature. Belle consolation pour le plus passionné des amans ! *Zilia* avoit pour lui l'amitié la plus vive & la plus inaltérable. Ç'en étoit assez, ce me semble, pour la déterminer à lui donner sa main. L'ingratitude d'*Aza* la dégageoit de ses sermens. La reconnoissance seule devoit la porter à faire la félicité d'un homme, qui n'avoit cherché que la sienne. Mais peut-être s'y sera-t-elle déterminée dans la suite. Elle aura vû qu'en France les maris sont encore trop heureux de trouver de l'amitié dans leurs femmes. Comme on ne dit pas ce

que devient *Déterville*, j'aime à me persuader que ses vertus, ses bienfaits & sa constance auront enfin triomphé de la délicatesse outrée de *Zilia*.

Les défauts que j'ai remarqués dans ces Lettres, & qui peut-être ne sont pas réels pour un Ouvrage de ce genre, n'en doivent diminuer ni le mérite ni le succès. Cet agréable Roman renferme tout ce que la tendresse a de plus vif, de plus doux, & de plus touchant. C'est la nature embellie par le sentiment : c'est le sentiment lui-même qui s'exprime avec une élégante naïveté. L'Amour est peint avec des couleurs si vraies, si variées & si intéressantes, que le cœur le plus insensible en seroit affecté. On partage la joye & la tristesse de *Zilia* ; on souscrit à ses louanges & à sa censure ; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculise avec tant de finesse : en un mot, elle réunit une grande délicatesse dans le cœur, & une grande justesse dans l'esprit.

Observez-la, quand elle peint les Espagnols & les François. » L'air grave „ & farouche des premiers fait voir qu'ils „ sont composés de la matiere des plus „ durs métaux ; ceux-ci semblent s'être „ échapés des mains du Créateur au

„ moment, où il n'avoit encore af-
„ femblé pour leur formation que l'air
„ & le feu. Les yeux fiers, la mine fom-
„ bre & tranquille de ceux là mon-
„ troient affez qu'ils étoient cruels de
„ fang froid; l'inhumanité de leurs ac-
„ tions ne l'a que trop prouvé. Le
„ vifage riant de ceux-ci, la douceur
„ de leurs regards, un certain empref-
„ fement répandu fur leurs actions, &
„ qui paroît être de la bienveillance,
„ prévient en leur faveur.“

Perfonne ne rend les plus petites cho-
fes avec tant d'agrément. Voyez com-
me elle s'y prend pour donner à *Aza*
une idée des miroirs de poche, des ba-
gues, des aiguilles & des cifeaux. Elle
parle des préfens que lui fait *Déter-
ville*. „Tantôt ce font des morceaux
„ de la machine qui double les objets,
„ renfermés dans de petits coffres d'une
„ matiere admirable. Une autre fois ce
„ font des pierres légeres & d'un éclat
„ furprenant, dont on orne ici prefque
„ toutes les parties du corps; on en
„ paffe aux oreilles, on en met fur l'e-
„ ftomach, au col, fur la chauffure, &
„ cela eft très-agréable à voir. Mais ce
„ que je trouve de plus amufant, ce font
„ de petits outils d'un métal fort dur,
„ &

„ & d'une commodité singuliere. Les „ uns servent à composer des ouvrages „ que *Céline* m'apprend à faire : d'au„ tres, d'une forme tranchante, servent „ à diviser toutes sortes d'étoffes, dont „ on fait tant de morceaux que l'on „ veut, sans effort & d'une maniere „ fort divertissante. „ C'est sur-tout dans les détails qu'on doit admirer l'esprit d'un Auteur. Boileau ne trouvoit rien de plus difficile que de peindre noblement les petits objets.

Zilia donne tant de vie à ses images, qu'on voit tout ce qu'elle décrit. Ce sont des tableaux de l'*Albane*, où

L'Esprit avec plaisir reconnoît la Nature.

„ Que les bois sont délicieux, mon „ cher Aza ! Les beautés du ciel & de „ la terre nous emportent loin de nous „ par un ravissement involontaire ; cel„ les des forêts nous y ramenent par „ un attrait intérieur, incompréhensi„ ble, dont la seule nature a le secret. „ En entrant dans ces beaux lieux, un „ charme universel se répand sur tous „ les sens, & confond leur usage. On „ croit voir la fraîcheur avant de la „ sentir ; les differentes nuances de la

„ couleur des feuilles adouciſſent la
„ lumiere qui les pénétre, & ſemblent
„ frapper le ſentiment auſſi-tôt que les
„ yeux. Une odeur agréable, mais in-
„ déterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi
„ elle affecte le goût & l'odorat ; l'air
„ même, ſans être apperçû, porte dans
„ tout notre être une volupté pure qui
„ ſemble nous donner un ſens de plus,
„ ſans pouvoir en déſigner l'organe. »

Ce que dit *Zilia des hommes merveilleux qui font des Livres*, n'eſt malheureuſement que trop vrai à certains égards : „ Dois-je croire que des hom-
„ mes qui connoiſſent & qui peignent
„ ſi bien les ſubtiles délicateſſes de la
„ vertu, n'en ayent pas plus dans le
„ cœur que le commun des hommes,
„ & quelquefois moins ? Croirai-je
„ que l'intérêt ſoit le guide d'un tra-
„ vail plus qu'humain, & que tant de
„ peines ne ſont récompenſées que par
„ des railleries ou par de l'argent ? Pou-
„ vois-je me perſuader que chez une
„ Nation ſi faſtueuſe, des hommes,
„ ſans contredit au-deſſus des autres
„ par les lumieres de leur eſprit, fuſſent
„ réduits à la triſte néceſſité de vendre
„ leurs penſées, comme le peuple vend

„ pour vivre les plus viles productions
„ de la terre ? » La Péruvienne trouve étrange que les Auteurs vendent leurs pensées ; si elle avoit été un peu plus *francisée*, elle n'auroit gueres estimé ceux qui les donnent pour rien.

Je conviens avec elle que les gens de lettres n'ont pas en France toute la considération qu'ils méritent. Mais j'aurois souhaité, que pour l'honneur de la Nation, on lui eût fait entendre qu'en général ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, comme dit un Poëte comique :

Ils font tout ce qui sert à les humilier ;
Le plus vil artisan éleve son métier.
L'Auteur seul a la rage ou plutôt la bassesse
De rendre ridicule un talent qu'il professe ;
Et si sur le Théâtre il met un bel esprit,
C'est pour le dégrader jusque dans son habit,
Par mille traits usés dont la redite assomme,
Qui font rire le sot, & rougir l'honnête homme.

Faut-il que ceux qui s'élevent à la gloire tombent dans l'avilissement par les portraits honteux qu'ils font les uns des autres ? N'est-il pas révoltant qu'on

les expoſe à la riſée du Public, comme on a fait paroître le trop défunt Abbé *Pellegrin* dans la petite Comédie de *la Nouveauté ? Moliere* qui berna en plein Théâtre l'Académicien *Cotin* & *Ménage*, ſous les noms de *Triſſotin* & de *Vadius*, n'en vouloit qu'à la rage de rimer qui dévoroit l'un, & au démon du Grec qui poſſédoit l'autre. Il n'avoit garde de les turlupiner mauſſadement dans leur façon de s'habiller ; encore moins de diffamer le corps entier des Auteurs ſes confreres. La *Métromanie* ſeroit-elle moins agréable, ſi l'on en retranchoit cette Sçêne, où le Valet rappelle au Poëte ſon Maître ce qu'il doit à ſa lingere, à ſon tailleur & à ſon perruquier ?

Quel déluge maudit d'inſectes incommodes !
Rien n'y manque ; j'en dois remercier mon
fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'Auteurs &
de Pagodes.

Il eſt inutile d'indiquer la ſource d'où ces beaux vers ont coulé. Que les Auteurs ſont là ingénieuſement confon-

dus avec les chevaux, les chiens & les Pagodes !

Je finis, Monſieur, en vous aſſurant que je connois très-peu de Romans auſſi agréables que celui dont je viens de vous entretenir. C'eſt un mélange adroit & amuſant de ſatyre fine de nos mœurs, de ſaine Philoſophie, & de peintures fortes & naïves de l'Amour. Il eſt rempli de ces traits lumineux & délicats, formés par une imagination qui ſçait tout éclairer & tout embellir. Quel heureux talent que celui de communiquer au papier, cette matiere ſi mince & ſi froide, tant de chaleur & de ſolidité !

Comme cet ouvrage eſt deſtiné à plus d'une édition, j'oſe prier l'Auteur de corriger, dans la premiere qui s'en fera, quelques mots Péruviens défigurés dans celle-ci. Le tonnerre y eſt tantôt appellé *Yalpa*, tantôt *Yalpor* : ſon véritable nom eſt *Yllapa*, ſi l'on en croit *Garcilaſſo*. Ce ſeul nom ſignifioit tout à la fois l'éclair, le tonnerre & la foudre. Madame de G *** appelle la capitale du Pérou quelquefois *Cozco*, & quelquefois *Cuzcoco*. L'hiſtorien des Incas la nomme conſtamment *Cozco* :

aujourd'hui c'est *Cuzco*. Le premier *Inca*, le fameux *Manco Capac*, est designé sous le nom de *Mauco-Capa*; il en est ainsi de quelques autres mots Péruviens. Ces fautes, je l'avoue, sont de pures minuties. Je ne les releve qu'à cause de la facilité qu'il y avoit de les éviter.

Je suis, &c.

A Paris, ce 15 *Avril* 1749.

LETTRE VI.

JE n'aurois jamais pris avec vous, Monsieur, l'engagement penible de vous faire connoître les productions de notre Parnasse, si je n'avois compté sur les secours des gens de Lettres. Ils doivent s'intéresser au succès de cet ouvrage, dont le but est de faire briller le flambeau qui a guidé les grands Maîtres, & d'éteindre les feux-follets qui égarent la plûpart de nos Beaux-Esprits. J'invite les Auteurs raisonnables à m'adresser quelques écrits de leur façon, soit des Lettres sur la Littérature en général,

ſoit des Piéces fugitives d'un bon goût & d'un genre toleré, ſoit de courtes Diſſertations ſur des points curieux, ſoit des Remarques ſur nos livres modernes, ſoit des Reflexions ſur mes propres cenſures. J'aſpire bien moins à l'honneur d'inſtruire qu'à l'avantage d'être inſtruit ; & je ne m'offenſerai jamais des critiques qu'on pourra faire des miennes, pourvû que l'on me traite avec la même politeſſe & la même équité, dont je ſuis réſolu d'uſer envers tous les Ecrivains, ſans acception & ſans exceptiõn de qui que ce ſoit.

L'Auteur de *Denys le Tyran* n'a pas trouvé fondées toutes les remarques que j'ai faites ſur ſa Tragédie. Il a pris la peine de les examiner, & de m'en dire ſon ſentiment dans une lettre que je vais vous communiquer avec ma réponſe.

LETTRE
DE M. MARMONTEL.

J'AI lû, Monſieur, avec beaucoup d'attention le premier cahier de vos *Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems.*

Vous voulez que je vous en dise mon avis : je vais vous satisfaire avec la même impartialité & les mêmes égards dont vous faites profession. La Littérature a besoin d'un ouvrage tel que vous l'avez conçu ; soit pour conserver la pureté du goût, soit pour imposer silence à tous ces criailleurs, qui sont à l'affut des nouveautés, pour répandre dans le public leurs impertinences vénales. Je ne doute pas que le Ministére ne tolerât un Censeur, qui auroit fait ses preuves de goût, de probité & de lumieres, & vous me paroissez capable de remplir ces conditions. Mais permettez-moi de vous dire que votre Essai, d'ailleurs bien écrit & plein de traits ingénieux, nous laisse encore quelque chose à desirer. Je n'en prends pour exemple que l'extrait de la Tragédie de *Denys le Tyran*.

L'Auteur a dû être sensible à vos éloges, mais il a dû être surpris de quelque-unes de vos critiques. Je conviens d'abord que celles de vos remarques, ausquelles je ne répondrai pas, sont justes. J'avoue, par exemple, non pas que l'intérêt est *détourné* au commencement du troisiéme Acte,

mais que ce qui le prépare *directement* dans les deux premiers, eût été mieux dans *l'âvant-ſçêne*. Mais on voit bien que l'Auteur n'a prolongé la *Protaſe* qu'afin de rendre l'action plus vive en la reſſerrant. Venons au caractere de *Denys* que vous attaquez. L'Auteur ſçavoit ſans doute que le nom de Tyran n'étoit pas toujours pris en mauvaiſe part chez les Anciens, & il n'auroit pas choiſi *Denys* pour peindre un mauvais Roi, s'il n'avoit eu d'un Tyran que le nom. L'Auteur a lû dans Corneille que

Tous les conquérans
Pour être uſurpateurs ne ſont pas des Tyrans.

Mais vous, Monſieur, où avez-vous lû que *Denys* étoit *un bon Roi?* Liſez ſa vie dans Plutarque, & particulierement l'article 15, où quelques-unes de ſes cruautés ſont détaillées. Vous verrez que la manie des vers n'étoit pas la ſeule qualité qui lui fût commune avec Neron. Il eut quelques bons intervalles. Mais quelques années de tranquillité ſuffiſent-elles pour lui mériter le titre de bon Roi, & pour rendre ſa mémoire reſpectable? M. Rollin, votre oracle, le préſente lui-même ſous deux

faces differentes, & suffiroit pour justifier le caractere ambitieux & cruel qu'on lui a donné. Il est beau de vouloir rétablir une aussi mauvaise réputation que celle de ce Tyran ; & je vous plains de n'avoir pas eu *de bons Mémoires.*

Vous trouvez le caractere de *Dion* dégradé par sa révolte. C'est une suite de votre premiere critique ; il est vrai que si le regne de *Denys* avoit justifié son usurpation dans le cœur de ses sujets, la révolte de *Dion* seroit un attentat ; l'amour & le bonheur des peuples équivalent dans un Etat Electif au choix unanime & solemnel.

Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes Princes,

dit Corneille, en parlant des usurpateurs. Mais si vous parcourez la vie de *Denys* le Tyran, vous verrez que Syracuse ne perdit jamais de vue le dessein de s'affranchir. *Denys* n'y regnoit que par la force & par la crainte ; la ruse l'avoit conduit au trône ; la violence l'y

ſoutenoit ; il avoit pluſieurs fois éteint la ſédition dans le ſang de ſes ſujets ; & ces cruautés politiques ſont autant de crimes, dès qu'elles ne ſervent à cimenter qu'une autorité uſurpée. En un mot, Syracuſe étoit malheureuſe ; *Dion* en étoit l'eſpoir & l'appui, & en ſe révoltant il ne fait que remplir les vœux de ſa patrie. L'injuſtice eſt relative au droit, & le ſuppoſe : or je vous prie de me dire quel étoit le droit de *Denys* à l'autorité ſouveraine ; il me ſemble donc, Monſieur, que *Dion*, conſideré comme citoyen, non-ſeulement a pû, mais dû former la conſpiration dont vous lui faites un crime. Mais l'a-t-il pû comme favori du Tyran ? Je répons que ſi l'amitié & la confiance de *Denys* étoient ſinceres, le caractere de *Dion* qui préfereroit ſa patrie à ſon ami & à ſon bienfaicteur ſeroit un peu dur, quoiqu'héroique. Mais il ne faut que lire les deux premiers Actes de cette Tragédie, pour s'appercevoir que *Denys* ne ménage *Dion* que par politique ; que celui-ci en eſt convaincu ; qu'il ne ſe maintient auprès du Tyran que pour ſervir de frein à la tyrannie, & de bouclier à ſes concitoyens ; & qu'enfin il

ne se résout à se revolter, que lorsqu'il desespere de purifier la source des calamités publiques. Il étoit à présumer, Monsieur, que l'Auteur avoit approfondi les principes de morale, sur lesquels il a fondé ses caracteres; & il avoit lieu d'attendre d'un censeur équitable un peu plus de circonspection.

Les tyrans, dites-vous, n'ont point de regrets : non, mais ils ont des remords & des craintes. Le caractere historique de *Denys* en est la preuve, & l'Auteur n'a fait que le copier.

Dion dit aux Députés du peuple :

Aux cœurs lâches & bas.
Laissons la trahison & les assassinats.

Mais sa révolte n'est-elle pas une trahison? Non, Monsieur. La conjuration de Cinna contre Auguste, celle de Brutus contre César sont des trahisons; mais le dessein d'aller attaquer à force ouverte un Tyran, dont le Palais est une place de guerre, défendue par douze mille étrangers, ne ressemble pas plus à une trahison que le blocus de Mastrick. La conjuration de Bragance est-elle une trahison? Je suis bien humilié, Monsieur, d'avoir des idées aussi contraires aux vôtres.

Vous trouvez mauvais qu'une *petite Syracuſaine* reproche à *Denys* ſes cruautés, & qu'elle lui refuſe ſa main. Mais vous avez lû dans M. Rollin, que ce même *Denys*, ayant demandé à ceux de *Rheges* une de leurs filles pour épouſe, ils lui répondirent qu'ils n'avoient à lui donner que la fille du Bourreau. Vous y avez lû que *Denys* plaiſantant un jour ſur le nom de *Gélon*, en préſence de *Dion*; celui-ci lui dit: *Reſpectez la mémoire de ce grand Prince; nous nous ſommes fiés à vous à cauſe de lui; mais à cauſe de vous, nous ne nous fierons à perſonne.* Pourquoi *Arétie* ne lui parleroit-elle pas avec la fermeté d'un ami & d'un bon citoyen? J'avoue que j'ai aſſez bonne opinion des femmes, pour les croire capables de ces coups de force.

L'amour de la patrie que vous releguez impitoyablement dans des ames Romaines, vous paroît déplacé dans des ames Grecques. Mais, Monſieur, Periclès, Epaminondas, Thémiſtocle n'étoient pas Romains; ils étoient pourtant auſſi bons citoyens que Scipion & Camille.

Au cinquiéme Acte, *Denys* découvre l'auteur de la conſpiration, & au

lieu de le faire périr, il s'amuse à épouser sa fille : il n'est donc pas si méchant, dites-vous ? Hé bien, Monsieur, faisons lui tenir une conduite opposée. Il fait périr *Dion* avec ses complices ; *Arétie* même est comprise dans l'arrêt. Vous êtes content. Quel est le fruit de cette sévérité ? *Denys* a souvent éprouvé que les supplices ne délivrent un Tyran que des ennemis qu'il immole, & que le mal s'aigrit par ce violent remede. *Dion* est adoré de ses concitoyens ; s'il le fait périr, ils le vengeront ; s'il lui pardonne, s'il épouse sa fille, il s'en fait deux otages. Ce trait de clémence peut calmer les esprits, & lui assure du moins auprès du peuple un défenseur puissant & zelé. L'Auteur n'a pas annoncé *Denys* comme méchant en pure perte ; mais comme un politique ambitieux, à qui le bien & le mal sont indifférens, pourvû qu'il arrive à ses fins. Il a donc eu raison de le faire ici moins cruel & plus sage. La premiere Scêne du cinquiéme Acte vous a rendu raison de sa conduite, si vous l'avez lue avec reflexion ; mais j'aime mieux vous soupçonner d'inattention que de mauvaise foi. . . .

Dion autoriſe la trahiſon d'*Arétie*, & il eût rougi d'y avoir recours ; c'eſt qu'il avoit mieux à faire, & que la fille n'a plus que cette reſſource ; elle a prévenu cette critique par ces vers :

A la trahiſon même il eſt *inacceſſible* ;
N'importe *ayons recours* à ce moyen horrible :
Contre la violence il doit être adopté.
Le crime même eſt juſte en cette extrêmité.

Vous trouvez une contradiction dans les deux premiers vers ; mais, Monſieur, *inacceſſible* eſt pris ici moralement, comme *impoſſible* l'eſt ſouvent pour *très difficile*. Rouſſeau a dit :

Qui *pourra*, Grand Dieu, *pénétrer*
Ton Sanctuaire *impénétrable*.

Autre contradiction.

Ma fille ne vit plus ; qu'on m'immole après elle.

Et plus bas.

Allons la ſecourir ou mourir de douleur.

Pourquoi diſſimuler, Monſieur, ce qui ſépare ces deux vers. *Dion* apprend d'abord que ſa fille *expire* ; il la

croit morte ; il apprend ensuite qu'elle est empoisonnée, & qu'après avoir *bû la coupe* nuptiale *elle est tombée sans force & sans couleur.* Il conçoit quelque espérance de la rappeller à la vie ; il la va secourir ; tout cela est conséquent.

Denys veut faire immoler son fils ; il dit à un soldat : *frappe :* Dion en entrant, crie au soldat, *arrête ;* il justifie le Prince, & accuse sa fille ; *Denys* les croit complices.

Que la mort aux Enfers les unisse aujourd'hui.
Frappe.

Dion en montrant le Tyran.

Arrête.... Il expire.

Vous êtes surpris, Monsieur, que le soldat obéisse à *Dion* plutôt qu'à son Maître. C'est qu'il n'obéissoit à son Maître que par crainte, & que le voyant mourir, il ne le craint plus.

Vous avez raison de dire que les caracteres sont épuisés, eu égard aux couleurs primitives ; mais les nuances sont infinies, ainsi que les aspects, & je laisse à juger si ces modifications sont les mêmes dans les caracteres que vous comparez ici.

J'ai négligé de relever quelques légeres critiques ſur les détails, comme ſur l'épithéte *d'impénétrable*, appliquée aux murs de la ſalle, où ſe tient le Conſeil d'un Tyran, dont l'appartement même étoit entouré d'un large foſſé; & & ſur les termes de *grand Prince* & de *Tyran* que vous prétendez ne pas contraſter dans notre langue. La premiere de ces obſervations ne porte ſur rien; mais il eſt bon de vous détromper ſur la ſeconde. *Grand Prince & Tyran* ſont oppoſés, non-ſeulement dans notre langue, mais ils l'étoient chez les Grecs. Vous les trouverez en oppoſition dans la troiſiéme Lettre de Platon à *Denys*, & plus poſitivement encore dans *le Diſcours ſur la paix* d'Iſocrate, de beaucoup antérieur à Platon.

En voilà aſſez, Monſieur, pour vous prouver le cas que je fais de vos remarques, & l'attention avec laquelle je les ai lues. Continuez de communiquer aux Auteurs vos lumieres. Des critiques, même hazardées, font faire, à ceux qu'elles intéreſſent, des reflexions utiles; mais on a mieux à attendre des vôtres, pourvû que vous vous donniez la peine de puiſer dans les ſources du

goût & de la ſaine érudition, d'étudier les regles de l'art, d'approfondir & de combiner les parties du tout dont vous ferez l'analiſe. Je ſuis avec une parfaite conſidération,

Monſieur,

Votre, &c.

REPONSE.

DE tous les Auteurs dont j'ai parlé dans mes premieres feuilles, je croyois, Monſieur, que vous deviez être le moins mécontent. Vous avez trouvé peu de juſteſſe dans quelques-unes de mes critiques. Si les raiſons que vous apportez pour vous juſtifier me paroiſſoient ſolides, je ſerois le premier à convenir de mon tort. Je n'aurois que des complimens à vous faire ſur la beauté de votre Tragédie, & des remerciemens ſur votre générosité à relever mes fautes. Mais comme vos objections n'ont pas à mes yeux deſintereſſés toute la force qu'elles doivent avoir aux vôtres, permettez-moi d'y répondre en peu de mots.

Vous me prêtez dans votre Lettre,

Monſieur, des choſes que je n'ai point avancées. Je m'attendois de votre part à *un peu plus de circonſpection. J'aime mieux vous ſoupçonner d'inattention que de mauvaiſe foi.* » Je conviens, dites » vous, non pas que l'intérêt eſt *dé-* » *tourné* au commencement du troiſié- » me Acte, mais que ce qui le prépare » *directement* dans les deux premiers » eût été mieux dans l'avant-ſçêne. » Je n'ai apperçû, Monſieur, aucun *intérêt* dans vos premiers Actes; ainſi je je n'ai pû dire, & je n'ai pas dit non plus qu'il fût *détourné* au commencement du troiſiéme; j'ai ſeulement fait ſentir que vous perdiez tout à coup de vue la guerre de Carthage, celle d'Epire, & le projet de la réunion de la Sicile ſous un même Monarque: tous objets qui avoient fort peu *intéreſſé* le ſpectateur. Votre Tragédie commence proprement au troiſiéme Acte. Les deux premiers ſont abſolument hors d'œuvre, & l'intérêt y eſt préparé bien *indirectement*. Vous avez prolongé la *Protaſe*, pour rendre l'action plus vive en la reſſerrant. Vous n'aviez, Monſieur, qu'à faire votre Piece en trois Actes, & vous nous auriez épargné

cette ennuyeuse prolongation de *Protase.* La chimérique nécessité des cinq Actes est une tyrannie, dont un grand homme comme vous devoit dans cette occasion secouer le joug.

» Où avez-vous lû, me dites-vous, » que *Denys* étoit *un bon Roi?* » Dans quelle page de mes feuilles avez-vous lû vous-même, Monsieur, une pareille proposition? J'ai présenté ce Tyran, d'après M. Rollin, sous deux faces differentes, & j'ai dit positivement que *dans le cours de son gouvernement il changea souvent de caractere.* Je me suis borné à insinuer qu'il n étoit pas Tyran comme Phalaris, Neron ou Caracalla. Vous me citez *Plutarque*, dont l'autorité est sans doute respectable. Mais, Monsieur, *Plutarque* étoit Grec, & par conséquent ennemi de tous ceux qui parvenoient à la suprême autorité dans un pays libre. Ainsi son témoignage est suspect par rapport à *Denys.* Ce même *Plutarque* éleve jusqu'aux nues l'assassin de César, *Brutus*, que vous regardez vous-même comme un traître. Je sçai bien que *Denys* exerça des cruautés sur ses concitoyens. Mais quel homme à sa place n'en eût pas fait autant, &

peut-être plus ? Son courage & son habileté lui avoient acquis une Couronne, qu'il vouloit conserver, & qu'on s'efforçoit de lui ravir. Plutarque dit lui-même que comme son usurpation n'étoit pas encore bien cimentée, les Syracusains se soulevérent, & commirent contre sa femme de si grandes insolences & des indignités si affreuses, que de desespoir elle se donna la mort. Il épousa ensuite deux femmes, le même jour, entre lesquelles il partagea sa tendresse, sans aucune préférence. Elles mangeoient ensemble à sa table ; la nuit, elles couchoient avec lui l'une après l'autre, chacune à son tour. Ce trait annonce assurément un grand fond de complaisance & de bonté. On ne peut du moins s'empêcher d'admirer *Denys* d'avoir trouvé l'art de vivre en paix avec deux femmes, tandis qu'en France on a bien de la peine à vivre avec une seule.

Il fit tout ce qu'il put pour se faire aimer des Syracusains ; ils n'avoient qu'à être dociles pour être heureux ; mais ils formoient tous les jours de nouvelles conspirations contre sa vie. On le mettoit dans la cruelle nécessité

de févir, & d'établir fa puiffance fur la ruine des coupables. Vous auriez peut-être voulu, Monfieur, que débonnairement il fe fût laiffé égorger. Au refte, comme *Denys* fur la foi de *Plutarque* & des Auteurs qui l'ont copié, paffe pour un Tyran, je ne vous fais point un crime de l'avoir pris pour fujet de Tragédie. Vous avez fuivi l'opinion reçue, & cela fuffit à un Poëte.

Aut famam fequere: aut fibi convenientia finge.

J'aurois feulement fouhaité que vous euffiez choifi un Tyran bien décidé, tel qu'un *Phalaris* ou quelque autre. Le titre de votre Piéce, comme je vous l'ai dit, devoit vous être égal.

Il eft beau, felon vous, de vouloir rétablir une auffi mauvaife réputation que celle de *Denys*. En ce cas-là, Monfieur, je vous félicite d'avoir fait de *Denys le Jeune* un Prince vertueux. Relifez votre *Plutarque*, & vous verrez de quelles couleurs il peint ce monftre, dont les vices ne furent compenfés par aucune vertu, qui fut chaffé de Syracufe, & obligé de fe faire

Maître d'école. Je me crois plus fondé à rétablir la réputation du pere, que vous celle du fils; à moins qu'on ne vous ait fourni sur celui-ci de meilleurs *Mémoires* que je n'en ai eus sur celui-là.

Vous vous efforcez de justifier la révolte de *Dion*. Un homme sage & vertueux, comme vous le représentez, auroit dû songer qu'une guerre civile est mille fois pire que la Monarchie la plus injuste. Vous prétendez, que le dessein d'attaquer *Denys* à force ouverte n'est point une trahison. Un particulier qui en attaque un autre ouvertement ne commet pas sans doute une trahison; mais un sujet qui se souleve contre son Maître & son Roi, fût-il à la tête de cent mille hommes, est un traître & un rebelle. Vous êtes, à vous entendre, bien humilié d'avoir des idées contraires aux miennes; dites, Monsieur, contraires à celles de *Platon*, que je vous ai cité dans mes feuilles. Ce grand Philosophe écrivit plusieurs Lettres à *Dion*, où il lui faisoit sentir l'injustice de son entreprise.

Je n'ignore pas que les Tyrans éprouvent des remords & des craintes. Le portrait historique de *Denys* en est la preuve. Vous l'avez copié; & c'est

justement ce qui me paroît répréhensible. Vous deviez, ce me semble, éviter ces alternatives de crimes & de remords, & ne pas peindre le Héros d'une Piéce en contradiction avec lui-même. Il faut qu'un caractére soit un :

Simplex duntaxat & unum.

J'ai, comme vous, assez bonne opinion des femmes, pour les croire capables des plus grandes choses. Mais vous ne me persuaderez jamais qu'une jeune fille de quinze ou seize ans parle avec tant de hauteur à un Maître redouté ; encore moins qu'elle préfere sa Patrie à un amant chéri. Pour autoriser l'audace d'*Arétie*, vous rapportez que *Denys* ayant demandé à ceux de *Rheges* une de leurs filles en mariage, ils lui répondirent qu'ils n'avoient à lui donner que la fille du bourreau. Mais, Monsieur, les habitans d'une ville libre, comme *Rheges*, qui n'étoit point soumise à *Denys*, pouvoient faire cette insolente réponse, dont vous n'ignorez pas qu'ils se repentirent dans la suite. *Arétie* étoit sujette, & devoit naturellement trembler devant le Tyran.

Je ſçai parfaitement que l'amour de la patrie étoit gravé dans le cœur des Grecs. Mais les Romains l'ont pouſſé à un plus grand excès : & c'eſt pour cela que j'aurois deſiré que vous euſſiez pris une Romaine pour votre Héroïne. Nous ſommes accoûtumés à voir des Romains ſur notre Théâtre s'immoler pour la patrie ; ils ſont plus connus dans ce genre de vertus que les Syracuſains.

Vous dites, Monſieur, que c'eſt par politique que *Denys*, lorſqu'il a découvert la conſpiration, laiſſe vivre *Dion* & ſes complices, parce qu'il ſçait que *Dion* a un grand crédit ſur le Peuple, & que ſon châtiment ne feroit qu'irriter le mal au lieu de le guérir. Mais il ſçait auſſi que ſon fils, *Denys le Jeune*, eſt adoré de ce même Peuple, qu'il eſt aimé d'*Arétie*, & ſoutenu par *Dion* qui l'avoit élevé. Sa politique exigeoit donc encore de lui qu'il ne fît point mourir ſon fils ; ſon trépas ne pouvoit qu'aigrir les eſprits. Cependant il veut qu'on l'immole. Au reſte, je ſoutiens toujours que le premier mouvement du Tyran étoit de faire périr les chefs des Conjurés. Il avoit

plus d'une fois employé ce reméde avec succès, pour réprimer les attentats contre sa personne.

Le reste de votre Lettre, Monsieur, roule sur des remarques, que je regarde moi-même comme peu importantes.

A la trahison même il est inaccessible ?

Tout le monde voit qu'*inaccessible* est pris là moralement. Mais vous pouviez vous exprimer avec plus de justesse. Vous me citez,

Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ton Sanctuaire *impénétrable.*

Il n'y a, je crois, aucun rapport entre votre *inaccessible* & l'*impénétrable* de Rousseau. Celui-ci voulant donner une grande idée de Dieu, devoit nécessairement se servir de cette expression. Mais vous parlez d'un Tyran *inaccessible* à la trahison : ce qui ne présente que l'idée d'un Prince, qui par ses précautions & son adresse est à l'abri de toute trahison : *il semble inaccessible* auroit été plus exact. Mais je conviendrai, si vous voulez, que c'est là une chicane.

Ma fille ne vit plus, qu'il m'immole après
elle.

Et plus bas.

Allons la ſecourir ou mourir de douleur.

Vous prétendez que j'ai diſſimulé ce qui ſépare ces deux vers, & qu'il y a entr'eux, qu'*Arétie eſt tombée ſans force & ſans couleur*. Vous ajoûtez que *Dion* conçoit quelque eſpérance de la rappeller à la vie, parce qu'elle eſt *ſans force & ſans couleur*. Mais, Monſieur, dans le langage poëtique, cette expreſſion, *ſans force & ſans couleur*, ne ſignifie autre choſe que la mort. Racine & tous les Poëtes tragiques l'employent toujours dans ce ſens.

A l'égard du *mur impénétrable*, j'applaudis à l'eſprit que vous avez eu de l'élever. Vous avez ſenti qu'on pourroit vous remontrer qu'il n'étoit pas naturel que des Conjurés tinſſent conſeil dans la chambre même du Roi, qu'ils riſquoient d'être entendus & découverts. Pour prévenir cette objection, vous avez adroitement imaginé d'entourer cette chambre d'un *mur impé-*

crivent de longs textes en des langues que souvent ils n'entendent point. L'Auteur de la *Dissertation* faisoit, à l'exemple de ces pesans érudits, de burlesques efforts pour découvrir la véritable origine du nom de *Chaillot*. Il citoit à ce propos du Grec, du Latin, & des traits d'Histoire Orientale.

Le *Cannevas d'une cause singuliere* avoit pour but de ridiculiser le prolixe Recueil des *Causes célèbres* par feu *Gayot de Pitaval*. Il s'agissoit de deux enfans, dont l'un nommé *Colin* se plaignoit que *Lucas* avoit pris des noyaux de Cerises, que le premier revendiquoit. L'auteur, avec une gravité risible, discutoit dans le goût du sieur de *Pitaval*, les moyens que les deux Parties apportoient pour leur défense. Vous jugez bien qu'il appelloit à son secours les Loix Romaines & toutes les maximes de Jurisprudence, qui pouvoient s'appliquer au fait dont il étoit question. C'étoit une Cause débattue dans tous les régles, & assaisonnée d'un badinage plaisant & satyrique.

Un Anonyme vient de composer dans le même goût *Le Voyage de saint*

Cloud par Mer & par Terre. Il paroît qu'il a eu deux vûës dans ce petit Ecrit, la premiere, de faire sentir la pédantesque exactitude de la plûpart de ces Livres appellés *Voyages*, où rien n'est omis, excepté l'utile & l'agréable: la seconde, de baffouer l'ignorance crasse des Parisiens qui n'ont point quitté leurs Dieux Pénates, & qui sont saisis d'une stupide admiration à la vûe des choses les plus communes, lorsqu'ils sont hors de leurs foyers.

Le Voyageur feint qu'il étoit parvenu à l'âge de 25 ans, sans avoir encore osé passer les Barrieres. Il croyoit que tout venoit aux arbres, le pain, le vin, les légumes, &c. Pour donner plus de vraisemblance à son récit, & pour y jetter plus de sel, il affecte dans son stile cette simplicité naïve, qui paroît quelquefois platte, & qui n'en caractérise que mieux plusieurs de nos Voyageurs.

Il se détermine à faire le grand Voyage de saint Cloud par Mer & par Terre, à la priere de la charmante Henriette *qu'il aimoit de tout son cœur, & qui avoit une fort jolie maison de Campagne dans cette Ville.* Notre Voyageur

fait d'immenſes préparatifs. Il rémplit une grande malle de ſon linge, de quatre paires d'habits complets de différentes ſaiſons, de deux perruques neuves, d'un chapeau, de bas & de ſouliers, auſſi tout neufs. Il met dans un grand ſac de nuit ſa robe de chambre, deux bonnets brodés, un bonnet de velours, des pantoufles, un ſac à poudre, ſa flute à bec, ſa Carte de Géographie, ſon compas, ſon crayon, ſon écritoire, un ſixain de piquet, & ſes heures. Il ne réſerve pour porter ſur lui que ſes gants, ſes bottes, ſon fouet, ſa redingotte, ſes piſtolets de poche, ſon manchon, ſon parapluye, ſa canne & ſon couteau de chaſſe.

Le jour du départ arrive. Il ſe rend ſur le Pont-Royal, accompagné de ſa mere, de ſes deux tantes, & de ſon Regent de Rhétorique. C'eſt-là que ſe font les tendres adieux : on s'embraſſe, on pleure à chaudes larmes : & l'on n'a pas la force de ſe rien dire. Enfin, le Navire part, & déja le Pont-Royal ſe retire pour lui faire place. Le Voyageur, ſuivant la méthode uſitée, ne paſſe ſous ſilence aucun des objets qui s'offrent à ſes yeux des deux côtés de

la terre. Après avoir parlé du Pon tournant, du petit Cours, des Invalides & du gros Caillou : » Nous fimes » ensuite, dit-il, la découverte d'une » grande Isle déserte, sur laquelle je » ne remarquai que des cabannes de » Sauvages, & quelques Vaches mari- » nes, entremêlées de Bœufs sauvages. » Je demandai si ce n'étoit point là ce » qu'on appelloit dans ma Mappemon- » de l'Isle de la Martinique, d'où nous » venoit le bon sucre & le mauvais » caffé. On me dit que non, & que » cette Isle qui portoit autrefois un » nom très-indécent, portoit aujour- » d'hui celui de l'*Isle des Cygnes*. Je » parcourus ma Carte, & comme je ne » l'y trouvai point, j'en ai fait la note » suivante : j'ai observé que les patu- » rages en doivent être excellens, à » cause de la proximité de la Mer, qui » y fournit de l'eau de la premiere » main ; qu'on y pourroit recueillir de » fort bon beurre de *Bretagne* ; que si » cette Isle étoit labourée, elle produi- » roit de fort joli gazon & bien frais. » Ce morceau, Monsieur, n'est-il pas bien dans le goût de nos faiseurs de Voyages ? Chaillot, Passy, Auteüil,

attirent les regards avides du navigateur, qui ne manque pas d'en faire une mention honorable. Il découvre à l'*Oueſt* un Vaiſſeau à peu près ſemblable à celui qu'il Montoit, mais plus fort, qui venoit à ſa rencontre. Il craignit que ce ne fût un *Saletin de Poiſſy* qui cherchât à jetter les *grapins* pour tenter l'*abordage* à l'arme blanche. Il prend ſa lunette d'approche pour en reconnoître le pavillon. Heureuſement que les deux Navires paſſent rapidement à la portée du coup de poing l'un de l'autre, ſans ſe faire aucun mal.

Il remarque qu'aux environs de deux villes éloignées, qu'on lui dit être *Vaugirard* & *Iſſy*, il y avoit des campagnes & des côteaux couverts de petits arbriſſeaux, liés à des manches à balai. » Je demandai ce que c'étoit, & l'on » me dit que c'étoit des vignes, que » de ces vignes ſortoit le raiſin, & du » raiſin le vin. Je jugeai tout de ſuite » que c'étoit apparemment de-là que » provenoient tous ces bons vins de » *Bourgogne* & de *Champagne*, que l'on » boit à Paris ſi cherement, parce qu'ils » viennent de ſi loin. »

A meſure qu'il s'éloigne de Paris, la

chaleur augmente à un point qu'il se croit sous la ligne, ou du moins à côté. Il apperçoit un pont, qu'il prend d'abord pour le *Pont-Euxin :* c'étoit *le Pont de Sêves*. On aborde, & l'on débarque. Notre Voyageur prend congé du Capitaine, & se rend à *la ville de S. Cloud*. Il arrive chez la belle Henriette, où il est bien reçû, & où il raconte avec emphase les avantures qui lui sont arrivées pendant sa longue route. On le mene au Château, à l'Orangerie; il voit jouer les eaux; & il fait de tout cela une description charmante, qu'il finit ainsi : » Il me suffit de dire » que tout s'y ressent de la magnifi- » cence du Prince & de la Princesse » qui y habitent, & qu'il semble que » la nature, l'art & le goût s'y soient » donné rendez-vous pour s'y disputer » la gloire de perfectionner un séjour, » où il ne reste rien à desirer pour la » situation & l'ornement. »

Après avoir passé neuf jours à Saint Cloud, il revient à Paris avec Henriette, rapportant mille belles connoissances qu'il avoit acquises dans son voyage. Cette brochure est extrêmement amusante, & je vous conseille,

Monſieur, de la placer dans votre bibliotheque au rang des meilleures Critiqûes. Il y a plus d'eſprit dans les ſoixante-ſix pages dont elle eſt compoſée, que dans les vaſtes cahos de certains volumes *in-folio* que vous connoiſſez. Les termes de marine & les noms des vents y ſont toujours placés à propos, & d'une maniere très-comique. L'Auteur, quel qu'il ſoit, a un rare talent pour la narration, & pour copier le ſtile des différens perſonnages qu'il introduit. Le fameux *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* eſt le pere de tous les ouvrages de ce genre. Mais quand on employe auſſi heureuſement l'idée d'un autre ſur un objet différent, on peut bien ſe paſſer du mérite de l'invention.

Vous m'avez permis, Monſieur, de remonter juſqu'à l'interruption d'un ouvrage périodique dans le goût de celui-ci, & de vous entretenir de quelques Livres qui ont paru depuis, ſans cependant obſerver l'ordre des temps. J'aurai toujours ſoin dorénavant d'entremêler l'ancien & le moderne. Je ne vous parlerai même que d'écrits abſo-

lument nouveaux, lorſque nous aurons paſſé cette ſaiſon ſtérile en productions d'eſprit. Vous connoiſſez ſans doute quatre brochures *in*-4°. de huit pages chacune, fruits d'une imagination riante & d'un génie philoſophique. La premiere a pour titre : *Découverte de la Pierre Philoſophale*, la ſeconde, *l'Année Merveilleuſe*, la troiſiéme, *la Magie démontrée*, & la derniere, *Plaiſir pour le peuple*. Elles ſont toutes du même Auteur, qui promene agréablement ſa plume ſur le caractere & les uſages de la nation, dont il ſaiſit finement les ridicules.

La *Découverte de la Pierre Philoſophale* eſt un badinage innocent, emprunté du Docteur Swift, qui vouloit qu'on mît des impots ſur les vices des citoyens, au lieu de taxer leurs biens. Cette plaiſanterie, qui n'étoit qu'une ſatyre des mœurs, fut extrêmement goutée en Angleterre ; elle ne l'a pas moins été en France, & je crois qu'elle auroit encore eu plus de ſuccès, ſi l'Auteur avoit embelli l'idée Angloiſe, & fait un tableau de cette eſquiſſe, comme il le pouvoit, en ajoûtant les ridicules aux vices, dont il ne ſoumet que ſix à

Déco verte la Pie Philoſ phale.

la taxe ; ſçavoir le parjure, la médiſance, le larcin de l'honneur, l'infidelité conjugale, les dettes, les petites maiſons. Voici ſon début : » Il y a un » mois que je balance. Travaillerai-je » à perfectionner les *Pantins*, ou à mettre la France à ſon aiſe ? Après avoir » bien peſé ces deux grands objets, le » dernier m'a paru mériter la préférence. » Il prétend trouver la ſomme de cent millions dans le tréſor des vices qu'il choiſit. Sur l'article de la Médiſance, il ſuppoſe qu'il s'en faſſe un million par jour, à trois ſols chaque médiſance, le produit de ce vice ſeul ſera de cinquante-quatre millions neuf cens mille livres par an. Cependant pour marquer au beau ſexe l'attention qui lui eſt dûe, il accorde à chaque femme vingt médiſances gratuites par jour.

L'Auteur entend par les *Petites Maiſons*, ces aſiles de plaiſirs, ces réduits aimables, où Vénus & Bacchus, autrefois ennemis, ont ſigné un traité d'alliance. On veut que le propriétaire paye une livre par homme, & trois livres par femme, n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

L'Année Merveilleuse est de tous ces petits Ecrits celui qui a eu plus de vogue, & qui fait plus d'honneur à l'Auteur, parce que l'idée est de son invention. Jamais brochure n'a été lue avec tant d'avidité. Les grands & les petits, les gens d'esprit & les sots, Paris & les Provinces lui ont fait le même accueil. Quel Ecrivain peut se flatter d'obtenir un suffrage si universel! Hélas! presque tous sont réduits à dire malgré eux avec Horace: *Contentus paucis Lectoribus*. L'Année Merveilleuse.

Il s'agit dans cette *Année Merveilleuse* de la métamorphose la plus étonnante, de la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes, & les femmes en hommes. L'Auteur, après avoir trouvé dans les Anciens la prédiction de ce grand évenement, indique les symptômes qui annoncent que ce prodige doit arriver de nos jours. Ce sera, dit-il, le premier Août de l'année courante. Cette transformation est déja bien avancée, selon lui. Il le prouve par les changemens sensibles qu'on remarque dans les inclinations de l'un & de l'autre sexe. Il parle ainsi des hommes. » Ne voyons-» nous pas que la minutie les amuse,

„ que la minauderie leur devient naturelle, que la tracasserie les gagne, „ que le caprice s'empare de leur être... „ Que désormais notre surprise cesse „ en voyant des individus mâles, en boucles d'oreilles, donner audience dans „ leur lit à midi, interrompre un discours sérieux pour converser avec „ un chien, parler à leur propre figure dans une glace, caresser leurs „ dentelles, être furieux pour un magot brisé, tomber en syncope sur un „ Perroquet malade, dérober enfin à „ l'autre sexe toutes ses graces. „

A l'égard des femmes, il est évident que leurs goûts ne sont plus les mêmes, & qu'elles marchent à grands pas à la superiorité qu'elles doivent avoir sur les hommes. Déja nos jeunes gens ne sont que des pendules, où les femmes marquent les heures du jeu, du spectacle, de la promenade, &c. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame*, diner avec *Madame*. *Madame* est servie. Elles ont le sceptre de l'empire domestique. » La Champagne convient „ que son commerce est plus soutenu „ aujourd'hui par les femmes que par „ les hommes. Ce vin pétillant ne

„ mousse que pour elles. Les liqueurs „ qui ont plus de force, trouvent leur „ estomach encore plus fort. » L'Auteur rapporte beaucoup d'autres preuves ingénieuses, qu'il fait valoir pour soutenir son systême Comico-Satyrique.

La Magie démontrée ne me paroît pas aussi agréable à lire ; soit qu'on y trouve le même fond que dans les deux feuilles précédentes ; soit que la tournure en soit moins vive. C'est un *Rabbin* qui écrit à un autre Juif, & qui lui mande que Paris, où il est depuis quelques jours, lui semble peuplé de *Magiciens*. Il trouve de la magie partout, dans nos mœurs, dans nos spectacles, & jusque dans nos Livres. » J'ai appris, dit-il, que les créanciers » ne peuvent rompre un enchantement » qui les pousse à prêter toujours, & » qui les arrête dans les antichambres, » quand ils vont pour recevoir. Te dire » en quoi consiste ce sortilége, cela me » passe : à moins que ce ne soit dans » certains rubans bleus ou rouges que » les Grands portent sur leurs habits. » La Magie démontrée.

Le peuple exerce à son tour la magie sur l'esprit des Grands. Un legume

vaut huit ſols la meſure, lorſqu'il eſt bon; un ruſtique Magicien dit à un riche qu'il vaut cent francs dans un tems où il eſt mauvais, & on en donne le prix. Des Chanteuſes & des Danſeuſes perſuadent que l'or & les diamans ſont l'unique preuve de l'amour; qu'elles ſont en droit d'être aimées ſans aimer. De quel phyltre ſe ſervent-elles pour former de pareilles chaines! Le reſte de cette Lettre eſt dans le même goût. C'eſt dommage que le ton en ſoit un peu ſerieux, & ſe ſente de la gravité d'un *Rabbin*.

Plaiſir pour le Peuple. Je trouve plus de ſel dans le *Plaiſir pour le Peuple*, dont il n'y a eu que très-peu d'exemplaires diſtribués. L'Auteur annonce au Peuple l'incomparable *Foki*, Philoſophe Chinois, qui ſe propoſe de lui donner des ſpectacles. Il en déſigne treize, dont l'un eſt un feu d'artifice figuré. » On y verra entre » autres choſes des Livres à milliers, » pouſſés en gerbes, éblouiſſans en » étoiles, pétillans en fuſées volantes; » mais il faudra être prompt au coup » d'œil; car ils ſeront enſevelis auſſi» tôt dans une épaiſſe nuit à l'approche » de trois ou quatre volumes du der-

„ nier regne, qui jetteront un grand
„ feu & bien plus durable. » L'Auteur auroit pû, ce me semble, étendre davantage la gloire littéraire du siecle de Louis XIV, & ne la pas borner à trois où quatre volumes.

L'incomparable *Foki*, » pour bannir
„ les soupçons injurieux à la foi conju-
„ gale, ou pour les éclaircir, exposera
„ sur la Place des Victoires une glace
„ de cinquante pieds de diametre, où
„ les maris verront leurs femmes avec
„ une aigrette blanche, si elles ont été
„ fidelles; sinon l'aigrette sera jaune,
„ ou plutôt les aigrettes; car elles éga-
„ leront le nombre des infidelités. *Foki*
„ prévient les maris que pour voir net-
„ tement il faut qu'ils ayent été infide-
„ les eux-mêmes. Pour le Public dé-
„ sintereſſé, il verra tout sans condi-
„ tion. *Foki* avertit que s'il est des ma-
„ ris qui craignent l'expérience solem-
„ nelle, il les satisfera dans le particu-
„ lier, en leur distribuant des portions
„ de la grande glace, avec deux sif-
„ flets; mais avec cette autre clause,
„ que si jamais ils viennent à publier le
„ secret de leurs moitiés, la glace à
„ l'instant se brisera, & il ne leur reste

„ ra que les sifflets. “ Les autres spectacles sont, ainsi que les deux dont je viens de vous parler, des satyres heureusement enveloppées ; ce sont des especes d'enigmes, dont le lecteur prend plaisir à deviner le mot.

Le Médecin par occasion

Une Comédie de M. *de Boissy*, *le Médecin par occasion*, se trouve par hazard sous ma main. Je crois vous faire plaisir, Monsieur, de vous donner une idée de cette Piece, dont le héros est *Montval*, Officier. *Champagne*, son valet, s'introduit dans le Château, où vivoient le *Baron*, pere de *Lucile*, Maitresse de *Montval*, & une *Marquise*, veuve, sœur du *Baron*. Le pere, la tante & la niece étoient attaqués de maladies différentes. La *Marquise* avoit des vapeurs. Le *Baron*, possedé de la manie des vers, bruloit de signaler son zéle pour le Roi, à l'exemple de tant de Rimeurs, qui ont ennuyé Sa Majesté du récit de ses exploits & de ses vertus. Pour la belle *Lucille*, elle étoit plongée dans la plus affreuse tristesse, sur le rapport qu'on lui avoit fait de la mort de son cher *Montval*. Dans cette triste Maison, la suivante *Lizette* étoit la seule qui se portât bien, & qui fût de bonne humeur.

Elle reconnoît *Champagne*, & lui demande des nouvelles de ſon Maître ; s'il étoit vrai, qu'il eût fini ſes jours à la guerre. Le valet lui découvre que c'eſt un faux bruit, une ruſe d'amant de la part de *Montval*, qui par les regrets de *Lucile* vouloit s'aſſurer de ſon amour. *Lizette* eſt embaraſſée d'introduire dans le Château notre Officier, qui n'y étoit pas connu, & qui attendoit dans la forêt voiſine le retour de *Champagne*. Elle imagine de le faire paſſer pour Médecin. *Montval* conſent de jouer ce rôle. Pouvoit-il en choiſir un plus aiſé ? La *Marquiſe* eſt la premiere malade qui ſe préſente. Il lui conſeille le Jeu, la Muſique, la Danſe, la Promenade, la Table, les Spectacles, & ſurtout l'air de Paris. La *Marquiſe*, enchantée de cette ordonnance, recommande au Médecin ſon frere & ſa niece.

Le troiſiéme Acte eſt le plus brillant & le plus ingénieux de cette Comédie. *Lizette* apprend à *Montval* que *Lucile*, pour entretenir ſa douleur, avoit entrepris de le peindre ; que le portrait étoit déja commencé, & qu'elle y travailloit ordinairement dans le ſallon où ils étoient. La Suivante place le cheva-

let & le portrait, & l'original derriere la toile. Elle lui dit ces jolis vers :

Là vous aurez, Monſieur, le plaiſir raviſſant
D'être devant Lucile inviſible & préſent ;
De connoître ſon cœur par ſa douleur profonde,
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là vous pourrez gouter l'enchantement nouveau
De voir ſa main charmante animer le pinceau ;
Vous donner ſur la toile une ſeconde vie ;
Y peindre, y careſſer votre image chérie ;
Sa bouche, la baiſer dans un tendre tranſport,
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

Lucile arrive en effet, elle ſe diſpoſe à l'ouvrage. Elle répand des larmes à la vue du portrait de ſon amant. Quelle délicieuſe ſituation pour *Montval*, témoin lui-même des regrets de ſa Maîtreſſe, qu'il regarde de tems en tems par-deſſus le portrait, quelques ſignes que lui faſſe *Lizette* de ſe tenir caché ! Cette ſçêne formoit ſur le Théâtre un tableau d'autant plus agréable, qu'elle

étoit jouée par Mesdemoiselles *Gaussin* & *Dangeville*, & par M. *Grandval*, acteur inimitable dans ces sortes de rôles. L'amant ne peut contenir son ravissement; *Lizette* ôte le portrait qui le cachoit: il tombe aux genoux de *Lucile*, qui demeure un moment suspendue entre la surprise, la frayeur & la joye. La présence de *Montval* dissipe sa mélancolie; & la cause de son mal devient celle de sa guérison.

Il ne manque à la gloire de notre Médecin que de rendre la santé au *Baron*, attaqué de la maladie des Vers, fiévre enracinée, cure difficile, que l'art des *Dumoulins*, des *Pousses*, des *Boyers*, des *Vernages* entreprendroit vainement. Le *Baron* qui ne peut tirer de son cerveau, pas même de mauvais vers, se plaint de sa stérilité.

Je ne demande au Ciel pour unique présent
Que la fécondité des Rimeurs d'à présent:
On ne peut pas former un souhait plus modeste.

Montval aborde le *Baron*, & lui propose un reméde très-simple; c'est d'adopter les ouvrages d'autrui, & de feindre habilement pour des enfans

étrangers des entrailles de pere. Sa délicatesse en est d'abord offensée. *Montval* le rassure :

Depuis l'Homme de Cour jusques à l'Artisan,
Tout trompe, tout est Geai sous les plumes du Pan.

Le *Baron* se laisse persuader, & consent d'être *Geai*. Il accepte de *Montval* une Piéce adressée au Roi, qui se termine ainsi :

Pere du Peuple ensemble & conquérant
Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouse,
La gloire de LOUIS le Grand
A la bonté de LOUIS douze.

Le dénoûment de cette Comédie est que notre Officier Médecin épouse *Lucile*, à qui la *Marquise* donne ses biens. *Cléon*, vieux garçon, qui avoit fait une fortune considérable aux Indes, & qui aimoit éperduement la fille du *Baron*, sacrifie sa passion, & fait *Lucile* son unique héritiere.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 *Juillet* 1749.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE VIII.

FEu M. *d'Egly*, Auteur du Journal de Verdun, Membre de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, donna en 1741 une *Histoire des Rois des deux Siciles de la Maison de France*, qui sera toujours honneur à sa mémoire, par rapport à l'exactitude & à la vérité qui regnent dans sa compilation. Il vient de terminer sa carriere littéraire par *la Callipédie, ou la maniere d'avoir de beaux enfans*, *traduite* (en prose) *du Poëme Latin de Claude Quillet.* Comme on ne trouve, à la tête de cette Version, ni Préface, ni Avertissement, qui nous La Callipédie.

instruise de la vie du Poëte & du sort de son ouvrage, vous me sçaurez peut-être gré, Monsieur; d'y suppléer par quelques particularités qui m'ont paru assez intéressantes.

La patrie de *Rabelais* fut celle de *Claude Quillet*. Il nâquit dans le dix-septiéme siécle à Chinon en Touraine. Il se trouva à Loudun dans le tems que Monsieur *Lobardemont* y fut envoyé pour prendre connoissance de la fameuse possession des Religieuses de cette ville, avec des ordres secrets de la trouver réelle. Le prétendu Diable, qui parloit par la bouche d'une des ensorcelées, menaça un jour d'élever le lendemain, jusqu'à la voûte de l'Eglise, le premier impie qui oseroit douter de son pouvoir. L'incrédule *Quillet*, qui étoit présent, ne manqua pas de se trouver à l'heure marquée. Il eut l'imprudente fermeté de défier le Diable d'exécuter en sa personne ce qu'il avoit annoncé la veille. Le Diable, qui ne s'attendoit pas à être pris au mot, fut bien déconcerté, & toute la Diablerie interdite. Cette sçêne se passa devant une nombreuse assemblée, & sous les yeux de M. *Lobar-*

demont, qui s'en ſcandaliſa au point de décréter contre *Quillet*. Celui-ci, voyant que tous ces ſortiléges n'étoient qu'une Comédie, que le Cardinal *de Richelieu* faiſoit jouer pour perdre le malheureux *Grandier*, jugea qu'il ne feroit pas en ſûreté à Loudun, ni même en France. Il ſe retira promptement à Rome auprès de M. le Maréchal d'Eſtrées, alors Ambaſſadeur de France à cette Cour. Il y prit l'habit eccléſiaſtique, comme le plus favorable pour ſe procurer un état, ſurtout dans le pays où il ſe trouvoit. Pendant ſon ſéjour le Sécrétaire de l'Ambaſſade vint à mourir; & ſa place fut donnée à *Quillet*, quoiqu'elle fût briguée par M. *de Lionne*, qui de dépit entra au ſervice de M. *Mazarin*, depuis Cardinal & premier Miniſtre. Il crut prendre le pire, & il choiſit le meilleur, comme l'événement le vérifia. *Quillet* mourut ſans avoir beaucoup avancé ſa fortune: *de Lionne* parvint aux premieres charges de l'Etat.

Notre Poëte commença à Rome ſa *Callipédie*. Il l'acheva, lorſqu'il fut de retour à Paris, & la fit imprimer pour la premiere fois à Leyde en 1655, *in* 4°, ſous ce titre: *Calvidii Læti*

Callipædia, sive de pulchræ Prolis habendæ ratione, Poëma. Il avoit de fortes raisons pour se déguiser ainsi sous le nom de *Calvidii Læti*, qui est presque l'anagramme de *Claudii Quilleti.* Il avoit maltraité le Cardinal Mazarin en plusieurs endroits de son Poëme, dont la premiere édition est devenue très-rare. Je vous ferai peut-être plaisir, Monsieur, de vous rapporter les principaux traits décochés contre cette Eminence, & supprimés dans toutes les éditions postérieures. *Quillet* disoit en parlant des Italiens :
» Ils ont un esprit fin & dissimulé,
» une sourde politique, dont les ressorts abusent l'Univers imbécille.
» Flatteurs adroits, bas Courtisans,
» s'élevant à force de ramper, fourbes, avides de gain, ils prennent
» toutes sortes de formes. Ordonnez
» à un Italien affamé d'aller jusqu'aux
» Enfers, il y pénétrera, & ne se
» refusera aucun crime. »

Ingenium ad fraudes habile, & prudentia miris
Mixta modis, stolidus quâ circumscribitur Orbis;

Quid quod adulatrix formas se vertit in omnes
Natio ; servitio repens, magnatibus astans,
Subdola ; lucro inhians ; si jusseris ibit in Orcum
Italus esuriens, crimen nec respuet ullum ?

Voici qui est encore plus fort : » Les premiers Ministres par de cou» pables vues entretiennent les Rois » dans l'ignorance & dans la mollesse. » Pour prolonger leur regne, ils per» dent tous les Royaumes. Mais je » me flatte que la gloire de notre sié» cle, l'ornement de la France, ce » Roi, digne présent des Dieux, » LOUIS l'objet de tous leurs soins, » dissipera les nuages qui nous cachent » son éclat, & brillera un jour de sa » propre lumiere. „

Scilicet indoctos animos, ignavaque Regum
Corda fovent pravâ sontes ratione Ministri ;
Utque suum servent regnum, Regna omnia perdunt.
Fors erit ut nostri pulcherrima gloria Sæcli,
Celtarumque insigne decus, Rex munere Divûm

Editus, & fati Lodoicus cura potentis,
Discussis quondam nebulis, diffundat ubique
Ingenitum jubar, & proprio se lumine promat.

Cette Prophétie, par laquelle finissoit la Callipédie, dans l'édition de Leyde, s'accomplit à la lettre après la mort du Cardinal Mazarin. Louis XIV, comme l'a dit le fameux Satyrique du siécle passé,

Soutint tout par lui-même, & vit tout par ses yeux.

Enfin, le Poëte blamoit mal-à-propos la France de se livrer à des gens du dehors, pour l'administration du Royaume. Il n'y a qu'à lire notre Histoire, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à nos jours inclusivement, & l'on verra que nos Rois n'ont eu qu'à se louer de presque tous les étrangers qu'ils ont employés. » Parlerai-je, disoit-il, des caresses que » la Cour de France prodigue aujour- » d'hui à un Etranger, & qui plus est, » à un homme amené de l'Isle de Si- » cile? La France a des bontés exces-

» ſives pour ceux qui ne ſont pas nés
» dans ſon ſein. Que dis-je? Elle ſe
» jette le plus ſouvent dans leurs bras,
» pour en être gouvernée, & les fait
» dépoſitaires de ſa gloire & de ſes
» forces.

Quid loquar ut blandè Gallâ excipiatur in Aulâ
Advena, Trinacriis etiam devectus ab oris.
Gallia in Externos nimiâ bonitate redundat:
Immò alienigenis pravâ ratione regendam
Se tradit plerumque; ſuumque ingloria robur
Subjicit Hoſpitibus longinquo è littore fuſis.

Ce trait hardi regardoit encore le Cardinal Mazarin, né à Rome, mais Sicilien d'origine. Ce Miniſtre découvrit le véritable nom de l'Auteur. Il lui fit dire qu'il avoit à lui parler. *Quillet*, qui ſe croyoit bien caché, ne balança pas à ſe préſenter. Il ne s'attendoit guéres aux reproches qu'il eſſuya, ni à la vengeance bien rare du Cardinal. Il lui fit d'abord des

complimens sur la beauté de son Poëme, qu'il avoit lû: il se plaignit ensuite avec douceur, de ce qu'il l'avoit si cruellement déchiré. » Vous » sçavez, ajouta-t-il, qu'il y a long- » tems que je vous estime. Si je ne » vous ai pas encore fait de bien, c'est » que des importuns m'obsédent, & » m'arrachent les graces. » Le Poëte confus de tant de bontés, se jetta à ses genoux. Le Ministre le releva, & demanda à *Ondedei*, Evêque de Fréjus, qui avoit la feuille des Bénéfices, & qui étoit présent, s'il n'y avoit pas quelque Abbaye vacante. Le Prélat ayant répondu qu'il y en avoit une de quatre mille livres : *Je vous la donne*, M. *Quillet*, dit le Cardinal; *apprenez à ménager davantage vos amis*. Je vous laisse à penser de quelle surprise cette générosité frappa l'Abbé *Quillet*. Il se hâta de desavouer la premiere édition de son Poëme, de le corriger, & de substituer l'éloge à la satyre. Il supplia même le Ministre de vouloir bien permettre qu'il le lui dédiât ; ce qui lui fut accordé. On vit donc paroître en 1656 une nouvelle édition à Paris, *in* 8°, avec une épitre dédicatoire au Cardinal Mazarin.

Vous trouverez sans doute singulier qu'un Poëme, qui enseigne l'Art de faire de beaux enfans, & où l'on trouve des peintures des plaisirs de l'Amour, & des détails sur l'article de la génération, ait été composé par un Abbé, & dedié à un Cardinal. Quel Prélat, décoré de la Pourpre Romaine, voudroit accepter aujourd'hui une pareille dédicace? Mais on n'étoit pas dans ce tems-là aussi scrupuleusement délicat que nous le sommes. On n'imaginoit pas qu'il y eût du crime à traiter en Vers une matiere importante, discutée dans plusieurs Livres de Médecine, mis au jour par des Auteurs graves, & sur laquelle les Casuistes eux-mêmes ne font pas difficulté de parler librement. Les Dames Romaines voyoient dans le Cirque des hommes tout nuds. Une d'entr'elles dit avec raison qu'une honnête femme n'en étoit pas plus scandalisée que de voir une statue. Nous sommes intérieurement moins vertueux que nos Peres, & par conséquent plus réservés sur les dehors. Plus on a de vices à cacher, plus le voile de la décence doit s'étendre.

Baillet, qui n'avoit pas lû le Poëme

de *Quillet*, en a jugé sur le rapport d'autrui. Quoique cet Auteur, selon lui, n'ait point appris au Public où il avoit puisé tant de raretés sur la maniere de faire de beaux enfans, on ne laisse pas de remarquer que pour un Abbé, il en sçavoit tout autant que les plus exprimentés d'entre les Laïques, & qu'il étoit capable de donner des leçons à la nature même. On dit, continue le Juge des Sçavans, qu'il y a des endroits bien touchés; mais que l'on y trouve aussi des choses tout-à-fait *indignes d'un homme qui a quelques sentimens d'honnêteté*, & que l'Auteur semble par tout s'être fait honneur de la lecture de *Pétrone*. Pour moi, je ne vois pas que l'honnêteté soit blessée dans des préceptes, qui apprennent aux hommes à produire des enfans, qui par la beauté de leurs traits, soient dignes de leur noble origine. Je ne sçai pas si l'Abbé *Quillet* eut d'autres Maîtres que les ouvrages de Médecine & de Chirurgie; c'est, je crois, ce qui nous importe fort peu. Ce que bien des gens assurent, c'est que la seule lecture de ces ouvrages met au fait de tout ce qu'on trouve dans le sien. Il faut bien le croi-

re, pour l'honneur d'un grand nombre d'Ecrivains très-respectés. A l'égard de la Versification de ce Poëme, la lecture de *Lucréce* s'y fait sentir beaucoup plus que celle de *Pétrone*.

Voici comme l'Abbé *Quillet* lui-même justifie le choix de son sujet, qu'il met avec raison au-dessus de celui de Virgile dans ses Georgiques. » Quel est l'homme assez insensé, dit-» il dans son Epitre latine au Cardi-» nal Mazarin, pour préférer les ri-» ches présens de Cerès aux doux » fruits de l'Hyménée; les Vignes » mariées aux Ormeaux à des Epoux » unis pour donner la vie à de beaux » enfans; le soin des Troupeaux à » celui de l'Homme même, dans sa » formation, dans sa naissance & dans » ses accroissemens. »

Le titre de la *Callipédie* est formé de deux mots Grecs; sçavoir, de καλὸς *beau*, & de παῖς *enfant*. Ce Poëme est divisé en quatre Chants. Dans le premier, l'Auteur débute par l'invocation des plus belles Divinités. Il expose ensuite les idées différentes qu'on a de la beauté dans les diverses régions; ce qui lui donne lieu de raconter la

fable de Pandore : après quoi il établit les conditions requises dans le choix des époux, si l'on est curieux qu'ils fassent de beaux enfans. Il se déchaîne contre les Peres avares qui n'aspirent qu'à une riche dot. Ce chant finit par un épisode, où il conseille à Louis XIV, que l'on songeoit alors à marier, de choisir lui-même la Princesse qui doit partager son lit.

Le Poëte, dans le second chant, enseigne aux époux les loix qu'ils doivent observer, lorsqu'ils couchent ensemble. Il a recours à l'Astrologie judicaire, qui étoit pourtant assez décriée de son tems. Il conseille d'examiner les différens aspects des Astres, qui, selon lui, influent beaucoup sur la laideur & sur la beauté des enfans qui viennent au monde. Il donne une méthode pour faire des garçons plutôt que des filles, & ajoûte quelques régles qu'il faut suivre, lorsque l'enfant est conçu.

Dans le troisiéme chant il explique les signes de la grossesse ; il trace des préceptes aux femmes enceintes. Il insiste sur la force de leur imagination, qui fait que leurs fruits sont marqués. Il décrit à ce sujet la fable du Centau-

re Chiron, sa formation & sa naissance.
Il appuie son raisonnement des principes de la Philosophie Epicurienne.
Il recommande aux Sages-femmes de prendre garde que par leur mal-adresse elles ne défigurent les enfans qui veulent voir la lumiere. Il finit par des leçons aux Nourrices.

Le quatriéme & le dernier chant, qui est un peu plus long que les autres, roule presqu'entierement sur les beautés de l'esprit & de l'ame, & sur l'éducation que l'on doit aux enfans de l'un & de l'autre Sexe. Il veut que l'on fasse voyager les Garçons, afin qu'ils étudient les génies des Peuples différens: d'où il prend occasion de caractériser en beaux Vers les Italiens, les Espagnols, les François, les Anglois, les Hollandois & les Allemands. Tandis que l'Auteur est occupé à prescrire à un jeune homme comment il faut qu'il se conduise, la Muse Calliope lui apparoît, & lui indique les sciences & les vertus qui conviennent au beau Sexe. Après avoir débité une cinquantaine de Vers dignes d'elle, elle se dérobe aux regards du Poëte, qui finit par une prédiction de la Paix.

Qu'il y a peu de Poëmes Latins modernes, qui puissent être comparés à celui-ci, soit pour le sujet, qui est extrémement intéressant, soit pour la juste distribution des parties, soit pour l'ingénieux emploi de la fable, soit pour la variété des épisodes, soit pour la beauté de la versification ! La sécheresse des préceptes disparoît sous le coloris du pinceau Poëtique. L'harmonie, la douceur, l'élévation, le nombre & la cadence caractérisent la Muse de *Quillet.* Tous ceux qui s'y connoissent peuvent s'en convaincre. Mes foibles lumieres peuvent me tromper ; mais je vous avoue que je n'ai jamais lû de vers Latins, composés par des François, qui m'aient fait autant de plaisir. J'oserois presque mettre ce Poëme à côté de celui des Georgiques. Vous sçavez, Monsieur, que je m'amusai il y a cinq ans à traduire le premier Livre de cet Ouvrage ; mais n'allez pas me croire pour cela aveuglé par l'idolâtrie des Interprétes pour leurs Originaux. Je ne vous en fais l'éloge que d'après l'impression que fit sur moi la premiere lecture de ce Poëme. Le plaisir que j'en ressentis fut le seul motif qui m'engagea

à commencer cette Verſion, que je compte achever un jour.

Celle de M. *d'Egly* n'eſt ſûrement pas capable de me faire renoncer à ce travail amuſant. Je la trouve, non-ſeulement peu littérale, mais écrite ſans génie, ſans goût, ſans graces & ſans aménité. Il me ſemble qu'il n'a ſaiſi ni l'eſprit ni la lettre de ſon modéle. Vous me feriez tort, Monſieur, de croire cet arrêt ſévere dicté par la concurrence. Je vous prends vous-même pour Juge. Je vais mettre ſous vos yeux le commencement du premier chant de la Callipédie. C'eſt, ſelon moi, un des endroits les plus riants de cet ouvrage. J'y joindrai la traduction de M. *d'Egly*, & enſuite la mienne.

Quid faciat lætos thalamos; quo ſemine felix
Exurgat proles, & amœni gratia vultûs;
Sidera quæ lepidas fundant per membra figuras;
Et quæ vis animæ Geniali præſit Amori:
Quæ decora eximiam pulchro ſub corpore mentem
Commendent, clariſque hominem virtutibus ornent,

Hic canere aggredior. Vos ô pulcherrima mundi
Numina, formosæ Charites; Tuque alma Leporum
Mater, in Idæis cui quondam saltibus, æqui
Judicio Paridis, formæ victoria cessit,
Idalios afflate modos: ne incompta venustam
Materiem Musa infamet; sed carmine grato
Discendam humano Generi circumferat Artem.
Fors erit ut nostra accipiant, interprete Sponso,
Ingenuæ præcepta Nurus; si quando beatam
Exoptent Sobolem, speciosaque corpora natis.
Nec posthac homines fœdis spernentur ubique
Conjugiis, pravâ queis membra exosa figurâ
Sordescunt; turpique omnis venus exulat ore.
Vos modò, quos blandi genialia fœdera lecti
Invitant, pulchram post fata relinquere prolem,
Attentis animis state; & si grata canemus,

„ produiſant de beaux enfans ; & l'on
„ ne verra plus de toutes parts naî-
„ tre d'une infinité de mariages mal
„ aſſortis, des hommes mépriſables
„ par la difformité de leurs figures.
„ Vous donc que la douceur de votre
„ union invite à laiſſer à l'Etat de plus
„ dignes Citoyens, écoutez-moi avec
„ attention ; & ſi mes chants vous
„ plaiſent, ornez ma tête d'une cou-
„ ronne de myrte.

„ Il eſt bon de connoître d'abord
„ en quoi conſiſte la Beauté ; quelle
„ eſt celle du front, des cheveux, des
„ joues, de la bouche, & de tout le
„ corps en général. Cette queſtion eſt
„ un ſujet de diſpute qui partage les
„ Amans. L'un loue la blancheur de
» ſon Amaryllis ; l'autre aime la cou-
» leur rembrunie de ſa Cloris : une
» chevelure blonde eſt le filet où s'eſt
» pris Daphnis ; Tircis aime les che-
» veux noirs, & a en averſion ceux
» qui tiennent de la couleur de l'or.
» Celui-ci ne peut tenir contre le re-
» gard de deux yeux bleus; celui-là ſe
» ſent enflammé du feu de deux yeux
» noirs, que couvre un ſourcil de
» même couleur. Ce n'eſt pas tout en-
» core : il y en a d'aſſez mauvais goût,

» pour aimer mieux dans une Mai-
» treſſe une taille haute & déliée,
» qu'un médiocre embonpoint : tant il
» eſt vrai qu'il y a des héréſies en ma-
» tiere d'amour, & que chacun eſt
» aveuglé par ſa paſſion. »

Voici, Monſieur comme j'ai cru devoir rendre dans notre Langue ce même morceau. » Je chante les plai-
» ſirs de l'Hyménée, & l'Art de ſe
» procurer des enfans d'une figure ai-
» mable. Je dirai quels ſont les Aſtres,
» dont les influences donnent aux
» membres une agréable proportion :
» quelle faculté de l'eſprit préſide au
» lit nuptial : enfin quelles qualités,
» quelles vertus ornent une ame unie
» à un beau corps. O vous, les plus
» belles Divinités de l'Univers, Gra-
» ces charmantes; & toi leur divine
» Mere, à qui l'équitable Pâris adju-
» gea autrefois dans les forêts du
» mont Ida le prix de la beauté, inſ-
» pirez-moi des ſons dignes d'être en-
» tendus à Paphos. Ne permettez pas
» qu'une Muſe groſſiere deshonore un
» ſujet ſi gracieux; mais plutôt qu'u-
» ne riante Poëſie faſſe connoître
» dans tous les climats un Art ſi né-
» ceſſaire aux Humains.

» Les filles ingénues, nouvelle-
» ment soumises au joug de l'Hymen ;
» & touchées du désir de mettre au
» monde des enfans aimables, se fe-
» ront peut-être expliquer mes pré-
» ceptes par leurs tendres maris.
» Alors nos yeux ne seront plus bles-
» sés par les fruits honteux de maria-
» ges mal assortis, par ces mortels hi-
» deux, dont la difformité fait fuir
» les Amours. Vous donc, que les
» doux liens de la tendresse conjugale
» invitent à laisser après vous une bel-
» le postérité, soyez attentifs à mes
» chants ; & s'ils ont le bonheur de
» vous plaire, ceignez ma tête d'une
» couronne de myrthe verd.

» Connoissez d'abord les caracteres
» de la Beauté : sçachez en quoi con-
» siste celle du front : par quel coloris
» les joues se distinguent : quelle che-
» velure orne mieux une tête : quelles
» bouches méritent vos brûlans bai-
» sers : quels bras vous devez entre-
» lasser dans les vôtres ; car les A-
» mans ne sont point d'accord sur
» toutes ces choses. Celui-ci vante la
» blanche Amaryllis : la brune Cloris
» plaît à celui-là : de blonds cheveux
» sont les filets qui te retiennent, ô

„ Daphnis : pour toi, Tyrſis, tu pré-
„ feres les cheveux noirs ; & ceux où
„ l'or prodigue ſa brillante couleur te
„ révoltent. L'un ſe laiſſe toucher par
„ des yeux bleus ; une noire paupiere
„ ombragée d'un noir ſourcil enflam-
„ me le cœur d'un autre. Enfin,
„ on en trouve qui ſont d'aſſez mau-
„ vais goût, pour préférer une taille
„ maigre & élancée à un juſte em-
„ bonpoint : tant il y a d'héréſies dans
„ la Religion de Cithère ; tant chacun
„ ſe laiſſe aveugler par le penchant
„ qui le domine. „

En faveur de ma paſſion pour *Quillet*, permettez-moi, Monſieur, de vous tranſcrire encore les Vers ſuivans :

Nec modo fæmineam ſpeciem contraria fingunt
Senſa virûm : ſed adhuc Marium veneranda venuſtas
Uſque latet, variaſque ſecat ſententia gentes.
Cernis ut Æthiopes vultus candore coruſcos
Contemnant, ſtygiiſque colorem hunc civibus aptent ?
Quis neget elatum convexo fornice naſum
Continuo antiquis placuiſſe Euphratis alumnis,

Ex quo conſpicuum tali ſub imagine normat
Eoi Regem Imperii, qui Lydia junxit
Regna ſuis, traxitque opulentum in vincula Cræſum?
Quid memorem niveo gaudentes corpore Gallos,
Prolixiſque comis, & apertæ frontis honore?
Quid fuſcum Hiſpanum, & nigri ferrugine tinctum
Sanguinis, ingentes humili ſub mole minantem
Conatus, tumidoque frementem in ſidera faſtu?
Hic, licet occiduo & longâ vertigine feſſo
Sole, ſub æthereas erumpat luminis oras;
Se tamen ipſe putat pulchrum; molleſque Britannos
Spernit, & oblongis Germanica membra lacertis.

» Non ſeulement, dit M. *d'Egly*, » les hommes par leurs ſentimens différens imaginent diverſes ſortes de » beautés dans les femmes; mais on » ne ſçait pas encore en quoi conſiſte » celle des hommes eux-mêmes: » chaque nation a ſon goût & ſes pré» jugés. Conſultez les Ethiopiens, ils » mépriſent un viſage où la blancheur

» eſt mêlée d'incarnat; c'eſt une cou-
» leur qu'ils ſuppoſent aux habitans
» des Enfers. On ſçait qu'un nez aqui-
» lin a toujours plû aux anciens Peu-
» ples voiſins de l'Euphrate, depuis
» qu'ils en eurent remarqué un de cet-
» te eſpéce dans ce Roi de l'Orient,
» qui joignit la Lydie à ſes Etats, &
» mit dans ſes fers l'opulent Créſus.
» Que dirai-je des Gaulois, qui s'ap-
» plaudiſſoient de la blancheur de
» leur peau, de la longueur de leur
» chevelure, de la grandeur de leur
» front? Que penſer de l'Eſpagnol au
» teint baſané, qui avec ſa petite tail-
» le n'annonce que de grands exploits,
» & menace orgueilleuſement le ciel?
» Quoiqu'il naiſſe dans un climat que
» le ſoleil fatigué n'éclaire que ſur la
» fin de ſa courſe, il s'y croit beau ce-
» pendant, & mépriſe la blancheur
» des Anglois, comme la haute ſtatu-
» re des Allemands. »

Je m'imagine que ce morceau ſe-
roit mieux traduit de cette façon:
» Mais ce n'eſt pas ſur la beauté des
» femmes ſeules, que les ſentimens
» ſont partagés; les traits majeſ-
» tueux des hommes ſont encore
» aujourd'hui en problême, & les
» Peuples

„ Peuples divers en ont des idées
„ différentes. Les Ethiopiens ne mé-
„ prisent-ils pas les visages d'une
„ blancheur éblouissante ? Cette cou-
„ leur, si on les en croit, est celle
„ des citoyens du sombre rivage.
„ Qui ne sçait que les nez aquilins
„ furent toujours en honneur chez
„ les anciens habitans des bords de
„ l'Euphrate, depuis qu'ils eurent
„ vû un nez pareil à ce puissant Roi de
„ l'Orient, qui réunit la Lydie à son
„ Empire, & traîna l'opulent Crésus
„ dans l'esclavage ? Que dirai-je des
„ François qui aiment une peau blan-
„ che comme la neige, de longs che-
„ veux flottans sur les épaules, & un
„ front ouvert & dégagé ? Parlerai-
„ je de l'Espagnol livide & basané,
„ qui roule dans le plus petit corps les
„ plus vastes entreprises, & dont l'or-
„ gueil insolent menace le ciel même ?
„ Placé dans ces régions, où le Soleil
„ fatigué de sa longue carriere se
„ précipite au sein des flots, il croit
„ cependant avoir la beauté en par-
„ tage. Les Anglois au teint délicat,
„ & les Germains aux bras longs &

„ nerveux sont les objets de ses su-
„ perbes mépris. „

En voilà assez, Monsieur, pour vous faire apprécier le mérite du Poëte, & celui de son Traducteur. Quelques éloges que j'aie donnés à l'original, je conviendrai avec *Ménage*, que la matiere n'y est pas traitée aussi solidement qu'elle eût pû l'être, & que rien n'est plus frivole que ce qu'on lit dans le second Chant, sur les diverses influences des signes du Zodiaque. Mais il faut considérer que c'est ici un Poëme, & non un Traité. J'avoue encore que la diction n'est pas toujours correcte, & que la bonne Latinité y est blessée en quelques endroits. Par exemple, *exosus* est actif, & veut dire un homme qui hait, au lieu que notre Poëte l'emploie passivement, dans le sens d'*invisus*. *Carnosa amica* signifie une Maîtresse d'un énorme embonpoint; ce qui ne rend pas la pensée de l'Auteur, qui veut peindre une fille qui n'est ni trop grasse ni trop maigre. *Masculeus* pour *masculus*, *sensoria* pour *sensuum organa*, *rubeus* pour *ruber*, sont des expressions peu Latines. Il y a aussi quelques fau-

tes de quantité, entr'autres celle-ci :

Leniter afficiunt oculos, sensumque titillant.

La premiere syllabe de *titillant* est longue, & non pas bréve. Lucréce, Livre second :

Titillare magis sensus, quam lædere possunt.

Malgré ces taches légeres, je regarde toujours ce Poëme comme l'un des plus agréables & des plus ingénieux que nous ayons. Si l'on examinoit à la rigueur les discours & les vers Latins de nos jours, que de Gallicismes, que de termes impropres, que d'inversions vicieuses n'y trouveroit-on pas !

La *Callipédie* n'est pas le seul ouvrage de *Quillet*. Il en fit beaucoup d'autres qui ne virent pas le jour. Il composa sur-tout un Poëme épique de douze Chants, en l'honneur de Henry IV, intitulé, *Henricias*, qui étoit en manuscrit dans la Bibliothéque de feu M. le Cardinal d'Estrées. Je serois bien curieux de voir de quel-

le maniere Quillet a traité ce sujet intéressant, historiquement exécuté dans notre langue, & de comparer cette *Henriciade* avec notre *Henriade*. Il paroît que *Costar* faisoit grand cas de ce qu'il avoit lû de la premiere. „ Il me fâche, écrivoit-il à „ l'Auteur, que vous m'ayez pris ces „ mots de *convoiter* & de *convoitise*; „ car je m'en servirois le plus à pro- „ pos du monde, pour exprimer la „ passion que j'ai de voir la suite de „ votre divin Poëme Latin, dont „ vous m'avez envoyé le commen- „ cement. Si le reste est de même for- „ ce, il est aussi loin au-dessus de la „ belle *Callipédie*, que la belle *Cal- „ lipédie* est au-dessus de tous les ou- „ vrages de cette nature que notre „ siécle a produits. Quel régal pour „ moi, Monsieur, si vous me tenez „ votre parole, & si vous m'appor- „ tez ici quatre mille vers de l'ex- „ cellence de ceux que je viens de „ lire ! „

L'Abbé *Quillet* rimoit aussi quelquefois. Il fit, au rapport de *Marolles*, une traduction en vers François de toutes les Satyres de Juvénal. Ce

te version n'a jamais été publiée. Notre Poëte étoit encore très-versé dans la théorie de la Médecine.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Juillet. 1749.

LETTRE IX.

MOnsieur *Roy*, si connu par ses succès sur le théâtre lyrique, & par la glorieuse distinction accordée à sa Muse, vient, Monsieur, de m'adresser une Lettre, dont la lecture ne peut manquer de vous être agréable. Je souhaite que ma réponse vous fasse autant de plaisir, & qu'il puisse la goûter lui-même.

LETTRE

DE M. ROY.

JE vous félicite, Monsieur, de la liberté rendue à votre plume, & des ménagemens que vous voulez

vous imposer. Vous allez donc remplir votre mission en toute bénignité, sans que la vérité perde rien de ses droits. Boileau la soutenoit autrefois avec un zèle amer. Il appelloit du relâchement de notre siécle au siécle d'Auguste. Il tonnoit sur les infracteurs des régles, sur les profanateurs du temple des Muses. On veut aujourd'hui des dogmes plus mitigés. Dans la querelle des Anciens & des Modernes Madame Dacier traita séverement le champion des Perrauts : elle fut accusée de ne pas sçavoir le monde. La Bruyere, accueilli dans son tems, le seroit-il dans le nôtre ? Les Trissotins n'armeroient-ils pas contre Moliere ? Il faut donc, Monsieur, qu'un censeur remontre avec mille égards, corrige sans scandale : c'en seroit un de faire rire un moment les Lecteurs, aux dépens d'un Ecrivain qui les auroit ennuyés dix ans.

L'ironie, si favorable à votre prédécesseur, est une ressource presque perdue : elle est le masque de la satyre. Si le masque est impénétrable, on croira que vous louez de bonne foi des sottises ; ce n'est pas là votre compte : s'il est assez mince pour laisser du

jour à vos ſentimens, vous vous attirez une populace d'Auteurs, & de leurs redoutables protecteurs.

Les uns & les autres pullulent à vue d'œil. Du tems des Corneilles & des Racines, quels juges donnoient le ton à leur ſiécle ? Le Grand Condé, Mrs. de la Rochefoucault, de Vivonne, de Buſſy, de S. Aignan, & tout ce que la Cour avoit de plus reſpectable. Le privilége s'eſt trop étendu : à préſent que de Mécénes bourgeois ! Que de nouveaux favoris de la fortune, jaloux d'ajoûter à leur luxe un vernis de litterature, apprécient ſouverainement les ouvrages d'eſprit, & ſe piquent même d'en faire éclore chez eux ! Ils augmentent leur train de quelque Aſpirant à l'eſprit ; ils l'enhardiſſent à produire une piéce, & rempliſſent le Parterre d'approbateurs ſoudoyés. Croyez-moi, Monſieur, connoiſſez ces *affiliés* aux maiſons opulentes, & gardez-vous de les toucher.

Le célébre Rouſſeau me raconta un jour que des Créſus lui fermoient la bouche, quand il vouloit défendre Racine contre Pradon & ſes ſemblables. J'ai vû un pareil homme à une

vente de tableaux, où l'on expoſoit une mauvaiſe copie à titre d'un précieux original : des enchériſſeurs apoſtés impoſoient à l'acheteur, curieux de ce meuble, ſeulement à cauſe de ſa cherté, lorſqu'un ſçavant Peintre lui dit à l'oreille : *Monſieur, ne ſoyez pas leur dupe ; ceci n'eſt qu'une méchante copie.* Détrompé par l'intérêt, notre faux connoiſſeur ſerre ſon argent, en pâliſſant du péril qu'il avoit couru. Comme on met moins au jeu à tenir pour les Cotins contre les Corneilles, on ſe reſtraint à ne prononcer que ſur la Poëſie & la Muſique. De pareils gens ſont en embuſcade pour vous aſſaillir, ſi vous n'êtes pas de leur avis ; & je ne penſe pas que vous en ſoyez jamais.

Oſerez-vous embellir vos feuilles de quelques relations de combats poëtiques ? Vous ſçavez que les Courtiſans d'Apollon, ardens à ſe ſupplanter les uns les autres, ne ſe déchirent que trop indécemment. Quelle honte ! Les Médecins oppoſés dans une Conſultation, les Avocats chargés d'intérêts contraires, y mêlent-ils du perſonnel ? Non, la profeſſion eſt entre eux un lien de l'amitié ; mais écrire

est un titre de haine entre tous ceux du métier. Serez-vous le Rapporteur fidéle, le Juge impartial? Ils croient que la rivalité leur met juſtement les armes à la main; ils ne veulent peut-être pas les voir dans les vôtres. Il faudroit vous munir de leur compromis bien ſigné, avant que de voir l'affaire. L'Académie prit cette précaution, & ne publia la critique du *Cid*, qu'après avoir obtenu l'aveu de Corneille.

Comme je doute que nos Auteurs vous donnaſſent leur blanc-ſeing, il faut ſacrifier quelque choſe à l'amour de la Nation, au déſir que vous avez de nous ſauver des reproches de nos voiſins, qui forcés d'admirer la France par tant d'endroits, ſe vengent un peu ſur notre littérature. Ils inſultent à notre avidité pour des Romans obſcènes, ou de puériles Féeries, à notre Comique défiguré, à notre Tragique mal deſſiné, & toujours le même, ou infecté de nouveautés groteſques, enfin à la décadence du goût François qui faiſoit loi à toute l'Europe.

Peut-être quelques Lecteurs vous ſçauront gré de votre courageuſe entrepriſe. Je ſouhaite que vous ſoyez

plus heureux que ces Grecs desintéressés, qui se consumant pour la République, n'y gagnoient que la peine de l'Ostracisme. Il est vrai qu'on les regrettoit, qu'on les célébroit quand ils n'étoient plus. Mille gens déchaînés contre votre prédécesseur, ont attendu sa mort, pour soupirer après un réformateur du Parnasse.

Je sçai que vous ne serez pas toujours dans la triste nécessité de blâmer. Il vous viendra quelque occasion de louer. Le génie n'est pas tout-à-fait éteint. Si nos jeunes gens vouloient se réconcilier avec les vieux modéles, s'il vouloient lire & écouter, rien ne seroit desespéré. Vous auriez du plaisir à faire sentir les beautés d'un ouvrage raisonnable : n'est-il pas vrai ?

Je vous annonce donc comme une bonne nouvelle, que M. *Destouches*, à qui vous ne refusez pas le nom d'Illustre, n'a point tout-à-fait abandonné un Public, dont il a lieu d'être content. Il m'écrit que sa solitude lui a produit cinq Comédies, qui ne sont pas des cadettes indignes du *Glorieux* & du *Philosophe Marié*. Que ne les donne-t-il ? Il craint d'échouer contre

la mode dominante. Lié avec lui d'un commerce intime, je tâche de le raſſurer : ſi je puis en venir à bout, je ſerai bien content.

Ne ſouhaiteriez-vous pas de tout votre cœur, que le ſuccès de quelques bonnes piéces pût étouffer la mauvaiſe graine qui couvre le champ de Thalie, & que l'émulation ramenât les apprentifs au goût des maîtres les plus approuvés.

Le Bareau poſſéde encore de grands hommes ; point d'année ſans quelque cauſe célébre, ſans quelque *Factum* curieux. N'amuſeriez-vous pas utilement par un judicieux extrait de tels ouvrages, dont la réputation eſt ſouvent bornée à l'enceinte du Palais ?

Je ne ſouhaite point d'Oraiſons funébres : elle ſont rares. On n'en fait que pour les perſonnes les plus émінentes, & je n'aime pas à les voir diſparoître de ce monde.

Nous avons des Prédicateurs fameux. Le Lecteur le plus mondain préférera l'eſquiſſe du Sermon au Sermon entier, qui pourroit l'ennuyer. Peut-être votre jugement ameneroit des auditeurs à l'Orateur Chrétien,

& réchaufferoit la tiédeur de bien des gens.

Vos talens, Monsieur, auront toujours à se développer, dans quelque étroites limites qu'on resserre votre emploi. Je rougis pour les malades des adoucissemens qu'il faut donner aux remédes les plus salutaires. Il me semble qu'un amour-propre bien entendu doit inspirer la docilité. Nous devons beaucoup à qui nous éclaire sur le bord du précipice, quand l'envie même lui mettroit le flambeau à la main. Que nos Hypocrates nous guérissent par amitié ou par intérêt, s'ils réussissent, qu'importe le motif? Qui sçait, si en faisant appercevoir à une Muse naissante, qu'elle est foible & débile, on ne lui donneroit pas une secousse capable de lui faire prendre des forces?

Enfin, la profession d'Aristarque & même d'excellent Auteur, n'est pas aussi lucrative que celle d'adulateur, de client soumis, de proxenete de plaisirs, d'un Petrone, d'un Tigellin. Le temple d'Apollon est antipode à celui de Plutus. Sçachons gré du moins à celui qui se met en sentinelle pour repousser les invasions du mau-

vais goût & des modes ridicules, qui s'engage dans une route plus remplie d'épines que de roses.

Tandis que j'ai l'honneur de vous écrire, on me rend votre Feuille. Jusqu'à mon retour de la campagne je ne l'avois pas vue. J'admire la comparaison du *Méchant* & du *Médisant*. J'en ferai part à M. *Destouches*. Vous loüez ingénieusement l'Auteur de la premiere Comédie, & vous rendez un juste hommage à la célebre école où vous avez tous deux pris de si bonnes leçons. J'ai puisé à la même source : heureux si j'en avois mieux profité !

Je ne sçais si la comparaison est tout à fait juste d'Henry IV avec Achille & Enée. Ces Heros nous sont étrangers, & bien éloignés de notre tems. Mais est-il un François qui n'adore la mémoire d'Henry IV ? Nos Peres l'ont vû, l'ont pleuré. Quand son histoire ne seroit pas mise en vers, son nom, ses actions nous intéresseroient ; au lieu que les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde ne nous touchent que par l'art de ces deux Poëtes inimitables.

Je suis charmé de l'analyse des

Oraiſons funébres de M. l'Evêque d'Aleth. Je les connoiſſois. On aplaudira ſans doute au parallele que vous faites de cet Orateur, & de ceux qui l'ont devancé dans cette carriere.

Vous ne bleſſez pas l'auteur de *Denys le Tyran*, en deſirant qu'il tourne ſa facilité à des ſujets moins uſés, moins rebattus, & qu'il cherche un peu davantage l'exactitude du deſſein.

Oſerai-je ajouter un mot à vos réflexions ſur l'Ode, qui ſemble à préſent très-ſurannée ? La coupe de ces petits Poëmes, la meſure des ſtrophes, les chutes brillantes menagées à la fin de chaque ſtance, le retour des quatrains & des tercets ; tout cela porte un air d'affectation & de contrainte. La joie & la douleur échappent avec plus d'eſſor: elles veulent moins de recherche que de naiveté. Pour toucher autrui il faut que le cœur parle. L'eſprit ne fait qu'éblouir. Il n'eſt plus de la partie, dès qu'il s'agit de ſentimens : permis à lui de s'égayer dans les deſcriptions fleuries. Ce ne ſont pas là les touches des Tableaux intéreſſants. Vous vous

ſouvenez peut-être du nombre prodigieux d'Odes que produiſit la convaleſcence du Roi. Les Muſes les plus peſantes prirent des aîles ; les langues les plus embaraſſées ſe délierent. Je fus le premier qui traitai le ſujet. Je ne fus point blâmé d'avoir choiſi un autre genre que celui de l'Ode.

Celle dont vous donnez des fragmens peint les effets de la Paix qui nous eſt rendue. Mais ces effets ſont toujours les mêmes depuis les premieres guerres du monde. N'y auroit-il rien de ſingulier qui pût caractériſer la maniere dont l'Europe vient d'être calmée ?

J'attends vos autres feuilles avec impatience. J'ai l'honneur d'être très-ſincerement, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

ROY.

A Paris ce 11 *Juillet* 1749.

RE'PONSE.

OUI, Monſieur, la modération, la politeſſe, la *benignité*, puiſque vous le voulez, caractériſeront ces feuilles nouvelles. Ce ne ſera donc pas le ſabre à la main comme

Mahomet, que je remplirai ma *Mission.* Je prêcherai avec douceur dans le Temple des Mufes, & je me flatte par ce moyen de gagner des Efprits au Dieu du goût. *Ce n'eſt pas là votre compte*, & vous vous accommoderiez peut-être mieux du zéle amer de *Boileau.* Mais ne conviendrez-vous pas, Monfieur, que le *Juvénal* du fiecle paffé a fouvent trop étendu le cercle dans lequel fon genre devoit être renfermé. N'êtes-vous pas révolté avec tous les honnêtes gens, quand vous lifez dans cet Ecrivain, d'ailleurs fi refpectable, ces vers indécens & groffiers :

Tandis que *Colletet* crotté jufqu'à l'echine
Va mendier fon pain de cuifine en cuifine.

Et celui-ci, où il trouve mauvais en parlant de *Chapelain*,

Qu'il foit le mieux renté de tous les
Beaux-Efprits.

Approuvez-vous le trait contre *Quinault*, qui femble vous avoir tranfmis fes talens ?

Vous ne l'ignorez pas, Monfieur :

les critiques, quelque fondées qu'elles soient, sont toujours soupçonnées d'injustice, dès que la passion s'y laisse appercevoir. Le palais des lecteurs les rebute, si les épices y dominent. Il y a même de la maladresse, permettez-moi de vous le dire, à décocher des dards trempés dans le fiel. Le rival qu'on veut blesser n'en est seulement pas effleuré. Les flambeaux de la haine & de l'envie éclairent son triomphe. Mais lorsqu'on dit modestement son avis sur un ouvrage, qu'on en releve les défauts sans aigreur & sans partialité, le Poëte, le Romancier ou l'Historien que vous censurez n'en ressent que plus vivement les coups que vous lui portez. Il aimeroit bien mieux que vous l'attaquassiez avec les armes de l'animosité. Vos égards sont cruels : vous lui ôtez inhumainement tout sujet de se plaindre. S'il entend assez peu ses intérêts pour se piquer, le Public se range de votre côté, le ridicule du sien.

Je vous promets, Monsieur, que je ne donnerai jamais aux Auteurs la satisfaction d'élever contre moi de justes murmures. En rendant compte

des Livres qui seront à ma portée, je m'interdirai tout trait dur, toute raillerie piquante, toute allusion personnelle. Ce devoir indispensable que je m'impose, n'exclut pas les plaisanteries innocentes & les ironies légeres, lorsqu'elles ne tomberont que sur les écrits. La seule grace que je demande, est que l'on ne me croye pas coupable des applications malignes, des interprétations offensantes que la sourde méchanceté de mes ennemis pourra faire de mes ouvrages.

Vous avez bien raison, Monsieur, de dire que les Auteurs *pullulent à vue d'œil*. L'essain de ces étourneaux, qui se laissent prendre aux filets des Muses, est innombrable. Un souper avec vous, Monsieur, avec V***, avec P*** ou C*** (le Pere) échauffe la froide imagination d'un adolescent, qui n'a pas encore secoué la poussiere scholastique. Il ne cause plus qu'en rimes; il n'est affamé que de lauriers, alteré que de l'hyppocrêne. Je vous amuserai peut-être, en vous faisant part d'un entretien que j'eus ces jours passés avec un pareil aspirant. Il persista, malgré mes remontrances, à se croire favorisé d'un

talent supérieur. Je parcourus avec lui tous les genres de litterature ; je m'attachai surtout à lui découvrir tous les écueils du Théâtre, pour lequel il me paroissoit avoir le plus de penchant.

Eh! bien, dit mon Candidat, je ne m'embarquerai pas sur cette mer orageuse : j'apprehenderois trop de me noyer dans les flots du Parterre. La Satyre est aisée ; je m'attache à son char. Je n'ignore pas qu'elle est la ressource des malheureux dépourvûs de génie ; du moins est-ce sur ce ton que j'en ai entendu parler nos Beaux-Esprits les plus célébres, qui à la vérité saignent encore des blessures qu'elle leur a faites ; mais n'importe ; j'aurai le plaisir d'être lû & redouté. Quelle erreur, lui répondis-je ! Une satyre fine, judicieuse & enjouée, suppose le talent, comme un bon ouvrage dans un autre genre. *Horace* & *Juvénal* chez les Romains, *Regnier* & *Despréaux* parmi nous ne partagent-ils pas l'admiration de l'Univers avec les plus grands hommes, en partie pour avoir semé le sel de l'épigramme sur les fades *Bavius* & sur les insipides *Cotins* de leur tems ? Mais cette car-

tiere eſt ſagement fermée dans ce ſiécle de politeſſe & d'humanité. La *Satyre* y révolte l'eſprit; l'*Idylle* fait ſoulever le cœur; l'odeur des *Bouquets* porte à la tête. Que ferez-vous donc? Tous ces raiſonnemens ſont ſuperflus, répliqua mon étourdi. Bon gré, malgré, je veux être Bel-Eſprit. Oh! rien n'eſt ſi facile, lui repartis-je; vous n'avez qu'à faire comme tant d'autres qui n'y ſont pas plus appellés. Je lui donnai là-deſſus des conſeils admirables. Il me quitta, bien réſolu de les mettre en pratique. Je ne l'ai pas revû depuis; mais je ne déſeſpere pas d'entendre bientôt parler de ce Nain comme d'un Géant.

Si j'ai bien ſaiſi l'eſprit de votre Lettre, Monſieur, vous êtes auſſi mécontent de la multiplicité des protecteurs que de celle des protégés. Il faut avouer qu'il y a un peu trop d'Ecrivains; mais je ne ferois pas fâché qu'il y eût encore plus de *Meçénes*. Vous me citez des noms illuſtres & reſpectables, qui ſous le dernier regne excitoient les talens. Mais, Monſieur, je pourrois vous nommer autant de Seigneurs, qui chériſſent aujourd'hui les Lettres, qui

s'en font même une agréable occupation, & dont le discernement ne s'égare point par les clameurs d'une multitude prévenue. Il est encore de grands Ministres qui daignent sourire aux Muses, des Magistrats éclairés qui les cultivent & les encouragent. Vous en voulez furieusement aux *Mecénes bourgeois*. Eh ! Monsieur, n'en faut-il pas pour les Auteurs bourgeois ?

Je fremis au tableau que vous m'offrez des écueils, dont la carriere que je cours est semée. Je sens mon malheur : je me trouve dans la triste nécessité de déplaire à tous les Beaux-Esprits, soit que je les loue, soit que je les censure. Car telle est l'incompréhensible singularité de leur amour-propre : l'éloge le plus outré leur paroît toujours inférieur à leur mérite : la critique la plus légere, ils la regardent comme une satyre atroce. Mais enfin, Monsieur, depuis les belles Tragédies que nous avons eues sur l'amour de la Patrie, j'ai appris à me sacrifier pour le bien public : si cependant je suis assez heureux pour que mon dévouement y contribue.

Vous souhaitez que nos jeunes gens

se réconcilient avec les vieux modéles, qu'ils lisent & qu'ils écoutent. Je crois, Monsieur, qu'en général leur plus grand défaut est de ne pas sentir leur foiblesse, quelquefois même de méconnoître leurs forces. Il en est d'eux comme des Terres où il y a une mine d'or, sans que le propriétaire l'y soupçonne. Tel est né pour être un Sçavant respecté, qui s'obstine à être un Bel-Esprit bafoué.

Le bandeau de l'amour-propre les aveugle presque tous. Ils se flatent de tirer d'une imagination souvent très-pauvre assez de richesses pour tenir un grand état dans l'empire litteraire. Ils semblent ignorer qu'un fonds inculte rapporte peu. Ce n'est pas que l'on conseille de marcher servilement dans des routes, où l'on apperçoit des vestiges. Il est des chemins sur la terre, il n'y en a point dans les airs; mais le vol est foible sans les aîles de l'étude.

Pour bien jouer hantez les bons joueurs:
Sur-tout craignez le poison des loueurs.

Dit le grand *Rousseau*. Nous ne le voyons que trop: la vapeur des élo-

ges produit la fatuité. On devient amoureux de ses œuvres, comme Pygmalion de sa statue; mais celle-ci fut animée.

Après tout, Monsieur, le caprice fait souvent les succès; c'est-ce qui invite tant de gens à s'essayer. La multidude ne sçauroit se défendre du charme de la nouveauté. Elle éleve d'abord au premier rang un jeune Auteur, qui souvent ne donne que de foibles espérances d'y monter. Elle décourage par-là le talent auquel elle est accoutumée.

Ce qui peut dégouter encore plus les gens de Lettres, c'est que leur gloire devient un poids accablant pour une foule de rivaux acharnés à la détruire. Quand un vrai genie paroît dans le monde, on le distingue à cette marque: Tous les sots se soulevent contre lui.

Il est d'autres desagrémens. L'habileté des médiocres & la bêtise des esprits superieurs peuvent détourner un homme sensé de cette profession. On a beau dire; le plat écrivain se rend intérieurement justice: le remords de la médiocrité le déchire. Mais il sçait la déguiser par l'adresse de se faire valoir, qui

donne plus sûrement la réputation que ce qu'on vaut. L'homme de génie est peu propre pour l'intrigue ; il fait bien ses ouvrages, & mal sa cour. Presque tous les Auteurs du dernier siécle avoient à celebrer les heureuses influences du trône, avant qu'on eût seulement songé au modeste *Corneille.* Sans le généreux *Boileau* il échappoit aux regards augustes & bienfaisans, qui animoient tous les arts.

Vous me rendez justice, Monsieur. Ce n'est point une vaine démangeaison de critiquer qui me fait entreprendre cet ouvrage : je saisirai avec transport toutes les occasions de louer. Rien, selon moi, ne nous fait plus d'honneur que le respect que nous témoignons pour les gens d'un mérite décidé. Il semble que nous ne sçaurions être bien pénétrés de ce qu'ils valent, que nous ne valions beaucoup nous-mêmes ; & l'admiration que nous avons pour eux, quand elle est bien marquée & bien sincere, nous fait en quelque sorte devenir leurs pareils.

Quel phenomène intéressant pour le Parnasse que les cinq Comédies que vous m'annoncez de M. *Destouches.*

Je

Je craignois que cet illustre Auteur, occupé de graves études, n'eût monté son esprit sur un autre ton que celui de la riante Thalie. Je m'imaginois qu'il voyoit avec indifférence renaître les ridicules, qu'il a saisis & peints si heureusement; & qu'il n'employoit ses talens qu'à combattre les faux principes des esprits forts: oisif en apparence, mais toujours utile à la Société. Je suis bien impatient de voir ses nouveaux Drames. La Muse de la Comédie, si longtems abandonnée par son unique favori, a-t-elle eu tort de recourir aux larmes? M. *Destouches* peut seul lui rendre sa premiere gayeté.

Elle attend son retour comme une tendre épouse
Attend son jeune époux absent depuis un an;
Et que retient encor sur son onde jalouse
L'infidéle Océan.

Je suis aussi affligé que vous, Monsieur, quand je vois disparoître de ce monde les personnes éminentes; mais si quelque chose peut nous consoler de leur perte inévitable, c'est

un éloge de leurs vertus marqué au coin du génie. N'êtes-vous pas ſatisfait de voir des Princes, des Grands & des Miniſtres, que la Terre adoroit, immortaliſés par l'éloquence des Boſſuets & des Flechiers ? Je dirai plus : il y a telle oraiſon funébre que j'aime mieux que le héros qui y eſt célébré.

Je trouve, Monſieur, la comparaiſon d'Achille & de Henri IV aſſez juſte. L'auteur de l'Iliade n'étoit pas beaucoup plus éloigné de la guerre de Troye, que l'auteur de la Henriade de la guerre de Paris. Il n'y a ſans doute aucun François qui ne chériſſe la mémoire de Henri IV ; comme du tems d'Homere, il n'y avoit aucun Grec qui ne ſe rappellât les exploits du fils de Pelée. Mais cette vérité ne détruit pas ce que j'ai avancé ; ſçavoir, que l'un & l'autre Poëte ont cherché à s'éterniſer eux-mêmes plutôt que les grands hommes qu'ils ont peints ; d'autant plus que ces héros pouvoient ſe paſſer du ſecours de ces deux Muſes. Nous n'avons de poëme épique ni ſur Titus, ni ſur Antonin, ni ſur Marc-Aurele : en ſont-ils moins immortels ?

Eh ! d'où vient, Monſieur, votre dégoût pour les Odes ? Auriez-vous oublié que vous en avez donné un recueil au Public ? Vous jugeâtes à propos de chanter la convaleſcence du Roi dans des vers d'une autre meſure ; parce que l'Ode vous parut un genre *ſuranné*. Il ne me convient pas de me citer ; ce privilége n'appartient qu'aux grands écrivains comme vous, Monſieur ; mais le Public honora d'un favorable accueil mon Ode ſur *La Journée de Fontenoy*. Vous daignâtes vous-même applaudir à ce foible eſſai.

Il eſt vrai, Monſieur, que toutes les Odes ſur la Paix ſe reſſemblent : ce ſont toujours les mêmes idées retournées. Je crois avec vous qu'un génie inventif caractériſeroit la maniere dont l'Europe vient d'être calmée. Je me figure que vous y pourriez puiſer le ſujet d'un beau prologue. Saiſiſſez, Monſieur, ce laurier qui vous eſt offert : ajoutez ce rayon à votre gloire, ce trait à l'envie, ce plaiſir aux amuſemens du Public. Je ſuis, &c.

Les traits que je vous ai offerts dans ma ſeptiéme Lettre de la Co-

médie du *Médecin par occasion* de M. de *Boissy*, ne peuvent, Monsieur, que vous en avoir donné une favorable idée. Vous en jugerez peut-être encore mieux par l'ingénieux extrait en vers que je vous envoye. C'est une épître de M. *de Claris*, Président à la Cour des Aides de Montpellier, adressée, lorsque cette piéce parut, à M. *Le Franc*, Auteur de la belle Tragédie de *Didon*.

Oublie un moment de tes vers
Les graces & la mélodie ;
Ma main, pour te plaire enhardie,
Va t'offrir quelques traits divers
Sur la nouvelle Comédie,
Où, de l'aveu de tout Paris,
Gaussin, plus belle que Cypris,
A l'ame la plus engourdie
Des talens fait sentir le prix.
Que j'aime à la voir applaudie !
Que ses yeux sont intéressans !
Dans son jeu quelle intelligence !
Qui pourroit peindre la puissance
De sa voix & de ses accens
Variés jusqu'à la nuance,
Au vers toujours assortissans ;

Quelque fois coupés d'un ſilence
Qui frappe & ſaiſit tous les ſens !
Par ſon art, *Lucile* embellie
Nous communique ſa douleur,
Et la tendre mélancolie
Qui ſemble conſumer ſon cœur.
Un bruit échapé de l'armée
De ſon amant répand la mort ;
Et l'imprudente Renommée
Accrédite ce faux rapport.
Lucile en eſt inconſolable.
Pour calmer l'ennui qui l'accable,
Elle peint les traits enchanteurs
De l'objet qui cauſe ſes pleurs.
De cette image elle eſt ravie :
Les Graces guident ſon pinceau,
Et l'Amour, charmé du tableau,
S'empreſſe d'y donner la vie.
Mais, par je ne ſçai quels hazards,
Cette victime du dieu Mars,
Au dos du portrait accroupie,
Se léve, & montre à ſes regards
L'original de la copie.
Juge toi-même de l'effet
De cette agréable ſurpriſe :
Gauſſin rend cet Acte parfait.

A te parler avec franchiſe,
Le feu des autres eſt plus lent,
Moins fort, & d'eſpace en eſpace
De bluettes étincelant.
Tel eſt le deſtin du talent:
Au faîte même du Parnaſſe
La langueur ſuccéde au tranſport.
De la fléche qui ſiffle & paſſe
La chute ſuit de près l'effort;
L'eſprit éprouve, quoiqu'il faſſe,
Preſque toujours un pareil ſort.
Le Franc, tu ſçais de tes ouvrages
Bannir cette inégalité:
Ton goût, ta force & ta clarté
Réuniſſent tous les ſuffrages:
Témoin ce chef-d'œuvre vanté,
Ce fruit de ta fertile veine,
Qui rend aux traits de Melpoméne
Leur éclat & leur majeſté.

M. le Chevalier *Laurés* a fait imprimer une *Epître à Madame la Marquiſe de Pompadour*, dans qui les lettres & les arts trouvent un ſi généreux appui. Les vers en ſont aiſés, faciles, pleins de figures & d'idées.

O beaux arts, rempliſſez le monde
Du nom chéri de POMPADOUR!
Qu'à l'envi vos mains ſe ſurpaſſent;
Que le marbre & l'airain retracent
Et ſes bienfaits & votre amour.
Oui, POMPADOUR eſt votre mere;
Par elle élevés, embellis,
Sur vous ſa faveur tutélaire
Fait rejaillir l'éclat des Lys.

Sous quelle noble image eſt ici repréſenté l'auteur d'*Atrée*, de *Rhadamiſte* & d'*Electre* !

De nouveaux Palmiers à ta vûe
Couvrent ces côteaux raviſſans;
Mais parmi leurs rameaux naiſſans
Quel vieux chêne juſqu'à la nue
Reléve ſes bras languiſſans?
Courbé ſous le fardeau des ans,
Il avoit perdu ſa verdure:
C'étoit à tes regards puiſſans
A triompher de la nature.

Après avoir parlé des fameux protecteurs des arts, dont le nom vivra à

jamais dans les faſtes du Parnaſſe, M. *Laurés* finit par un trait ingénieux & poëtique :

Le même honneur t'eſt réſervé :
Entre leurs noms ſera gravé
Ton nom par les ſçavantes Fées :
Elles traceront à l'entour
Leurs Lyres formant des trophées
Avec les fléches de l'Amour.

Je ſuis fâché de ne pouvoir être auſſi content d'une piéce du même Auteur intitulée : *Ode aux Zéphirs.* Cette ſtrophe m'a paru digne de vous être citée :

Chaque matin lorſque l'Aurore
Vient renouveller ſes douleurs,
Avec quel ſoin l'amant de Flore
Recueille & diſpenſe ſes pleurs !
Il en pare les fleurs nouvelles ;
Il en fait naître de plus belles :
Leur ſein s'ouvre à ſon œil charmé.
Tant d'attraits le rendent volage ;
Toutes reçoivent un hommage
Dont au loin l'air eſt parfumé.

Ce *dont au loin l'air* écorche rudement l'oreille. C'est le sifflement de l'Aquilon, & non la douce haleine du *Zéphire*. Il y a dans cette Ode deux moralités qui m'ont paru communes & déplacées. S'attend-on à trouver de la morale dans une *Ode aux Zéphirs?* Au reste, l'Auteur me paroît homme d'esprit, & capable de se perfectionner dans ce genre, le plus difficile, & par-là le plus décrédité. J'apprends dans ce moment avec plaisir que l'Académie Françoise vient de lui adjuger le prix de poësie de cette année.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Juillet 1749.

LETTRE X.

MOnsieur le Maréchal, Duc de BELLEISLE, ayant été élu Académicien, à la place de feu M. AMELOT, prononça le 30 Juin son discours de remercîment, qui, malgré sa briéveté, est, selon moi,

Discours de l'Académie Françoise.

un modèle d'éloquence noble, simple, judicieuse, & telle qu'un Négociateur & un Guerrier, couronné des mains de la Politique & de la Victoire, doit employer dans de pareilles occasions. M. le Marêchal a crû avec raison ne pas devoir s'étendre sur les Protecteurs de l'Académie, accablés déja d'éloges multipliés dans près de cinquante volumes, enfantés par les Récipiendaires & par les Directeurs. Il les caractérise d'un seul coup de pinceau léger & rapide, & seulement pour obéïr à l'usage. Après avoir payé le tribut de reconnoissance que l'Académie exige, il trace en peu de mots le portrait de son prédécesseur. « M. Amelot » né dans une famille qui lui présen» toit de grands modéles, avoit mon» tré, dès sa plus tendre jeunesse, » une forte inclination pour les Let» tres; il les avoit cultivées avec soin; » ce goût, la passion ordinaire des » caracteres doux & aimables, il l'a» voit conservé au milieu des plus » grandes & des plus importantes » occupations, dont nous l'avons » vû chargé. Aux qualités de l'es-

» prit M. Amelot joignoit celles du
» cœur »

Le morceau suivant, où M. le Maréchal de BELLEISLE parle avec tant de délicatesse, de sentiment & de vérité, des vertus pacifiques & des qualités aimables de notre auguste Monarque, est ce qui frappe & ce qui satisfait le plus dans son discours. « Au-
» cun siécle, dit-il, n'avoit vû le Maî-
» tre d'un vaste Empire n'avoir des
» Princes guerriers que l'activité &
» l'intrépidité ; ne se mettre en mou-
» vement que pour l'intérêt de ses
» Alliés, & s'arrêter dès qu'il ne reste
» que l'intérêt personnel ; ne chercher
» la victoire que pour arriver à la
» paix ; ne signaler sa puissance par
» ses conquêtes, qu'afin de couper la
„ racine des défiances & des jalou-
„ sies, en rassurant les esprits par le
„ plus grand exemple de modération.
„ La politique, toujours timide,
„ n'osoit se livrer à des espérances
„ que l'histoire de tous les peuples ne
„ lui permettoit pas de former. L'Eu-
„ rope ne voyoit que les conquêtes
„ de LOUIS XV : elle ne voyoit pas
„ son cœur. „

La réponſe de M. l'Abbé *du Reſnel*, Directeur, roule entierement ſur les louanges de M. le Maréchal, de M. Amelot, & du Roi. Il adreſſe la parole à l'illuſtre Récipiendaire, & après lui avoir mis ſous les yeux les titres éclatans, les importantes dignités, les brillantes diſtinctions, dont ſon mérite eſt récompenſé, il lui demande: « Etoit-il quelque » nouveau genre de gloire digne de » vous, digne de la réputation que » vous vous êtes acquiſe parmi nous » & parmi les Etrangers. Oui, » Monſieur, il en étoit un encore. » Vous avez penſé comme ces Hé- » ros * dont les noms vivront à ja- » mais dans les annales de la Fran- » ce, & dans les faſtes de cette Com- » pagnie. Revêtus comme vous de » la plus haute dignité, où la vertu » militaire puiſſe élever; célébres par ,, une ſuite d'actions également hono- ,, rables pour eux & pour la Nation, ,, ils ſe ſont fait honneur d'entrelacer ,, les lauriers qu'ils avoient moiſſonnés ,, dans les champs de Mars, avec ,, ceux qu'Apollon diſpenſe à ſes fa-

* Les Maréchaux d'Eſtrées & de Villars.

„ voris : couronnés par les mains de
„ la Victoire, ils ont eu la noble
„ ambition de l'être par les mains des
„ Muſes. Dans tous les tems on les a
„ vûes a la ſuite des Guerriers ; elles
„ ont accompagné les Alexandres &
„ les Céſars dans leurs conquêtes :
„ dans la retraite, elles ont fait la plus
„ douce occupation des Scipions &
„ des Condés. Nous ſommes donc
„ très-flattés, Monſieur, mais nous
„ ne ſommes point ſurpris que vous
„ ayez déſiré d'être admis *dans leur*
„ *Sanctuaire.* „ Il eſt certain que les Alexandres, les Céſars, les Scipions & les Condés cultivoient les ſciences & les beaux arts ; mais ils n'étoient malheureuſement d'aucune Académie. Les trois premiers Héros en euſſent été ſans doute, s'il y en avoit eu de leur tems. On ne diſpute point à l'Academie Françoiſe le privilége d'être *le Sanctuaire des Muſes*. Elle fournit tous les jours de nouvelles preuves que les membres qui la compoſent ſont autant de favoris d'Apollon. Mais cet éloge, auquel tout le monde ſouſcrit, ne vous paroît-il pas ſingulier de la part d'un Académicien ? Eſt-ce au Directeur à rappeller

au Récipiendaire qu'on le reçoit dans un Corps illuſtre, dans le Temple des talens & de l'eſprit, dans le *Sanctuaire des Muſes ?* Cette précaution eſt aſſez inutile, ce me ſemble ; elle eſt même injurieuſe à l'Académie ; puiſque c'eſt douter en quelque ſorte que celui qu'elle adopte ne ſente aſſez tout le prix de la grace qu'on lui accorde. Cette coutume de retracer aux yeux du nouveau reçu la gloire de l'Académie a d'ailleurs trop de conformité avec l'uſage établi dans les Ordres Religieux, où l'on ne manque pas, à chaque priſe d'habit, de donner au Novice une idée pompeuſe & magnifique de l'état qu'il embraſſe. A Dieu ne plaiſe, Monſieur, que vous me ſoupçonniez de vouloir jetter du ridicule ſur une Compagnie reſpectable, qui a l'avantage de compter parmi ſes membres vraiment littéraires un Fontenelle, un Crébillon, un des Touches, un Préſident Hénault, un Voltaire, un Abbé Sallier, un Monteſquieu, un Abbé d'Olivet, un Abbé du Reſnel lui-même, un Duclos, un Greſſet, & beaucoup d'autres célébres dans leur genre. Je crois ſeulement que le Panégyrique de

l'Académie, que le Récipiendaire prononce toujours, est mieux placé dans sa bouche que dans celle du Directeur; & que le Directeur pourroit se borner à louer le prédécesseur & le successeur, sans aucun retour sur sa Compagnie & sur lui-même par conséquent.

„ *Quelle force, quel sentiment* n'a-
„ vez-vous pas mis (dit M. l'Abbé
„ *du Resnel* à M. le Maréchal) dans
„ la peinture que vous nous avez faite
„ de la droiture de cœur & d'esprit,
„ qui nous rendra toujours pré-
„ cieuse la mémoire de M. Amelot. „
Vous venez de voir, Monsieur, de quelle maniere M. le Maréchal a parlé de son prédécesseur, & vous devez juger de la *force* & du *sentiment* qui se trouvent dans ses expressions. M. le Maréchal s'est contenté d'y mettre de la vérité.

J'ai trouvé dans cette réponse de M. l'Abbé *du Resnel* une phrase à la *Maimbourg*; c'est-à-dire, formée de plusieurs périodes. Je crains bien qu'on ne l'ait pas goûtée dans ce siécle, où le stile concis & serré, qui donne encore plus à penser qu'il n'exprime de pensées, est si prodigieuse-

ment à la mode. Jugez-en, Monsieur; la voici : « Ainsi, *tandis* que ceux » d'entre nous, que le Roi honore » comme vous, Monsieur, du comman- » dement de ses Armées ou du gouver- » nement de ses Provinces, signaleront » leur zéle pour son service ; *qu'après* » avoir rendu la Capitale du pays » (Metz) confié à vos soins, une des » plus belles & des plus fortes places » de l'univers, vous profiterez de la » paix, pour la rendre encore une des » plus florissantes ; qu'étendant rapi- » dement vos vûes de proche en pro- » che sur tout ce qui peut servir à l'a- » vantage de l'Etat, ou à la grandeur » du Souverain, vous continuerez » d'augmenter les merveilles de son » regne, les autres dans leurs écrits » les feront passer à la postérité. » Croiriez-vous, Monsieur, que je trouve cette phrase encore trop courte ? Elle finit bien brusquement, & le dernier membre n'est gueres proportionné aux premiers. Mais son plus grand défaut, si j'en juge bien, est le mariage mal assorti de *tandis qu'après avoir*, &c.

M. l'Abbé *du Resnel* termine sa réponse par un trait juste, auquel il ne

manque que la grace de la nouveauté. C'est au sujet du bienfaiteur de l'Europe, du Prince pacifique qui nous gouverne : « Aussi bon Roi que grand » Roi, dit-il, il est sur la terre l'ima- » ge de la Divinité. » J'aurois souhaité que cet Académicien, si digne à tous égards de notre estime, eût un peu resserré l'abondance de sa matiere, & donné plus d'éclat à ses idées raisonnables. Il n'avoit qu'à suivre l'exemple du nouveau Collégue, à qui il a répondu. Un éloge court, simple & précis est toujours sûr d'enlever les suffrages.

Vous sçavez, Monsieur, que Jeanne d'Arck, dite *la Pucelle* d'Orléans, native de Domremi, proche Vaucouleurs, vint en 1429 trouver Charles VII à Chinon, & lui dit qu'elle étoit envoyée de Dieu pour délivrer Orléans, alors assiégé par les Anglois, & pour le faire sacrer à Rheims. En effet, elle fit lever le siége aux Anglois le 8 Mai 1429, & le Roy fut sacré le 17 Juillet. La Pucelle voulut se retirer ; on l'engagea à rester. Elle se jetta dans Compiegne, dont les Anglois faisoient le siége ; elle fut faite prison- Problême Historique.

niere dans une sortie, conduite à Rouen, où le 30 Mai 1431 elle fut brulée comme sorciere dans le vieux marché. Voilà en deux mots toute l'histoire de cette Heroïne de notre Nation. Son arrivée à la Cour est un de ces evenemens où beaucoup de personnes ont crû voir un mystére caché. Du Bellai Langey fut un des premiers qui jetta des soupçons sur le merveilleux de cette avanture; *il a fait depuis bien des Proselytes*, dit M. le Président *Hénault*; c'est à dire, que tous ceux qui lisent maintenant l'histoire du regne de Charles VII en philosophes, n'ont pas de peine à découvrir les ressorts qui firent agir notre Amazone.

On ne s'est pas contenté de révoquer en doute le miracle de sa mission: son supplice est aussi contesté par quelques sçavans, qui prétendent qu'elle n'a point été brulée à Rouen; qu'au contraire s'étant sauvée des mains des Anglois elle avoit été mariée en 1436 à un Gentilhomme de Lorraine, dont elle avoit eu des enfans. Ce sentiment est appuyé sur l'extrait d'un Manuscrit que le P. *Vignier* de l'Oratoire trou-

va à Metz dans un voyage qu'il fit en Lorraine avec M. *de Ricey*, qui y alloit être Intendant. Ce manuscrit a depuis été imprimé sous le titre de *Chronique de Metz*, composée par le Doyen de Saint Thiebaut de la même ville, & va jusqu'à l'an 1445. Le P. *Calmet* l'a donné dans les piéces justificatives de son Histoire de Lorraine. L'extrait en question dit, entre autres choses, que l'an 1436 le 20 jour de Mai, la Pucelle Jeanne vint à Metz, pour parler à quelques Seigneurs de cette ville; qu'elle se faisoit appeller Claude; que ses deux frères, dont l'un étoit Chevalier & se nommoit Messire Pierre, & l'autre petit Jehan Escuyer, qui étoient alors à Metz, & qui croyoient avec tout le monde que leur sœur avoit été brulée, la reconnurent, dès qu'ils la virent; qu'elle alla de là à Arelont avec Madame de Luxembourg; que le Comte de Warnenbourg l'emmena à Cologne... » Et puis, continue l'extrait, s'en vint à la dite » Arelont, & là fut faict le mariage » de Messire Robert des Hermoises, » Chevalier, & de la dite Jehanne la » Pucelle, & puis après s'en vint led.

» ſieur des Hermoiſes avec ſa femme
» la Pucelle, demourer en Metz, en la
» maiſon le dit ſire Robert des Her-
» moiſes qu'il avoit devant Sainčte Se-
» goleine, & ſe tinrent là juſques tant
» qu'il lors plaiſir.

Ce récit eſt ſoutenu par le contract de mariage de Robert des Hermoiſes avec la Pucelle, que le P. *Vignier* aſſuroit avoir vû dans les titres de la maiſon des Hermoiſes ; par un contract de vente faite par le même Robert des Hermoiſes, Seigneur de Trichiemont, & Jeanne du Lis la Pucelle de France, Dame dudit Trichiemont ſa femme, de certains biens qu'ils avoient à Harancourt, le dit contract du 7 Novembre 1436 ; enfin par la perſuaſion où ſont encore aujourd'hui Meſſieurs des Hermoiſes, qu'ils deſcendent de la Pucelle. On peut conſulter là-deſſus l'hiſtoire de Lorraine du P. *Calmet*, Tome ſecond, pag. 703.

Les preuves que je viens de rapporter étoient juſqu'à préſent les ſeules dont on fit uſage, pour rejetter l'opinion du ſupplice de la Pucelle. M. *Polluche*, membre de la Societé Lit-

téraire d'Orléans, en a découvert de nouvelles qu'il a détaillées dans une petite brochure imprimée sous le titre de *Problême Historique sur la Pucelle d'Orléans*. Cet auteur, ayant eu occasion de parcourir les anciens comptes des Receveurs de l'Hôtel de Ville d'Orléans, est tombé par hazard sur celui de Jacques l'Argentier pour les années 1435 & 1436, où il a lû à l'article de la dépense de la derniere année : » A Renaud Brune le 25 jour » du dit mois (*Juillet*) au soir pour » faire boire ung Messagier, qui ap- » portoit lettres de Jehanne la Pucelle, » & alloit devers Guillaume Belier, » Bailly, de Troyes; pour ce 11. s. » 8. d. par.... A Jehan du Lils, frére » de Jehanne la Pucelle, le mardy 21 » jour d'Août 1436, pour don à luy » faict, la somme de 12. liv. tournois, » pourceque le dict frere de la dicte » Pucelle vint en la chambre de la » dicte Ville, requerir aux Procureurs » de la dicte Ville, qu'ils luy voulsis- » sent aider d'aucun poy d'argent pour » s'en retourner par devers sa dicte » seur........ A Cueur de Lils le 18. » jour d'Octobre 1436. pour un

» voyage qu'il a faict pour la dicte » Ville, pardevers la Pucelle, laquelle » estoit à Arlon en la Duchié de » Luxembourg, & pour porter les let» tres qu'il apporta de la dicte Je» hanne la Pucelle à Loiches par de» vers le Roi qui là estoit, auquel » voyage il a vacqué 41. jours : pour » ce 6. liv. par. »

M. *Polluche*, en continuant ses recherches & parcourant le compte de Gilles Morchoasne pour les années 1439 & 1440, a trouvé quelques articles des 28, 29 & 30 Juillet 1439, pour vin & rafraichissemens présentés *à Dame Jehanne des Armoises*, & enfin « *a Jehanne Darmoises*, pour don à elle » faict le premier jour d'Août 1439. » par déliberation faicte avecques le » Conseil de la Ville, & pour le bien » qu'elle a faict à la dicte Ville du» rant le siége, deux cens dix livres » par. Pour ce 210 liv. par. » Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans ce même compte de Gilles Morchoasne, on trouve passé en dépense : *neuf livres de cire pour faire quatre cierges & ung flambeau, pour l'obsèque de feue Jehanne la Pucelle, en l'Eglise S. Sanxom d'Or-*

léans, la surveille de la Fête-Dieu 1439; d'où l'on doit conclure seulement qu'à Orléans on la croyoit toujours morte malgré le rapport de ses frères, & que l'on continuoit à lui faire un anniversaire; mais qu'étant venue elle-même à Orléans deux mois après la Fête-Dieu, sa présence dissipa tous les doutes; qu'on lui fit en conséquence la gratification dont on a parlé ci-dessus, qui étoit considérable pour ce tems-là, les deux cens dix livres revenant aujourd'hui à près de dix-huit cens francs. Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est qu'il n'est point question d'anniversaire dans la dépense de 1440.

En voilà assez pour faire douter de l'opinion commune, que la Pucelle est morte en 1431. M. *Polluche* fait voir que dans le tems même qu'on disoit qu'elle avoit été brulée, bien des gens croyoient que les Anglois avoient mis à sa place une malheureuse qui méritoit par ses crimes le supplice qu'ils vouloient qu'on crût qu'ils avoient fait endurer à la Pucelle. Un témoin oculaire nous apprend que lors de l'exécution faite à Rouen, *les*

Anglois doubtans qu'on voulût semer qu'elle ne fut point morte, ou que quelqu'autre qu'elle fust bruslée en son lieu, firent après qu'elle fust morte retyrer le feu & tout le bois arriere du corps, affin que on congneut qu'elle fust morte. Belle précaution ! Comme si une personne qui vient d'être étouffée par un grand feu qui a consumé tous ses vêtemens étoit reconnoissable. Quelques-uns disoient que la Pucelle par sa sainteté s'étoit échapée du feu ; d'autres enfin avançoient qu'elle n'étoit point tombée entre les mains des ennemis. Tous ces bruits différens, recueillis par les Chroniqueurs de ce tems-là, auroient dû rendre nos Historiens plus circonspects. M. *Polluche* répond d'une maniére satisfaisante à toutes les objections qu'on peut faire contre son sentiment, & je le trouve bien modeste d'avoir intitulé sa dissertation : *Problême.*

Je suis, &c.

A Paris ce 25 Juillet 1749.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE XI.

VOici, Monsieur, une Lettre qui m'est tombée entre les mains, dont la lecture suppléera à celle que je devois vous écrire.

Lettre à M. l'Abbé *Goujet*.

J'Ai parcouru depuis peu, Monsieur, deux tomes de votre *Bibliotheque Françoise*. J'y ai admiré l'étendue de votre sçavoir, le nombre prodigieux de vos connoissances, votre exactitude à rassembler les faits qui concernent les livres, dont votre devoir de Compilateur vous oblige de

parler. Votre ſtile, ſans être vif ni délicat, a une rondeur qui ſied parfaitement bien aux différentes matieres que vous avez à traiter; & ce qui me charme, c'eſt que vous ne courez pas plus après l'eſprit, que ſi vous n'en aviez pas. Mais vous le dirai-je? J'aurois voulu, que content d'indiquer & d'apprendre en peu de mots la nature & l'objet des ouvrages dont vous aviez à parler, voûs vous fûſſiez abſtenu d'en porter des jugemens, ſur tout de ceux qui ont ou de la profondeur ou de la fineſſe. Il n'y a rien, Monſieur, de ſi dangereux que de s'ingérer de parler de ces matieres-là. Il faut avoir reçu de la nature une délicateſſe d'eſprit, dont elle eſt extrêmement avare, & que je ne doute pas néanmoins qu'elle ne vous ait donnée. Mais le peu de ſoin que vous avez eu du beau préſent qu'elle vous a fait, l'ardeur de pouſſer votre érudition auſſi loin qu'elle pouvoit aller, l'envie de montrer que ce que vous aviez acquis de ſçavoir & de connoiſſances, n'avoit rien pris ni ſur la fineſſe de votre goût, ni ſur l'étendue de votre eſprit: tout cela ne vous a pas permis de mettre dans vos jugemens une retenue & une juſ-

tesse, qui vous étoient pourtant bien nécessaires. Je n'entrerai point dans le détail de vos méprises : les carrieres trop longues m'effrayent. Je me restraindrai, avec votre permission, à deux ou trois; car je n'ai pas envie de vous ennuyer. Où avez-vous pris, je vous supplie de me le dire, que le livre de M. *de Gamache* sur *les agrémens du langage* étoit un mauvais livre? Pour moi, Monsieur, je vous avoue que si j'avois été à votre place, je me serois crû obligé d'être plus timide, &, je l'ose dire, un peu plus sage. Peut-être aurois-je reproché à M. *de Gamache* une trop grande attention à mettre de l'éclat où il ne falloit que de la lumiere; peut-être me serois-je plaint qu'il n'a pas toujours donné aux principes qu'il établissoit toute la netteté qu'ils étoient capables de recevoir. Peut-être lui aurois-je dit encore, que ses idées mises un peu plus au large, & rendues d'une maniere plus sensible & plus claire, seroient entrées avec plus de facilité dans l'esprit des Lecteurs. Cela fait, voulant comme vous sortir de l'état de Compilateur, m'élever à la qualité de Juge, en soutenir dignement le carac-

tere, je n'aurois pas manqué, pour mon honneur, d'avertir bien distinctement les Lecteurs de l'étendue, de la finesse, de la justesse, & de toutes les autres qualités qui brillent avec éclat dans le livre de l'Auteur. Mais ce n'est pas là votre maniere de critiquer.

De M. *de Gamache* vous passez à M. *du Marsais*, que vous traitez à peu près avec la même rigueur. Avec votre permission, Monsieur, la réputation des *Tropes* * devoit du moins vous rendre un peu plus mesuré. Car enfin, que demandez-vous à un ouvrage? Est-ce la faute de M. *du Marsais* si le sien est un peu abstrait? Quant à la maniere de le traiter, j'ose vous assurer, & je m'y connois à peu près aussi-bien qu'un autre, qu'elle est telle qu'elle doit être: les idées y sont justes; il y en a beaucoup de fines, & si vous vous donnez la peine de chercher, vous en trouverez de

* Le livre de M. *du Marsais*, intitulé *des Tropes*, est excellent. Les *Tropes* sont des mots auxquels on fait signifier ce qu'ils ne signifient pas dans le sens propre. Par exemple, les *Voiles* dans le sens propre ne signifient pas les *Vaisseaux*; mais par un *Trope* on dit: *Cette Armée navale est composée de cent voiles.*

neuves. A l'égard du ſtile, tout le monde vous dira qu'il eſt clair, lumineux, ſimple, & avec cela auſſi vif, & auſſi agréable que, vû la ſechereſſe de la matiere, il le pouvoit être. Je ne ſçai ce que vous ont fait les gens qui penſent. Preſque tous ſont ſûrs de vous déplaire; il me ſemble que vous euſſiez gagné à ne pas montrer la mauvaiſe humeur où vous êtes contr'eux. Vous n'avez pas penſé à cela, & j'en ſuis réellement fâché; car tout ce que j'ai oüi dire de la douceur de vos mœurs, l'éloge que j'ai entendu faire de votre probité, votre opiniâtreté au travail, ce que j'ai vû de votre ſçavoir: tout cela m'a attaché à vous; & vous ne ſçauriez concevoir avec quelle paſſion je déſire que vous acqueriez une certaine fineſſe de diſcernement, dont il n'y a pas moyen de ſe paſſer, quand on veut, comme vous, ſe mêler de parler ſur des matieres qui ſont un peu fines.

Il y a encore une bagatelle, un point auquel il ſeroit à propos que vous fiſſiez un peu d'attention. Je voudrois que vous appriſſiez un peu à parler François. Votre ſtile, quoi-

qu'en général fort bon, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, fourmille de fautes de grammaire. Je ne vous rapporterai que l'endroit où vous parlez de M. *de Gamache*. C'est le seul qui soit présent à ma mémoire, Tome 2. pag. 26. Vous parlez d'un livre, dont vous dites beaucoup de mal; après quoi vous en venez à M. *de Gamache:* voici vos paroles: *Si l'on ne trouve pas les mêmes vices dans les agrémens du langage réduits à leurs principes, que M. de Gamache, Chanoine Régulier de Sainte-Croix, Publia en* 1718. *il y manque encore beaucoup de justesse dans les idées; ce seroit sans doute*, continuez-vous, *quelque chose de fort utile que de bien développer les principes d'un art qu'on sent mieux & peut-être qu'on exécute mieux qu'on ne sçauroit exprimer, & dont il est vrai de dire que ceux qui nous ont donné des exemples, ou ont négligé ou ont craint de nous en donner les principes.*

Vous qui avez tant lû, Monsieur, avez-vous jamais vû dans quelque livre que ce puisse être, *les principes d'un art qu'on exécute*? Ces mots là sont bien étonnés de se trouver en-

ſemble. Eh que dire de ce qui ſuit & de ce que vous ajoutez en parlant des principes de l'art : *& dont il eſt vrai de dire que ceux qui nous ont donné des exemples ou ont négligé ou ont craint de nous en donner les principes.* Il faut que vous ayez entendu à ce *en* quelque fineſſe ; car l'ignorance grammaticale ne ſçauroit guéres aller juſques-là. J'inſiſte, Monſieur, ſur ces bagatelles, parceque rien ne fait tant de tort à un Auteur que deux ou trois fautes de Grammaire, reſſerrées, comme vous venez de le voir, dans un très-court eſpace. Car que vous ayez fait un grand nombre de raiſonnemens faux, & porté autant de jugemens injuſtes dans votre ouvrage, il n'y aura que les gens d'eſprit & de goût qui ſeront bleſſés, & vous n'avez qu'à dire que vous n'avez pas écrit pour eux. Mais ſongez que la multitude, pour laquelle vous écrivez, eſt inéxorable ſur les fautes de cette eſpéce, & qu'élevée d'ordinaire à bien parler ſa langue, elle ne pardonne pas à un grand homme comme vous de l'ignorer.

Au reſte, vous vous êtes peut-être

un peu corrigé dans vos derniers volumes ; je ne les ai point lûs. On m'a dit que vous continuiez à y parler toujours fort cavalierement de tous les Auteurs qui ont le malheur de ne vous pas ressembler : & en cela ni la politesse, ni la charité ne sont blessées de votre part ; car je puis vous assurer que M. *de Gamacke*, M. *du Marsais*, & le plus petit nombre de leurs pareils ne sont point fâchés du mal que vous avez dit de leurs ouvrages ; ils conçoivent bien que vous avez fait ce qui a été en vous pour les entendre, & dès-lors il seroit ridicule à eux de se plaindre.

Quant à moi, Monsieur, j'ai entendu dire tant de bien de votre personne ; votre sçavoir, dans le peu que j'ai vû de vous, m'a tant frappé, que je n'ai pu résister à la tentation de vous témoigner combien j'étois touché de votre mérite. A l'égard des petits reproches que j'ai pris en même tems la liberté de vous faire, ils ne regardent, comme vous avez vû, que des minuties, sur lesquelles je vous devois des conseils : si j'en crois ce qu'on m'a dit de votre façon de pen-

ser; vous êtes sûrement disposé à les bien recevoir, & ce qui seroit bien désirable pour nous, à en profiter.

Je suis, &c.

Je vous envoye, Monsieur, la traduction d'un petit Ouvrage, dont la lecture pourra vous faire plaisir. C'est une Epître de quatre-vingt Vers adressée à un Traître, qui dans les démêlés des maisons d'Yorck & de Lancastre, abandonna lâchement le parti qu'il avoit embrassé. Ce morceau est admirable en Anglois; la version en Prose, faite par un homme d'esprit & de goût, m'a paru digne de l'original. Epître.

Epître à un Traître.

QUoi, *Cléobule*, la fidélité, l'honneur, l'humanité & les liens les plus sacrés de la vertu n'ont pû te retenir? Comment as-tu pû t'écarter de ces sentiers de la probité, qui seuls nous conduisent à la Divinité? Quelle chûte hélas! Quelle dif-

férence, quand j'envisage le haut dégré d'estime & de réputation qu'une conduite sans tâche t'avoient acquis! Que sont devenus cette délicatesse de sentimens, ces principes de fermeté, cette tendre affection qui remplissoient ton cœur, ces généreuses entreprises qui échauffoient ton ame ? Tout, tout est évanoui. Celui qui étoit autrefois si honnête, si brave, si intrépide, (quel changement!) n'est aujourd'hui qu'un lâche, qu'un traître, qu'un infâme.

O détestable amour de la vie! Il t'a fait manquer aux loix de la sagesse, au but glorieux de l'honneur. Il t'a séduit l'esprit au point d'abandonner le plus grand, le meilleur & le plus digne héros de la terre, & de trahir par la démarche la plus odieuse les engagemens sacrés de la confiance & de l'amitié.

Oh *Cléobule! Cléobule!* Vous autrefois le confident & le favori de votre Prince, aimé de tout son parti, lorsque tout élevoit votre mérite & votre gloire jusqu'aux cieux; que tout se préparoit à vous donner des louanges nouvelles; quoi vous avez pû vendre ce Prince, sa cause & sa gloire

pour une vie enchainée à la honte & à l'infâmie !

Vois l'incomparable *Antonino*, dont l'ame inébranlable n'est effrayée par aucun danger. Il regarde d'un œil sec la hâche & le billot, & semble sourire à tout ce que lui offre cet appareil lugubre ; il n'est occupé que de la justice de sa cause, & marche à l'échaffaut comme les autres vont se livrer au repos. Combien d'autres encore au milieu des tortures & des feux dévorans expirent, sans se plaindre, pour la même cause ! Mais que sert-il de t'en parler ? Les exemples sont inutiles pour toi.

Cependant écoute & rougis, s'il t'en reste encore le pouvoir : regarde ce malheureux esclave que tu employois aux plus vils détails, & que tu nourrissois des restes de ta table. Quand la vie & les richesses lui sont offertes, & que les tentations les plus séduisantes sont essayées pour le gagner, plutôt que de manquer au devoir que son cœur lui prescrit, & de devenir, ainsi que toi, le délateur de son Prince légitime, il dédaigne de conserver sa vie, présente son sein au glaive

du Bourreau, & meurt dans une contenance muette & ferme.

Et toi, nourri dès ta plus tendre enfance dans les principes de la vertu, quoique ton état, ta naiſſance & ton caractere même conſpiraſſent à entretenir cètte noble ardeur qui t'animoit, tu n'écoutes plus ni amis, ni réputation, ni conſcience. Perdu à tout ſentiment de gloire, tu tombes dans l'abîme d'une honte & d'une infâmie qui ne finiront pas même avec toi. Et pourquoi? Pour le vain privilége de reſpirer l'air quelques momens de plus. As-tu ſongé que la poſtérité n'oubliera jamais ton crime, & que ton nom ſera à jamais maudit & abhorré.

Va, malheureux, jouis ſi tu le peux des biens que t'a procurés ta perfidie; mais abandonné de l'univers, le mépris & le remords te ſuivront ſans ceſſe. Va, retire-toi dans quelque ſolitude; vas y mourir & pourir.

Mais où fuiras-tu pour éviter le ver rongeur de ton crime? Ces aiguillons intérieurs qui déchirent le cœur des infâmes te piqueront plus vivement

quand tu ſeras ſeul, & ne te laiſſeront nul repos.

Tu peux bien vivre éloigné de toute eſpéce humaine dans des cavernes, dans des rochers ou des déſerts. Mais dans quelle région étrangere pourras-tu fuir, pour éviter ton plus mortel ennemi, toi-même.

Par-tout la triſteſſe, les remords & le deſeſpoir accompagneront tes pas. Tes paſſions ſeront tes démons; l'Enfer ſera dans ton cœur.

Ainſi, fatigué de ton être & pourtant toujours effrayé de la mort, puiſſes-tu traîner ta chaine peſante, prolonger cette vie que tu aimes tant; & ſi des crimes pareils aux tiens peuvent être pardonnés, *Judas* & *Cléobule* pourront ſe rencontrer dans le Ciel.

Epigramme & Sonnet.

Je joins, Monſieur, à l'Epître que vous venez de lire, deux petites piéces du grand *Rouſſeau*, qui n'ont pas encore vû le jour. L'une eſt une Epigramme ſur un Poëte Tragique fort connu, l'autre un Sonnet d'un ſtyle & d'un ton ſinguliers. Il fut fait pour récon-

cilier la Poëſie Françoiſe avec un Napolitain, qui prétendoit qu'elle ne pouvoit approcher de la Poëſie Italienne pour l'eſprit & les jeux de mots.

EPIGRAMME.

Par le Démon de la Dramaturgie
Ce Fanatique au Théâtre aggrégé,
Que l'ignorance avec tant d'énergie
Avoit ſans honte en Corneille érigé;
Vingt & vingt fois du ſifflet affligé,
De deſeſpoir s'eſt noyé dans l'hiſtoire.
Sa Tragédie a pourtant eu *la gloire*
De voir *deux yeux* de larmes l'honorer;
Car s'il *n'a* fait pleurer ſon auditoire,
Son auditoire au moins l'a fait pleurer.

SONNET A L'ITALIENNE.

Je meurs : mais, injuſte Sylvie,
Ma mort doit vous mettre en ſouci;
Car puiſque vous êtes ma vie,
Il faut que vous mouriez auſſi.

Par quel aveuglement extrême
Souhaitez-vous donc mon trépas?
Ah! prenez pitié de vous-même;
Si de moi vous n'en prenez pas.

Car mon ame eſt ſi forcenée ;
Que la votre ſera damnée,
S'il faut que je vienne à mourir.

A moi donc, Capuçins, main forte,
De peur que le Diable n'emporte
La beauté qui me fait périr.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Juillet 1749.

LETTRE XII.

Avant que de vous entretenir, Monſieur, des Œuvres de Madame la Marquiſe *de Lambert*, qu'on vient de raſſembler pour la premiere fois en un Volume *in*-12, il me paroît eſſentiel de vous faire connoître ſa perſonne. Elle étoit fille unique d'Etienne de *Marguenat*, Seigneur de *Courcelles*, Maître des Comptes, & de Monique *Paſſart*. Elle n'avoit que trois ans, lorſqu'elle perdit ſon pere. Œuvres de Madame de Lambert

Sa mere épousa en secondes nôces le célébre *Bachaumont*, qui partage avec *Chapelle* la gloire de cet agréable Voyage, qu'on lit avec tant de plaisir. Non-seulement il étoit Poëte, mais encore homme d'esprit & de bonne compagnie. Il découvrit dans sa belle-fille, quoiqu'enfant, d'heureuses dispositions, qu'il se fit un devoir & un amusement de cultiver lui-même. Docile à ses leçons, elle se déroboit souvent aux jeux de son âge, pour aller lire en particulier. Elle s'accoutuma dès-lors à faire de petits extraits de ce qui la frappoit le plus : méthode excellente qui fixe la légereté de l'esprit, qui fait naître le goût, & forme insensiblement dans la mémoire un trésor littéraire, qui assaisonne les plaisirs, & qui console dans les peines.

Notre Auteur fut mariée le 22 Février 1666 avec *Henri de Lambert*, Marquis de Saint Bris en Auxerrois, mort en 1686, Gouverneur & Lieutenant-Général de la Ville & Duché de Luxembourg. Elle eut, outre deux filles mortes en bas âge, un fils & une autre fille. Le fils est *Henri-François*

de Lambert, Lieutenant-Général des Armées du Roi & Gouverneur de la Ville d'Auxerre. La fille étoit *Marie-Thérese de Lambert*, mariée avec *Louis de Beaupoil*, Comte *de Saint-Aulaire*, tué au combat de Ramersheim dans la Haute-Alsace le 26 Août 1709. Sa femme mourut en 1731, ayant laissé une fille unique, nommée *Therese-Eulalie de Beaupoil de Saint-Aulaire*, mariée avec *Anne-Pierre d'Harcourt*, Marquis *de Beuvron*, frere du Duc d'Harcourt.

Madame de *Lambert* essuya; après la mort de son mari, de longs Procès, où il s'agissoit de toute sa fortune? » Enfin, (dit l'Auteur » de l'abregé de sa vie qui est à la tête » du recueil de ses Ouvrages) quand » elle les eut conduits & gagnés avec » toute la capacité d'une personne qui » n'eût point eu d'autre talent; libre „ & maîtresse d'un bien considé-„ rable qu'elle avoit presque con-„ quis, elle établit dans Paris une „ maison, où il étoit honorable d'être „ reçû. C'étoit la seule, à un petit „ nombre d'exceptions près, qui se „ fût préservée de la maladie épide-

» mique du jeu ; la ſeule, où l'on ſe
» trouvât pour ſe parler raiſonnable-
» ment les uns les autres, & même
» avec eſprit, ſelon l'occaſion. Auſſi
» ceux qui avoient leurs raiſons pour
» trouver mauvais qu'il y eût encore
» de la converſation quelque part,
» lançoient-ils, quand ils pouvoient,
» quelques traits malins contre la mai-
» ſon de Madame *de Lambert* ; &
» Madame *de Lambert* elle-même,
» très-délicate ſur les diſcours & ſur
» l'opinion du Public, craignoit quel-
» quefois de donner trop à ſon goût.
» Elle avoit ſoin de ſe raſſurer, en fai-
» ſant réflexion que dans cette même
» maiſon, ſi accuſée d'eſprit, elle
» faiſoit une dépenſe très-noble, &
» y recevoit beaucoup plus de gens
» du monde & de condition, que de
» gens illuſtres dans les Lettres ».

Son extrême ſenſibilité ſur les diſ-
cours du Public fut miſe à une bien
plus rude épreuve. Le ridicule pré-
jugé qui fermoit aux femmes les ave-
nues du Parnaſſe, ſubſiſtoit encore de
ſon tems. On voit dans l'abrégé de ſa
vie quelles meſures elle prenoit pour
empêcher que les fruits de ſon loiſir

ne viſſent le jour. Elle ne cherchoit que ſon amuſement en confiant au papier ſes ſentimens & ſes reflexions. Mais on a beau dire qu'on n'écrit que pour ſoi ; on écrit auſſi un peu pour les autres, ſans que l'on s'en doute. On ſçait à quoi s'en tenir ſur la modeſtie des Auteurs. Madame *de Lambert* s'étoit bornée pendant quelque tems à lire ſes ouvrages à un petit nombre d'amis ; elle en laiſſa malheureuſement échapper quelques-uns de ſes mains, en exigeant les ſermens les plus forts d'une exacte fidélité. On ne ſe fit point de ſcrupule de violer ces ſermens : on prit des copies des manuſcrits. *Les Avis d'une Mere à ſon Fils & d'une Mere à ſa Fille* parurent imprimés. Madame *de Lambert* en fut inconſolable ; elle ſe crut deshonorée. Une femme, & une femme de condition faire des Livres ! Quelle horreur, quel ſcandale, quelle infâmie ! Croiriez-vous qu'elle retira de chez un Libraire, en lui payant le prix qu'il voulut, toute l'édition d'un autre Ouvrage qu'on lui avoit dérobé ; ce qui prouve l'excès de ſa ſenſibilité, qui ne lui permettoit pas de voir que cette précaution, qui

lui coutoit beaucoup d'argent, étoit très-inutile. C'eſt ainſi que le bon *La Fontaine*, dans les derniers tems de ſa vie, achetoit & brûloit tous les exemplaires qu'il trouvoit de ſes Contes. On rioit de ſa ſimplicité, en la louant.

Si Madame *de Lambert* vivoit aujourd'hui, elle ſeroit exempte de cette fauſſe délicateſſe, qui fut pour elle une ſource de chagrins réels. L'étroite & obcure priſon dans laquelle nos Peres imbécilles renfermoient le beau ſexe, eſt heureuſement rompue : leurs indignes chaines ſont briſées. Elles cueillent maintenant autant de lauriers que de myrthes ; & nous voyons avec plaiſir le Compas & la Lyre

Dans cette même main, qu'un uſage jaloux
Deſtinoit au fuſeau ſous les loix d'un époux.

Les *Ménages* futurs trouveront une ample matiere pour continuer l'Hiſtoire des Femmes Philoſophes. Notre ſiécle en poſſéde pluſieurs qui occuperont une place diſtinguée dans cette Hiſtoire. On y verra l'une emboucher la trompette de *Milton* & chauſſer le

cothurne de *Racine ;* l'autre, excitée par le motif le plus tendre & le plus raiſonnable, donner à ſon fils des leçons de Phyſique avec un ordre, une netteté, une profondeur & une préciſion, ſi rares dans ces ſortes d'ouvrages ; celle-ci développer les myſtères de l'amour, tracer d'un pinceau rapide & tout de feu les caractères d'une paſſion trop malheureuſe, dans des Lettres pleines de délicateſſe & d'agrément ; celle-là donner une nouvelle vie à quelques-uns de nos anciens Monarques, les offrir à nos yeux ſous des traits intéreſſans, & nous ſauver par d'ingénieuſes fictions de l'ennui de la vérité.

Je reviens à Madame *de Lambert.* Elle fut fort infirme pendant tout le cours de ſa vie. Ses dernieres années ſur-tout furent accablées de ſouffrances, que ſon courage naturel, appuyé de la Religion, lui fit ſupporter avec fermeté. Elle mourut à Paris le 12 Juillet 1733, dans la 86 année de ſon âge, généralement regrettée à cauſe des grandes qualités de ſon cœur & de ſon eſprit.

Il ne m'eſt pas poſſible d'entrer dans le détail des différens opuſcules qui

composent son Recueil. Les plus considérables sont les *Avis d'une Mere à son Fils*, les *Avis d'une Mere à sa Fille*, les *Réflexions sur les femmes*, un *Traité de l'Amitié*, & la *Femme Hermite*, *Nouvelle*, *nouvelle*. Ce qui prouve le succès d'un livre, est lorsqu'il aiguillonne le servile troupeau des imitateurs. Quand les *Avis* ingénieux & solides *d'une Mere à son Fils & à sa Fille* furent imprimés, on vit paroître de froides copies de cet excellent original. On publia des *instructions d'un Pere à son Fils & à sa Fille*, des *Avis d'un Oncle à son neveu*. Si ces sortes d'ouvrages, où l'on ne trouve qu'une morale triviale fastidieusement répetée, avoient eu quelque vogue, jugez jusqu'où l'on auroit poussé la manie des *Avis*. On auroit épuisé tous les dégrés de parenté; ensorte que par un leger changement dans les titres des livres, le nombre en seroit devenu prodigieux. Car qui est-ce qui auroit empêché de faire des représentations d'un fils à son pere, d'une fille à sa mere, d'un neveu à son oncle, &c.? Ce qu'il y a de certain, est que ces derniers auroient bien pû prendre

leur revanche, & donner de fort bons conſeils à Meſſieurs leurs parens.

Les avis de Madame *de Lambert* à ſes enfans, ne ſont pas, comme elle le dit elle-même, des leçons ſéches, qui ſentent l'autorité d'une mere; ce ſont des préceptes donnés par une amie, & qui partent du cœur. C'eſt un Philoſophe aimable, qui ſeme de fleurs la route dans laquelle il veut faire marcher ſes diſciples, qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus, qu'à les inſpirer en les faiſant connoître par leurs agrémens. Tout ce quelle preſcrit porte l'empreinte d'une ame noble & délicate, qui poſſéde ſans faſte & ſans effort les qualités qu'elle exige dans les autres. On ſent partout cette chaleur du cœur, qui ſeule donne le prix aux productions de l'eſprit. Avec quelle juſteſſe elle parle à ſon fils de la gloire militaire!
» Les uns, dit-elle, ont la fortune
» pour objet; les autres l'élevation &
» l'immortalité. Ceux qui ſe bornent
» à la fortune, ont toujours un méri-
» te borné. Tout homme qui n'aſpire
» pas à ſe faire un grand nom, n'exé-
» cutera jamais de grandes choſes.

» Ceux qui marchent nonchalamment,
» ſouffrent toutes les peines de leur
» profeſſion, & n'en ont ni l'honneur
» ni la récompenſe..... Il faut par
» de grands objets donner un grand
» ébranlement à l'ame; ſans quoi elle
» ne ſe mettroit point en mouvement.
» Quelque ardent, quelque vif que
» ſoit votre amour pour la gloire,
» vous demeurerez encore bien en-
» deçà du terme.... Rien ne con-
» vient moins à un jeune homme
» qu'une certaine modeſtie, qui lui
» fait croire qu'il n'eſt pas capable de
» grandes choſes..... On diſoit
» à *Ageſilas* que le Roi de Perſe étoit
» le grand Roi: *Pourquoi ſera-t'il
» plus grand que moi*, répondit-il,
» *tant que j'aurai une épée à mon cô-
» té?* « Il eſt hors de doute qu'il y a
un mérite ſupérieur, qui ſent que rien
ne lui eſt impoſſible. Je voudrois
qu'il y eût aujourd'hui un Poëte
qui pût dire avec quelque fon-
dement à propos du grand *Corneille*:
*Pourquoi ſera t'il plus grand que moi,
tant que j'aurai une plume à la main?*

Madame *de Lambert* rapporte un
trait remarquable du pere de ſon mari.
» Je regrette tous les jours, dit-elle à
» ſon

» son fils, de n'avoir pas vû votre
» grand-pere..... Au siége de Gra-
» velines, les Marêchaux de Gassion
» & de la Meilleraye, qui comman-
» doient, s'étant brouillés, leur dé-
» mêlé divisa l'Armée. Les deux par-
» tis alloient se charger, lorsque
» votre grand-pere, qui n'étoit alors
» que Marêchal de Camp, plein de
» cette confiance & de cette autorité
» que donne le zèle du bien public,
» ordonna aux troupes de la part du
» Roi de s'arrêter. Il leur défendit de
» reconnoître ces Généraux pour
» leurs chefs. Les troupes lui obéi-
» rent; les Marêchaux de Gassion &
» de la Meilleraye furent obligés de
» se retirer. Le Roi a sçû cette ac-
» tion, & en a parlé plus d'une fois
» avec estime. «

Si je me laissois entrainer par mon goût, je vous rapporterois, Monsieur, une foule de morceaux & de traits admirables pour la conduite de la vie, renfermés dans ce petit écrit. Ce qui me plaît beaucoup est l'art avec lequel les exemples tirés de l'histoire ancienne & moderne y sont enchassés. Ce ne sont point des citations de sçavantasse, mais de simples traits

heureusement amenés, pour donner plus d'éclat & de force aux préceptes, & pour en couvrir l'aridité. On y reconnoît un esprit nourri de bonnes lectures.

Madame *de Lambert* n'étoit pas de ces Meres sauvages, dont la triste sagesse interdit à leurs filles le commerce des hommes ; qui les tenant renfermées chez elles ou dans un Cloître, s'imaginent qu'il ne s'agit que de les soustraire à tous les yeux, & qui croiroient faire un crime en leur permettant de lire des Romans sages & bien écrits, & de bons Livres d'histoire & de Philosophie. L'ignorance & la solitude égarent plus de jeunes cœurs que la connoissance du monde & de ses plaisirs. Elle ne ressembloit pas non plus à ces Meres jalouses des attraits naissans de leurs filles, à ces coquettes indignées de voir sous leurs yeux les héritieres de leur jeunesse & de leurs charmes s'enrichir chaque jour des dépouilles de leur visage. Les jeunes personnes sont bien malheureuses de devoir le jour à de pareilles Meres ; elles ont mille duretés à essuyer, & ce qui est irréparable, leur éducation est ordinairement négligée. Enfin, Ma-

dame *de Lambert* étoit bien loin d'imiter ces Meres entêtées des maximes du siécle, qui ne connoissant d'autre mérite que celui de la beauté, se bornent à instruire leurs enfans dans le grand art de plaire, & ne leur inspirent que le goût des vaines parures & des amusemens frivoles. Lisez, Monsieur, les avis que notre Auteur donne à sa fille, & vous admirerez la solidité de ses réflexions, & le juste milieu qu'elle observe en tout. Elle ne défend pas à Mademoiselle *de Lambert* de chercher à plaire, puisque les femmes y sont destinées ; elle lui conseille seulement d'être sensible & délicate sur sa réputation, & d'éviter les chagrins qui empoisonnent toujours la vie d'une femme galante. Mais la pudeur n'est pas la seule vertu du sexe ; & quand on la posséde, il ne faut pas se croire en droit de manquer à tout le reste, & d'être impunément orgueilleuse & médisante. Anne de Bretagne, Princesse impérieuse & hautaine, faisoit souffrir Louis XII ; & ce bon Roi disoit souvent en lui cédant : *Il faut bien payer la chasteté des femmes.*

Madame *de Lambert* veut que sa

fille s'occupe de ſciences ſolides. L'hiſtoire Grecque & Romaine, l'hiſtoire de France, la Philoſophie, la Morale & la Poëſie entrent dans les études qu'elle lui preſcrit; elle ne lui interdit pas même les Romans; encore moins les ſpectacles, pourvû qu'elle liſe les uns & qu'elle voie les autres avec des précautions. La langue Italienne n'eſt pas de ſon goût. » Les femmes, dit-elle, apprennent » volontiers l'Italien qui me paroît » dangereux; c'eſt la langue de l'a» mour. Les Auteurs Italiens ſont peu » châtiés; il regne dans leurs ouvra» ges un jeu de mots, une imagina» tion ſans régle qui s'oppoſe à la » juſteſſe de l'eſprit. » Ces *Avis*, ainſi que les précédens, ſont pleins de réflexions fines & judicieuſes; je les regarde comme deux chefs-d'œuvres de morale, & l'on ne ſçauroit trop en recommander la lecture aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. Ciceron, Pline, Tacite, Seneque, Marc-Aurele, L'Ecriture Sainte, Montagne, la Rochefoucault, le P. Mallebranche y ſont ſouvent cités, & toujours à propos. L'Auteur avoit lû juſqu'aux

Peres de l'Eglise, dont quelques passages sont heureusement appliqués à ses préceptes.

Les *Réflexions nouvelles sur les femmes*, qui parurent pour la premiere fois en 1727, eurent alors le plus brillant succès. M. *Lockman*, connu en Angleterre par plusieurs Traductions de nos meilleurs Livres François, les fit réimprimer à Londres avec une version Angloise. Le titre original de ce petit Ouvrage étoit *Métaphysique d'Amour*; & ce titre convenoit assez à la maniere dont Madame *de Lambert* traite de cette passion. Elle commence par s'élever contre l'injustice des hommes, qui semblent exiger que les femmes ne fassent aucun usage de leur esprit. Comme c'est sa propre cause qu'elle défend, elle la fait valoir par des raisons & par des autorités. Elle prétend avec justice que son sexe a pour les sciences autant de dispositions & de talens que le nôtre. Un Auteur très respectable, le Pere *Mallebranche*, donne aux femmes tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût est*, dit-il, *de leur ressort, & elles sont*

juges de la perfection de la langue. L'avantage n'eſt pas médiocre. Quand *Saint-Evremond* a voulu donner un modèle de perfection, il ne l'a pas placé chez les hommes. *Je crois*, dit-il, *moins impoſſible de trouver dans les femmes la ſaine raiſon des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Montagne* aſſure que les femmes ont un *eſprit plein-ſautier*; c'eſt-à-dire, qu'elles apperçoivent de *plein ſaut*, d'une maniere vive & prompte, ſans qu'il en coûte rien à la raiſon, tout ce qu'il y a à voir dans chaque choſe. Enfin, Madame *de Lambert* rapporte ce qui a été dit de Madame *de la Sabliere.* On demandoit un jour à un homme d'eſprit de ſes amis ce qu'elle faiſoit & ce qu'elle penſoit dans ſa retraite : *Elle n'a jamais penſé*, répondit-il, *elle ne fait que ſentir.*

Après avoir ainſi fait l'apologie de ſon ſexe par rapport à l'eſprit & au goût, elle traite de l'amour. Cette paſſion dangereuſe ceſſeroit de l'être, ſi elle étoit telle que l'Auteur voudroit l'introduire dans le monde. Son ſentiment analyſé n'eſt autre choſe que l'amour Platonique, ou l'amour des Eſprits. C'eſt un amour entiere-

ment dégagé des ſens. Je doute que notre ſiécle s'accommode d'un pareil ſyſtême. Ce petit écrit eſt plein d'imagination, de fineſſe & d'agrément. C'eſt dommage qu'il roule ſur une opinion purement idéale, qu'il eſt impoſſible que l'humanité adopte jamais.

Je trouve plus de vraiſemblance avec la même délicateſſe dans le *Traité de l'amitié*. L'ingénieux Auteur s'eſt propoſé d'en peindre les avantages, les charmes & les devoirs. Il regne dans ſes réflexions un tour libre qui releve le ſtile & la diſpoſition du ſujet ; & cette aimable liberté ſied bien dans un Ouvrage, où l'eſprit ne fait que ſuivre les mouvemens du cœur, ennemi de la ſymmetrie & de la contrainte. Une exactitude ſcrupuleuſe eût produit la ſécherelle. Cet écrit doit être ſur-tout extrêmement goûté par ces eſprits délicats, qui aiment tout ce qui eſt iſolé, parcequ'ils ſe plaiſent à découvrir eux-mêmes des rapports.

L'amitié & l'amour ont la même origine ; même beſoin de ſentimens, même générosité, même puiſſance pour remplir le cœur. Cependant

quelle différence ! L'amour, pour me servir des termes de Madame *de Lambert*, eſt une paſſion turbulente ; & l'amitié eſt un ſentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'yvreſſe, qui preſque toujours eſt ſuivie de violens chagrins ; l'autre eſt une joie de raiſon, toujours pure ; toujours égale ; rien ne peut l'alterer ni la laſſer ; elle nourrit l'ame. C'eſt dans l'amitié vertueuſe qu'on trouve un remède efficace à l'inquiétude & à l'agitation naturelle du cœur humain, le ſecours des bons conſeils, & l'émulation de la vertu. Il faut pour cela de part & d'autre un cœur droit, un eſprit élevé, des mœurs pures, & un fond de ſenſibilité, ſource de tous les agrémens de l'amitié. Ainſi point de liaiſon tendre & affectueuſe avec les ambitieux, les orgueilleux, les amans, les jeunes gens & les eſprits frivoles. L'amitié entre les femmes n'eſt ordinairement ni ſincère ni durable. La rivalité & la jalouſie en empoiſonnent bientôt les plaiſirs. Mais une femme qui aime l'amitié ſolide d'un homme, met dans cet agréable commerce toute la vivacité de l'amour. Enfin, on ne peut ſe lier

par ſentiment qu'avec des perſonnes revenues des paſſions violentes, & convaincues du peu de valeur des choſes humaines. La véritable amitié eſt occupée à ſentir les choſes préſentes, & à imaginer agréablement pour l'avenir; elle ſe fait un devoir d'être toujours fidelle, & d'exercer une noble & généreuſe confiance : Dieu & l'homme ſont les ſeules bornes qu'elle ſe preſcrit.

Je ne fais, Monſieur, qu'effleurer ces héroïques maximes, qui ſont développées avec beaucoup de juſteſſe. Il n'y a pas moins de ſageſſe dans les réflexions ſur ce qu'il faut éviter ou faire, pour rendre l'amitié ſolide, & pour empêcher la honte preſqu'inſéparable d'une rupture. Madame *de Lambert* n'eſt pas moins ſévere en amitié qu'en amour : elle trouve des devoirs à remplir par-delà le tombeau. Ces détails ſuffiſent pour vous faire connoître le mérite d'un écrit, qui eſt un tiſſu de ſentimens nobles & vertueux, qu'on ne voit par malheur que dans les Livres. Mais il eſt néceſſaire d'en offrir de tems en tems la peinture aux hommes, pour les faire rougir du peu de délicateſſe de leur

amitié, presque toujours inspirée par l'intérêt, par l'ostentation & par l'amour propre. Il est bien fâcheux de voir des Orateurs & des Poëtes parler avec enthousiasme des charmes & des avantages de l'amitié, & que cette sublime théorie soit démentie par leurs actions.

L'Histoire de *la Femme Hermite* est extrêmement touchante. L'Héroïne est un modèle accompli des malheurs de l'amour. On ne peut s'empêcher de donner des larmes au récit de ses tragiques avantures. Elle étoit adorée d'un Prince à qui cependant elle avoit préferé un Duc, qui ne l'aimoit que par vanité. Celui-ci s'étoit battu contre son rival qu'il avoit tué. Pour échapper au ressentiment de la famille du Prince, & à la fureur de son pere, elle prend le parti de fuir tout commerce humain, & d'aller pleurer dans la solitude les funestes suites de sa passion. En marchant le long d'une colline, elle apperçoit un bois: elle y entre & voyant une petite maison qu'un Berger lui dit être un Hermitage, elle s'avance & la trouve ouverte. L'Hermite étoit mort depuis quelque tems; elle prend sa place.

Deux Dames qui le croyoient encore vivant, se promenant un jour auprès de son habitation, furent curieuses de l'entretenir. Elles virent une femme grande & bien faite, qui entra brusquement dans cette demeure champêtre, & qui ferma la porte après elle. Vous jugez bien qu'elles commencerent à rabattre de la haute opinion qu'elles avoient de la vertu du saint personnage: leur curiosité redoubla. Elles eurent la méchanceté de frapper rudement à la porte, en criant de toutes leurs forces qu'elles vouloient voir l'Hermite. La même personne qu'elles avoient vûe ouvrit la porte, & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrerent brusquement, & ayant en peu de tems parcouru toute cette petite habitation, qui étoit simple & modeste, elles furent très étonnées de n'y trouver que celle qui leur parloit. C'est à ces deux Dames qu'elle fait l'histoire de sa vie.

On lit dans les œuvres de Madame *de Lambert* un portrait de M. *de Fontenelle*. Ce célébre Doyen du Parnasse m'y paroît peint avec beaucoup de délicatesse & de vérité. Je laisse à part

ce qui regarde ses mœurs, sa figure & son cœur indifférent, auquel on échape, à ce que dit l'Auteur. Voici les traits qui caractérisent ses talens. » Comme il a de tous les esprits, il » écrit sur tous les sujets; mais la plus » grande partie de ce qu'il fait doit » être *l'objet de nos respects*, & non » pas de nos connoissances. Il fait des » Vers en homme d'esprit, & *non pas* » *en Poëte*..... Sa conversation est » amusante & aimable. Il a une ma- » niere de s'énoncer simple & noble, » des termes propres sans être recher- » chés. Il montre aussi de la sagesse & » de la retenue: de sa retenue on en » fait aisément du dédain. Il donne » l'impression d'un caractere *dégoûté* » *par délicatesse*. Peu blessé des injusti- » ces qu'on peut lui faire, la connois- » sance de lui-même le rassure, & *sa* » *propre estime lui suffit.* «

Il y a encore beaucoup d'autres ouvrages de Madame *de Lambert*, dont les bornes d'une lettre ne me permettent pas de vous entretenir. Ce sont des morceaux détachés sur différens sujets de morale. On y trouve partout le même esprit, le même goût, les mêmes nuances. Son stile charmant

n'eſt pas toujours exact : mais on voit que ce ſont des fautes échapées à la vivacité d'une femme de beaucoup d'eſprit. Il y a auſſi quelquefois, mais rarement, du précieux. Il n'eſt guéres poſſible de n'y pas tomber, quand on a dans l'eſprit autant de fineſſe, & dans le cœur autant de délicateſſe qu'en avoit cette femme illuſtre.

Il n'y a perſonne, Monſieur, qui ne convienne de l'utilité des Académies établies en pluſieurs Villes du Royaume, & des prix qui y ſont diſtribués. Ces Societés Littéraires font couler inſenſiblement dans tous les membres d'un Etat le goût des Lettres & des Arts. Elles adouciſſent les mœurs, dégoûtent des plaiſirs frivoles & groſſiers, excitent l'émulation parmi les gens oiſifs, & jettent ſur l'ignorance un ridicule, dont on cherche à ſe garantir par l'étude. La Province de Bretagne eſt peut-être la ſeule qui ſoit privée de cet établiſſement avantageux. Auſſi a-t-elle été la derniere à ſe polir, & à figurer ſur le Parnaſſe. Elle eſt encore aujourd'hui la plus ſtérile en Ecrivains ; mais par ceux qu'el- Recueil des Jeux Floraux.

le a produits, on peut juger qu'il en sortiroit un plus grand nombre de son sein, si dans l'institution d'une Académie à Rennes la jeunesse Bretonne trouvoit les encouragemens si communs ailleurs. On pourroit se flatter de voir revivre les *le Païs*, les *Hardouins*, les *le Sages*, & les *Bougeants*. Les *Maupertuis*, les *Saint-Foix*, les *Duclos*, les *Trublets*, & les *la Bletteries* auroient peut-être dans leurs compatriotes des imitateurs, qui marcheroient sur leurs traces glorieuses.

Mais je voudrois que certaines Compagnies Littéraires, qui ne récompensent que des essais d'Eloquence & de Poësie, décernassent aussi des prix à des recherches sur l'histoire ancienne & moderne, principalement sur la nôtre, à de curieuses dissertations sur des points importans de Littérature, de morale ou de critique, enfin à des ouvrages solides. Car de bonne foi, quel fruit le public retire-t-il de ces immenses recueils de Vers & de Prose, tombeaux inconnus de piéces couronnées, qui ont couté des sommes prodigieuses, qu'on auroit pû employer à un plus digne usage ?

Ce n'eſt pas que l'on donne l'excluſion à l'Eloquence & à la Poëſie ; tout ce qu'on ſouhaiteroit, eſt qu'à ces arts de pur agrément on daignât mêler des travaux utiles.

L'Académie des Jeux Floraux * dépenſe tous les ans environ quinze cens francs en prix de Proſe & de Vers. Le recueil de cette année eſt, je crois, le cinquante-cinquiéme. J'y ai ſeulement trouvé huit Odes, ſept Poëmes, trois Sonnets, avec quelques Diſcours. Bon Dieu! quel déluge de vers! Vous me diſpenſez ſans doute de vous faire connoître toutes les différentes Piéces qui forment ce recueil. Je me borne à vous dire un mot de l'Ode qui a remporté le prix. Le nom de l'Auteur doit exciter votre curioſité: c'eſt M. *Marmontel*, qui dans ces luttes poëtiques eſt un Athlete redoutable. Sa piece eſt intitulée *La Chaſſe*. C'eſt une ménagerie très-curieuſe, où l'Auteur a ſçu raſſembler habile-

* Il y a depuis quelque tems à Toulouſe une Académie des Sciences, Belles-Lettres & Inſcriptions. On y a fondé un prix de cinq cens livres pour le meilleur ouvrage ſur une matiere utile qu'on déſigne. Ainſi mes réflexions ne tombent pas ſur cette Ville célébre.

ment des Ours, des Sangliers, des Cerfs, des Biches, des Faons, des Lievres, des Eperviers, des Tourterelles, des Perdrix & des Perdreaux. Je ſuis fâché que le Poëte n'ait pas traité ce beau ſujet dans le noble & dans le grand. Il eſt aſſez étonnant que le ſon des cors de chaſſe, les cris des chaſſeurs, les abois des chiens, la fureur & la rage des animaux pourſuivis, enfin tout ce fracas qui accompagne cet exercice des Héros, & qui remue l'ame ſi puiſſamment, n'ait pas échauffé ſon imagination. Quelles peintures tous ces objets ne lui auroient-ils pas fournies ? Et pour peu qu'il eût voulu entrer dans quelque détail, ne pouvoit-il pas faire une deſcription intéreſſante de la chaſſe au Cerf, de la rapidité avec laquelle il fend les forêts, & briſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, de la maniere dont il ſe défend contre la Meute acharnée à ſa perte, & de ſes forces épuiſées, lorſqu'il ſe précipite dans les eaux, où il trouve la mort ? On ne voit rien de tout cela dans l'ouvrage de M. *Marmontel*. Il n'y a qu'un endroit, où il décrit ainſi le combat des chiens & du Sanglier :

L'inſtinct leur trace *mille voyes :*
Le Sanglier à leur abord,
Terrible *au milieu* de ſon fort;
Grince les dents, *dreſſe ſes ſoyes :*
Bien-tôt de ſon antre échappé,
Et d'ennemis enveloppé
Le peril *aiguiſe* ſa rage.
Tout fuit : *le Monſtre* bondiſſant
Affronte à travers le carnage
Les traits du chaſſeur pâliſſant.

Bois, cacherez vous ſous votre ombre
Le Monſtre de ſang aſſouvi,
Ou de tous côtés pourſuivi
Va-t-il ſuccomber ſous le nombre ?
Sous ſa dent le chêne gémit :
Mais tandis qu'au loin tout frémit,
Quel bras * s'oppoſe à ſon paſſage ?
D'un ſeul coup il eſt terraſſé ;
Et ſon cerveau bouillant de rage
Jaillit ſur ſon front hériſſé.

Que penſez-vous, Monſieur, de ce *cerveau bouillant qui jaillit ſur le*

* La chaſſe à l'épieu.

front du ſanglier ? L'Auteur a voulu dire la *cervelle ;* cette image eſt bien dégoûtante, ſans être vraie ; l'épieu ne fait pas ſauter la cervelle du Sanglier.

> Ainſi des Héros de la Fable
> L'on voit les célèbres travaux
> Servir de jeux à leurs rivaux,
> Dans un ſiècle *plus reſpectable.*

Si notre ſiècle, pour parler proſaïquement, eſt *plus reſpectables*, ce ne ſera pas du moins par les Odes.

L'auteur gémit ſur le ſort du Gibier ; enſorte que preſque toute ſon Ode n'eſt, à proprement parler, qu'une Elegie. Selon lui la vûe d'un Cerf prêt à mourir rappelle au Chaſſeur la tragique avanture d'*Actéon.* Vous avez chaſſé quelquefois, Monſieur ; vous êtes-vous jamais aviſé de penſer à *Actéon ?* Le Chaſſeur, dit *Horace*, oublie juſqu'à ſa tendre épouſe, *Venator teneræ conjugis immemor ; M. Marmontel* ne penſe pas comme *Horace ;* il veut qu'on ſe ſouvienne de Diane & d'Actéon.

L'Auteur peint ainſi la Biche qui

va au ſecours du Cerf *palpitant :* ce morceau eſt pathétique. On croit voir une femme vertueuſe voler à la défenſe de ſon mari.

Il vivra : *ſa chaſte* compagne,
Cherchant dans cet affreux danger
Le moment de le dégager,
Le ſuit de l'œil dans la campagne ;
Mais dans le paternel ſéjour,
L'unique fruit de leur amour
Des Chaſſeurs deviendroit la proye ;

Cette réflexion de la Biche eſt très-juſte. Que fait-elle pour parer ce malheur ?

Elle le lance avec effort * ;
Et les vents *effacent* la voye
Que l'odeur traçoit à la mort.

Une voye tracée par l'odeur à la mort, quelle façon de parler ! Et d'ailleurs quelle juſteſſe ! Puiſque le Faon étoit *dans le paternel ſéjour*, il n'y avoit pas encore de *voye* ; il n'y en a pas non

* Tous les Naturaliſtes ont obſervé cette manœuvre de la Biche, à ce que dit l'Auteur.

plus, après que la Biche l'a jetté en l'air, & lancé loin d'elle ; d'ailleurs les chiens ne ſont occupés que du Cerf : ainſi les vents avoient moins à *effacer* que l'Auteur. Je craindrois, Monſieur, de vous attendrir par le recit lamentable que fait le Poëte de la mort de la Biche, & de celle d'un Lièvre. Mais je ſerois injuſte ſi je ne vous citois pas la ſtrophe ſuivante, dont la fin m'a beaucoup plu :

A la nature rendez graces,
Vous, légers citoyens de l'air ;
Dont le vol plus prompt que l'éclair
Confond l'œil fixé ſur vos traces :
Mais où vous frayer des chemins
Inacceſſibles aux humains ?
L'épervier leur prête ſes aîles ;
Et des cieux perçant le lambris,
Il va ſaiſir les Tourterelles
Juſques ſur le char de Cypris.

Cette image eſt très-agréable ; quoiqu'il s'agiſſe de la mort des Tourterelles. Vous voyez aſſez, Monſieur, la contradiction qui eſt au com-

mencement de cette ſtrophe. L'Auteur dit que les oiſeaux ne peuvent échapper aux humains; ce n'étoit donc pas la peine de les inviter à rendre graces à la nature de leur faculté de voler.

J'applaudis ſincerement à cette peinture forte & vraie des chiens de chaſſe :

Les cris des Chaſſeurs vigilans
Animent à des jeux ſanglans
Ces animaux fiers & rapides,
Qui nés à l'ombre de nos toits,
De l'homme compagnons timides,
Deviennent la terreur des bois.

Le trait moral qui termine cette pièce, eſt bien commun. C'eſt une conſolation aux Oiſeaux qui ne doivent pas être étonnés de la guerre que nous leur faiſons :

Cette guerre n'eſt que l'image
De celle qui regne entre nous.

Le petit défaut de cette Ode eſt d'être peu lyrique, durement écrite,

& de manquer de cet enthousiasme d'expressions, que l'Auteur semble réserver pour ses Tragédies, où il n'en faut pas.

Je suis, &c.

A Paris ce 1 Août 1749.

LETTRE XIII.

Connoissance des beauté & des défauts, &c.

MOnsieur *de Voltaire* est à juste titre, Monsieur, le Poëte favori d'un grand nombre de Lecteurs. La Renommée prête ses cent voix à des zélateurs ardens, qui semblent n'avoir d'autre emploi dans la vie civile que celui d'exalter le mérite de ce grand homme. Une réputation aussi décidée que la sienne a-t-elle besoin de ces secours étrangers? Je ne sçai ce qu'il aura pensé d'un monument qu'on vient de dresser à sa gloire, d'un Livre où il est hautement préferé à tous les genies que la France a produits. Je regarde cet ouvrage comme une espéce de Statue Equestre. J'y

vois *M. de Voltaire*, seul monté sur le cheval Pegase: Apollon lui-même met une couronne sur sa tête ; les Corneilles, les Racines, les Boileaux, les Molieres, les La Fontaines, les Rousseaux, les Crébillons, les Fontenelles sont enchainés à ses pieds, comme des Rivaux qu'il a domptés par la force de son génie.

Ce livre singulier est intitulé : *Connaissance des beautez & des défauts de la Poësie & de l'Eloquence dans la langue Française, à l'usage des jeunes gens, & sur-tout des étrangers, avec des exemples, par ordre alphabétique, par M. D**** à Londres.* L'Auteur de cette Piece, qui s'annonce comme Professeur de goût & de Littérature au service des jeune Etrangers, avec privilège d'aprécier les talens & d'en former, se déclare partisan du seul M. *de Voltaire*. Il lui veut adjuger la monarchie universelle du Parnasse : voilà son projet à découvert. Je ne suis point de ceux qui pensent que tout ceci n'est qu'une malice concertée ; que l'Auteur de cette brochure n'affecte l'orthographe particuliere à M. *de Voltaire*, & n'imite quelquefois son stile, que pour le charger de l'ou-

vrage même : imputation très indécente, & peu vraiſemblable. Quelqu'un pourra-t-il s'imaginer qu'un Ecrivain connu veuille ſe louer lui-même d'une façon ſi arrogante & ſi groſſière ? On ſçait aſſez quelle eſt la retenue & la modeſtie de ce grand Poëte, & ſa franchiſe incapable de pareils détours. Il connoit les vrais chemins qui conduiſent à la réputation ; & je ſuis perſuadé qu'il deſavouera hautement le Précepteur de la jeuneſſe étrangere, dont inutilement on lui donne ici le maſque. Il ſera lui-même indigné de ſe voir mis au-deſſus de tout ce que le ſiècle admire, de tout ce qui doit éclairer la poſtérité, de tous les Maîtres en différens genres, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Fabuliſtes, Dramatiques, Satiriques, &c. Il eſt vrai que M. *de Voltaire* eſt tout cela ; qu'inépuiſable Prothée il prend toutes ſortes de formes ; que toutes lui vont bien ; qu'il embouche également la flute & la trompette ; qu'il eſt à ſon aiſe dans le Cothurne & dans le Brodequin. Mais ne faut-il plus lire que lui ſeul, ou ne lire les autres que relativement à ſa gloire ? Voilà les études de la jeuneſſe

jeunesse bien abrégées. L'imprudente amitié est plus nuisible que la haine déclarée. L'Auteur rend un bien mauvais service à M. *de Voltaire*; c'est lui attirer un monde d'ennemis, dont on n'a pas besoin. D'ailleurs la louange excessive dégrade un Héros plutôt qu'elle ne l'éleve: on la prend pour l'ironie. J'en suis donc encore à sçavoir comment on peut définir la Brochure en question. Est-ce un éloge, est-ce une satire? Je l'ignore. Il faut bien cependant que je prenne un parti. Je me décide pour le panégyrique. Comme il n'est pas naturel qu'on se propose d'humilier un aussi grand homme que M. *de Voltaire*, je pense qu'on a voulu le louer de bonne foi. Dans cette idée je vais vous faire connoître, Monsieur, la forme de cet ouvrage. Je prendrai la liberté de combattre quelques réflexions du panégyriste, & de critiquer quelques morceaux de son Auteur chéri, qu'il cite comme des modeles de perfection.

L'Instituteur de la jeunesse met sous nos yeux des pieces de comparaison, tirées des Auteurs les plus approuvés, qui ont traité les mêmes sujets; c'est de toutes les méthodes qu'il

a employées, celle qui lui a toujours le mieux réussi. » Je mêlerai quelque-» fois, dit-il, à ces pieces de Prose » & de Poësie de petites digressions » sur certains genres de Littérature, » afin de rendre l'ouvrage d'une uti-» lité plus étendue ; & je tirerai la » plûpart de mes exemples des Au-» teurs que j'appelle *Classiques* ; je » veux dire des Auteurs qu'on peut » mettre au rang des Anciens qu'on lit » *dans les Classes.* « Comme c'est un Précepteur qui parle, il est bon qu'il sçache que l'on partagea autrefois tous les bons Auteurs de l'antiquité en différentes *Classes*, suivant leur genre; & l'on appella *Classique* un Auteur ancien du premier ordre dans son genre. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'un Auteur *Classique* soit tout Auteur qu'on met entre les mains des jeunes gens dans les Colleges, & que ce mot de*Classique* tire son étymologie des Classes des étudians.

Quoique l'Auteur ait annoncé un arrangement alphabétique pour ses exemples, il traite d'abord de l'amitié & de l'amour; l'ambition vient après. Voici sa raison : J'aurois dû, » en suivant l'ordre alphabétique,

» traiter l'ambition avant l'amitié ;
» mais j'ai mieux aimé commencer
» par une vertu que par un vice. »
Mais l'ambition eſt-elle un vice, quand elle a un objet permis, & qu'elle eſt moderée ? L'ambition même de regner ſeul ſur le Parnaſſe n'eſt pas un vice ; elle n'eſt qu'un ridicule. Quoiqu'il en ſoit, ſuivons l'ordre que l'Auteur a mis dans les matieres, & jugez de l'équité de ſes ſentences.

S'agit-il d'*amitié* ? M. *de Voltaire* eſt le ſeul qui en ait bien peint les charmes. On cite de lui trois morceaux poëtiques aſſez longs qu'on oppoſe à ſix Vers de *la Fontaine*, & à deux phraſes de Madame *de Lambert*, tirées de ſon Traité de l'Amitié. Cette Dame & *la Fontaine* ſont critiqués. Il n'y a que les Vers de M. *de Voltaire*, où l'on ne trouve rien à dire, pas même ceux-ci :

Compagne de mes pas *dans toutes* mes demeures,
Et dans tous les états *&* *dans toutes* les heures,
Sans toi *tout* l'homme eſt ſeul.

Eſt-il queſtion de l'*Amour* ? Ce

qu'en disent *Rousseau* dans sa piéce intitulée *la Voliere*, & M. *de Fenelon* dans son *Télemaque*, est bien inférieur au Temple de l'Amour décrit au commencement du neuviéme Chant de la Henriade. Y a-t-il cependant rien de comparable à cette peinture qu'en fait *Rousseau* ?

D'un foible enfant il a le front timide ;
Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue ;
Puis tout à coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré
Suivent son char de soupçons entouré.

Comparez, Monsieur, à ce morceau la longue description de la Henriade, vous verrez qu'elle n'est qu'une amplification collégiale de ces douze Vers admirables.

M. *de Voltaire* eſt le ſeul qui ait caractériſé l'*ambition* en grand, & qui l'ait peinte dans ſon plus haut degré. On le prouve par une tirade de la Tragédie de Mahomet, qui veut être à la fois Conquérant, Légiſlateur, Roi, Pontife & Prophète. Mathan s'exprime en ſubalterne dans Athalie; Mahomet en maître du monde. Mais l'Auteur auroit-il voulu qu'un Courtiſan adroit comme Mathan eût été follement ambitieux comme *Mahomet*? Racine l'a fait agir & parler comme il devoit.

M. *de Fenelon*, qui eſt pourtant traité d'illuſtre page 30, eſt mis au-deſſus de Corneille dans le Tableau d'une *armée*; mais ne vous y trompez pas: ce Prélat n'eſt déclaré vainqueur que pour être immolé à M. *de Voltaire*, dont les Vers ſont préferés à la Poëſie de l'un & à la Proſe de l'autre.

Homere n'a pas plus beau jeu vis-à-vis de lui dans la peinture d'un *aſſaut*. Vous jugez bien que *la Motte* eſt fuſtigé à la ſuite d'Homere: Généraux, Goujats; on fait main-baſſe ſur tout. *La Motte* étoit-il cependant un homme ſi mépriſable, & doit-on le compter parmi *les plus mauvais Auteurs*?

Quelques-unes de ses Poësies Lyriques, ses Odes Anacréontiques, & tout ce qu'il a écrit en Prose, lui assurent un rang distingué sur le Parnasse.

Homere doit mettre pavillon bas devant *le Tasse*, & *le Tasse* devant la divine Henriade, au chápitre *des Batailles.*

Avec la même adresse employée contre M. *de Fenelon* & *Corneille*, on fait un paralléle du Grand *Bossuet* & de l'Abbé *Terrasson*, à l'article des *caracteres & des portraits.* Vous ne doutez pas que, selon le judicieux *Aristarque*, l'Auteur de *Sethos* n'écrase *Bossuet*; mais c'est pour être tous deux ensevelis sous l'historien de Charles XII. *Sarazin* n'a point réussi à peindre *Valstein* dans l'histoire de sa conspiration. Quoiqu'il se soit étendu sur le caractere de cet ambitieux, on n'en cite ici que quatre lignes, qui est ce qu'il y a de plus commun, qu'on met vis-à-vis du portrait du Roi de Suéde, dont on n'a pas omis une seule syllabe. Quelle équité ! Quelle bonne foi !

Faut-il parler de *Comparaisons*, ornement usité dans la Poësie, sou-

vent prodigué, rarement assorti? Homere, Milton & Fenelon ont une Fabrique grossiere. La seule Henriade est le modèle. Le pauvre Rousseau lui-même n'y entendoit rien. Que dis-je? Si l'on en croit l'Auteur, il n'y en a que trois dans toutes les Odes de ce divin Poëte.

Le Précepteur de la jeunesse rapporte deux comparaisons de l'Ode IV du second livre, adressée à M. *d'Ussé.*

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joye & d'ennuis.

Cette idée est traitée de commune; un *cercle marqué de joye & d'ennuis* est une expression vicieuse. On veut bien trouver quelque esprit, mais peu de justesse, dans la seconde comparaison.

Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux:
Couple de Déïtés bizarre,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des Cieux.

Dans la ſeule Ode, dont ces comparaiſons ſont tirées, il y en a quatre autres fort belles, que le Cenſeur s'eſt bien donné de garde de rapporter. Il s'agit des viciſſitudes du ſort, & de donner quelque eſperance à un ami accablé ſous le poids du malheur :

L'air ſiffle : une horrible tempête
Aujourd'hui gronde ſur ta tête :
Demain tu ſeras dans le port.

Toujours la mer eſt pas en butte
Aux ravages des Aquilons ;
Toujours les torrens par leur chute
Ne déſolent pas nos vallons.

Si le Pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots ;
L'eſpoir du calme le raſſure
Quand les vents & la nue obſcûre
Glacent les cœurs des Matelots.

Mais y a-t-il rien de plus juſte, de plus agréable, & de plus ingénieux que de comparer la Fortune à une courtiſanne ; le Poëte conſeille

De la voir du même visage
Qu'une Courtisanne volage;
Indigne de nos moindres soins;
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.

On feroit un volume des belles comparaisons dont notre Horace est rempli; & cependant on n'en a découvert que trois dans tous ses chefs-d'œuvres Lyriques.

Corneille n'est pas heureux à *dialoguer*: arrêt prononcé souverainement; voici le motif de l'arrêt: Parallele de l'Œdipe nouveau avec celui du Maître du Théâtre, de Brutus & de César avec Cinna; car rien n'échape. M. de Crébillon est, *froid*, *impertinent*, *déteſtable*; ses Princesses sont des *Soubrettes*.

Après les *Dialogues en vers* viennent les *Dialogues en proſe*. Les quatre-vingt douze ans du respectable M. *De Fontenelle* ne sont point une sauvegarde aux yeux de notre *Pourſendeur* litteraire. Il dechire impitoyablement les Dialogues des Morts, qui avoient prescrit contre la critique; ils en ont

tant essuyées ! *Non bis in idem* en matiere criminelle. On reproche à cet ingenieux Ecrivain *le stile bourgeois :* son livre *est de mauvais goût & plein de faussetés.* Il est aussi traité d'*impertinent* page 155.

Les Enfers n'ont été décrits par Homere, Virgile & Fenelon que pour être remis sur la sçêne en face de la Henriade. Par malheur Rousseau en a fait une description comique ; c'est à son dam ; on lui oppose la description serieuse qui est dans la Henriade. Quelle justesse de comparer un stile badin & même burlesque au stile du Poëme Epique ! Voici la description de M. *de Voltaire*, sur laquelle j'oserai faire quelques remarques, que je crois un peu plus justes que celles que le Précepteur a hazardées sur les vers des autres Poëtes :

Henry dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour *informe*, *aride*, *affreux*, *sauvage*,
De l'*antique* cahos *abominable* image,
Impenetrable aux traits *de ces soleils brillants*,

Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfaisants ;

Sur cette terre *horrible & des Anges haïe,*

Dieu *n'a point repandu le germe de la vie.*

La mort, l'affreuse mort & la confusion

Y semblent établir leur domination.

Là gît la sombre envie, à l'œil timide & louche,

Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans :

Triste amante des Morts elle hait les vivans,

Elle apperçoit Henry, se détourne & soupire.

Auprès d'elle est l'orgueil qui se plait & s'admire.

La foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,

Tyran qui cede au crime, & détruit les vertus.

L'ambition *sanglante, inquiete, égarée,*

De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.

La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur ;

[Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.]

Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Pour prendre le ton de notre Précepteur, je dirai hardiment que cette peinture est foible, mal écrite, & sans justesse. Il n'y a d'abord personne qui ne soit blessé de l'amas des épithetes, dont elle est enflée. On n'entend pas trop ce que signifient *ces soleils brillants*, *chef-d'œuvres du Très-haut*, *bienfaisants comme lui*; ce sont apparemment les étoiles fixes, dont la *bienfaisance* est égale à celle de Dieu. *Horrible & des Anges haïe* est dur & commun. Est-ce bien caractériser les Enfers que de dire que Dieu n'y a point *répandu le germe de la vie*. On en peut dire autant de tout ce qui est sterile, & particulierement de cette description.

La mort, l'affreuse mort & la confusion
Y semblent établir leur domination;

Sont deux vers très prosaïques;

s'il en fut jamais. N'admirez-vous pas *Y semblent ? Il semble* aussi que l'Auteur craignoit d'offrir un tableau trop horrible des Enfers. *Là gît la* choque l'oreille ; d'ailleurs ce stile d'épitaphe convient-il à la majesté de l'Epopée ? *Le jour blesse ses yeux* ; il n'y a point de jour dans l'Enfer ; il est *impénétrable aux traits des brillants soleils*. L'Auteur peint l'Envie comme si elle étoit sur la terre. Il lui donne aux Enfers une litiere de lauriers, sur lesquels elle répand son venin. *Triste amante des morts ;* puisqu'elle est aux Enfers, elle doit être fort contente ; elle est au milieu des morts. *La foiblesse*, érigée en *Tyran* ; est une idée neuve. Son partage est d'être *tyrannisée ;* il falloit l'appeller *Esclave* "L'ambition *entourée de tombeaux, d'esclaves & de trônes*" : même défaut que dans le portrait de l'Envie. On peut la représenter avec cet attirail sur la terre ; mais aux Enfers son supplice est de n'avoir autour d'elle ni trônes, ni tombeaux, ni esclaves. Voilà cependant, Monsieur, les beaux vers que l'on met au-dessus de ceux de Virgile. Je pourrois examiner ainsi tout le Poëme de M. *de Voltaire ;* mais j'aime mieux vous ren-

voyer à une critique aussi judicieuse qu'agréable qui en a été faite en 1746, intitulée : *Parallele de la Henriade & du Lutrin.*

A l'égard de l'*Epigramme*, on a la complaisance de prendre *Rousseau* pour modele en ce genre. On a choisi celle qui commence ainsi, & qui est si connue :

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique :

On y reprend pourtant ce vers :

Troupe futile, & des grands rebutée.

» Il paroît, dit-on, de trop ; il gâte » la comparaison des spectateurs & » des Comediens ; *car les Comediens* » *sont fort éloignés de mépriser le Par-* » *terre.* » Pour moi je pense qu'ils le méprisent, & qu'ils ont souvent raison de le mépriser, surtout le Parterre des Dimanches ; la comparaison est donc juste.

L'Auteur de cet écrit a juré de ne pas laisser un seul rayon à la gloire de nos Auteurs. *La Motte* est assailli dans l'azile obscur de ses *fables.* On repete ce que l'Abbé *Desfontaines* en

dit en tems & lieu, & tant d'autres après lui. Ce qui choque le plus notre grand *Connoisseur en beautés & en défauts*, est de voir passés en proverbes des vers qui, selon lui, ne sont pas dignes d'être retenus.

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

La fourmi n'est pas prêteuse.

Ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.

Entendez-vous, Bailly, ce sublime langage.

Tous ces proverbes & cent autres de cette espèce, malgré leur naïveté, sont bas & faits pour le peuple. Voici les proverbes nobles que l'Auteur voudroit y substituer; ils sont tirés de M. *de Voltaire*.

Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Le crime a ses Héros, l'erreur a ses Martyrs.

Il seroit beau que dans les conversations, où ordinairement les prover-

bes ont lieu ; on ne citât que de ces grandes maximes.

Vous sçaurez, Monsieur, que le portrait *de la Grandeur de Dieu* est encore réservé à M. *de Voltaire*. Il a été esquissé par M. *Racine* dans Athalie, & perfectionné dans la Henriade ; c'est toujours le refrain des observations pour former le goût des jeunes gens.

Corneille & *Moliere* son renvoyés à l'étude de la Grammaire. M. *de Voltaire* possede seul la pureté du *langage*. On trouve sur cet article la regle suivante : » La negative *point* » ne se met *jamais* avec *ne* quand » elle est suivie d'un *que*. Je *ne* cor» rigerai ce vers *que* quand on m'en » aura montré le défaut. » Voici cependant un exemple où je crois que la negative *point* suivie d'un *que* doit s'allier avec *ne*. Je *ne* regarderai *point* la Henriade comme un Poëme excellent, *que* je n'en aie vû tous les défauts corrigés.

La Sorbonne est aussi justiciable de ce nouveau Tribunal. Nul n'a entendu ni expliqué comme M. *de Voltaire* le dogme de la *Liberté*. Le rival & le fils de l'illustre *Racine* reçoit ici

un coup de patte en passant. Il n'y a aucun trait frappant dans son Poëme sur *la Grace*; on ne lui accorde que le mérite d'être pur & correct.

Tous les *Opéra* sont détestables. On montre l'impossibilité d'en faire de bons. La nature a heureusement enfanté M. *de Voltaire* pour reformer l'Opéra, pour y mettre de la noblesse & de la dignité. Ce qu'on cherchoit depuis longtems, on le trouve dans le cinquiéme Acte de l'Opéra de *Samson*, demeuré jusqu'ici dans les ténébres. On en tire une sçene qui fait juger de l'éminence du talent de l'Auteur pour le Lyrique : que ces vers sur tout sont doux & harmonieux !

Tous nos Dieux étonnés, & *cachés* dans les cieux
Ne pouvoient sauver notre empire.
Venus avec un sourire
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, *guidé par elle*,
Sur son char tout sanglant.
La Victoire *immortelle*
Tiroit sont glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle ;
Et la nuit éternelle
Va *devorer* leur chef, *interdit & tremblant*.

La *nuit* métamorphosée en monstre qui *dévore !* Quel sublime ! Le morceau de M. *Roy*, qu'on a eu la sottise d'admirer, & qui commence ainsi:

Les tems sont arrivés : cessez, triste cahos.

n'est rien auprix de ce qu'on vient de lire.

Dans le carnage général de tous les Auteurs, les derniers coups sont portés à l'occasion *du vrai dans les Ouvrages*. Vous auriez pensé que *Boileau*, *Racine* & *Rousseau* ne plieroient pas de ce côté là : point du tout. *Boileau* a donné dans le faux ; *Racine* y est tombé *ridiculement* : *Rousseau* ne s'en est pas préservé. L'Abbé *Desfontaines* est un traducteur pitoyable, quoique sa traduction de Virgile, sans être parfaite, soit du moins la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Voilà, Monsieur, l'esprit & le ton qui regnent dans cette impertinente brochure. Le mépris suffit-il pour un pareil ouvrage, qui ne peut partir que d'un rebelle qui se souleve contre ses Maîtres ? C'est renouveller l'entreprise des Titans,

vres du fol espoir de détrôner les Dieux.

Comment d'ailleurs M. *de Voltaire* est-il loué? On a affecté de mettre n parallèle avec ses belles tirades les ndroits foibles des autres Ecrivains; 'est comme si l'on comparoit ce grand 'oëte aux *Cotins* & aux *Scuderis*; uisque les plus grands hommes sont *Cotins* de tems en tems. Si j'étois à a place, je ferois tous mes efforts our découvrir l'Auteur séditieux l'un Libelle, où il est si mal encensé; & j'employerois, pour le faire punir, e crédit dont il s'est quelquefois servi avec succès pour faire châtier les Colporteurs des écrits, où l'on avoit l'audace de le censurer. Sa gloire & celle de la Nation y sont intéressées. Si j'ai montré, Monsieur, quelque vivacité en vous rendant compte de cet ouvrage, ne l'attribuez qu'à mon zèle pour le maintien du vrai goût, à ma vénération pour les grands génies dont la France s'honore, & non à la vaine & basse envie de déprimer le mérite décidé de M. *de Voltaire*, que personne n'estime & ne respecte plus que moi.

Les faveurs du sommeil.

Je ne vous ferai point, Monsieur, l'analyse d'un Roman intitulé *Les faveurs du sommeil*, qu'on nous a donné pour une *Histoire traduite d'un fragment grec d'Aristenete*. Je vais vous marquer seulement en général ce que j'en pense. La diction m'en a paru assez pure, à l'exception de quelques endroits dont la construction est vicieuse; le stile est vif & animé, tel que l'exige la matiere que traite l'Auteur. Il y a quelques images indécentes qu'il auroit pû mieux gazer : la modestie du sexe en sera peut-être alarmée. Il repete très-souvent les termes de *Cuisse nue*, de *femme nue*, & cela sans néceslité. Ces mots s'allient assez mal avec la délicatesse des sentimens & des expresions qu'il semble affecter dans bien des endroits. Le plan n'est pas mal conduit; il y a quelques situations intéressantes; mais en général les jouissances sont trop précipitées; à peine les amans que l'Auteur rend heureux, ont-ils le tems de former des désirs.

Voici quelques endroits qui, selon moi, peuvent essuyer une juste crititique. Lorsqu'*Epimenide*, heros du Roman, rencontre sa chere *Clidiroé* en

ormie, & qu'il fait la description de es charmes, » ses yeux, di-t-il, sont » fermés, mais leur éclat est remplacé » par celui de deux paupieres larges & bien proportionnées. » Il faut que l'Auteur ne connoisse guéres le pouvoir & le charme des yeux, s'il pense que les paupieres remplacent leur éclat; j'aimerois autant qu'on me dît qu'un bel écrain remplace l'éclat des diamans qu'il renferme: d'ailleurs où est l'éclat d'une paupiere?

Epimenide croyant *Clidiroé* morte, s'avise d'aller au Temple du Sommeil pour sçavoir de ce Dieu où peuvent être les cendres de sa maîtresse, afin qu'il aille les recueillir, & qu'il conserve toute sa vie un dépôt aussi précieux. Le Sommeil lui fait réponse que c'est en cherchant les plaisirs qu'il trouvera ce qu'il desire. En consequence notre héros se met à courir le monde; il arrive à Smirne, où il a un songe dans lequel il croit voir *Clidiroé*, qui lui dit: » Que toutes les femmes te comblent de leurs faveurs, je n'en » serai point jalouse, pourvû que tu » me gardes ton cœur: la différence » que tu trouveras entre leurs fa-

« veurs & les miennes eſt peut-être un
» moyen plus ſur que la fuite pour te
» conſerver fidelle. Je m'éveillai, dit
» *Epimenide*, encore plein de l'image
» qui venoit de me fraper, & jamais
» étonnement ne fut pareil au mien,
» lorſque j'apperçus ſur ma table un
» bracelet ſur lequel étoit écrit :

Te livrer aux plaiſirs, c'eſt remplir mes ſouhaits.

Autoriſé par la réponſe du Sommeil & par la viſion de *Clidiroé*, notre amant va chercher des bonnes fortunes dans differentes Villes. Partout il ſe fait des maîtreſſes & toutes le rendent heureux. Il rencontre enfin la ſienne qui nétoit point morte comme il le penſoit, & après s'être témoigné mutuellement le plaiſir de ſe revoir, il lui fait part de ceux que ſes infidélités lui ont donnés, ſans que ce récit faſſe la moindre peine à *Clidiroé*. Voilà une façon d'aimer tout à fait commode : l'un conſeille l'infidélité, l'autre y conſent. Cependant ils croyent toujours s'aimer & s'être fidelles : n'eſt ce pas là le portrait de deux époux ennuyés l'un de l'autre plutôt que ce-

ıi de deux jeunes amans qui s'ado-ent? Mais, dira-t'on, l'Auteur insi-ıue qu'*Epimenide* ne perdoit jamais le vûe *Clidiroé* & qu'il pensoit à elle lans les bras de ses autres maîtresses; que consequemment il lui étoit tou-ours fidelle. Que cette direction d'in-tention est bien placée! L'heureuse lécouverte! Je ne crois pourtant pas que cette méthode prenne jamais fa-veur, & qu'une maîtresse délicate & entendue mette à pareille épreuve la fidélité de son amant. C'est en verité bien dommage. Rien ne feroit plus agréable que de tater ainsi de toutes les femmes, sur la foi d'un songe ou d'une vision, pour revenir à sa maî-tresse avec plus d'ardeur.

Epimenide, après avoir trouvé sa chere *Clidiroé*, se livre aux plaisirs; il peint les jours delicieux qu'il passoit avec elle. Mais tout à coup il voit tarir la source de son bonheur. La natu-re se cherche chez lui & ne se trouve plus; il ne lui reste que des désirs qui augmentent sa tristesse par l'impossi-bilité où il est de les satisfaire. Dans cet état, il s'adresse à son bon ami le Dieu du Sommeil qui lui répond d'a-bord:

Tes Deſtins ſont d'un homme, & tes vœux
ſont d'un Dieu.

Mais cependant il lui promet de concert avec l'Amour qu'en ſa faveur il raſſemblera tous les inſtans où il jouiroit ſeparement de *Clidiroé*, & l'en fera jouir un jour entier; & qu'enſuite il verſera ſur lui les douceurs du repos, juſqu'à ce qu'il puiſſe goûter de nouveau celles de l'Amour.

Au ſujet du vers françois qu'on vient de lire, l'Auteur fait cette note: » Je n'ai pû, dit-il, rendre mieux que » par ce vers de l'Homere François le » texte grec qui litteralement traduit, » porte ces mots : *homme tu veux des cho-* » *ſes divines*. J'eſpere que mes lecteurs » neme ſçauront pas mauvais gré de la » ſubſtitution. Par l'Homere François, l'Auteur entend ſans doute le ſublime M. *de Voltaire*, qui devoré de la noble ambition de tenir ſeul le Sceptre de l'Empire des Lettres, mérite aſſez qu'on lui applique :

Tes Deſtins ſont d'un homme, & tes vœux
ſont d'un Dieu.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 *Août* 1749.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE XIV.

MOnſieur *Roy* eſt de tous les Auteurs le ſeul qui paroiſſe deſirer ſincèrement le ſuccès de ces Feuilles. Vous n'en-êtes point étonné, Monſieur. Avec le zèle que vous lui connoiſſez pour le progrès du vrai goût, qu'il a puiſé dans les ſources primitives, il eſt naturel qu'il s'intéreſſe à la fortune d'un Ouvrage, qui n'a peut-être d'autre mérite que de rappeller les principes des grands maîtres ſes modeles, & d'épargner au ſiécle l'admiration précipitée qu'il accorde à des Ecrivains, dignes d'un autre tribut. Le fanatiſme des partiſans

ne permet pas une vûe claire & nette ; il n'y a que l'impartialité qui sympathise avec le jugement. Vous m'avez remercié, Monsieur, de vous avoir communiqué la premiere Lettre que j'ai reçue de l'imitateur de *Quinault*. En voici une nouvelle que vous lirez sûrement avec autant de plaisir. Ce que j'aime dans ce Poëte, est qu'il a toujours le courage de tenir pour les Anciens contre les vains efforts des Modernes Pygmées.

MONSIEUR

Je ne répliquerai point par articles à votre ingénieuse Réponse du 20 Juillet. Notre commerce sentiroit la Thèse ou le Plaidoyer. Je vous offrirai seulement mes idées, comme le hazard les fera couler sous ma plume. Nous sommes tous deux zélés Citoyens de la République des Lettres, & nous mettons souvent ses intérêts sur le tapis. Mais sçavez-vous si le Public veut être appellé en tiers à tous nos entretiens ? Sçai-je si une lettre peut rendre la chaleur de la conversation ?

M. *Des Touches* n'ignoroit pas ce qu'il avoit à réclamer ſur la Comédie du *Méchant*; il vous a laiſſé cette fonction comme à la partie publique. Il eſt fort ſenſible à l'eſtime que vous lui temoignez; mais il ne rabat rien de la ſienne pour ſon jeune Rival, imitateur, ſi vous voulez, plagiaire, non.

Vous êtes trop judicieux pour confondre ces deux titres. L'imitateur va chercher à la Mine l'or & les diamans. Il faut lui compter le travail de la fouille, & l'élégance de l'œuvre. Le plagiaire dérobe l'or tout façonné, & les pierres toutes montées. Que ne doit-on pas à *Moliere*, à *Regnard* pour avoir enrichi notre Comique des tréſors d'*Ariſtophane*, de *Plaute*, & de *Terence*? Nos Tragiques ont réuſſi d'après *Sophocle* & *Euripide*. Plût au ciel que ces grands modeles fuſſent moins oubliés & mépriſés de nos génies créateurs!

Tout le monde reconnoît dans les *Facheux* l'importun d'*Horace* *, les *Adelphes* dans *l'Ecole des Maris*. Le cinquiéme Acte des *Menechmes* a pro-

* Satir. 9. Livre premier.

duit les Medecins de *Pourceaugnac*, acharnés à le guérir d'une maladie qu'il n'a pas, & le burlesque de leurs interrogations & de ses réponses.

Mascarille de *l'Etourdi*, *Scapin* dans ses fourberies, semblent calqués sur l'adroit *Chrysale* des *Bacchides*, valet qui excroque deux peres pour les maitresses de leurs enfans, & sur l'Intriguant de l'*Epidicus*, * qui tire de l'argent d'un vieillard pour acheter une belle esclave sous prétexte de prévenir le fils qui la marchande, & d'éloigner cet objet de libertinage; mais en effet pour la livrer au jeune amoureux. Pareille idée dans le *Mercator* **. La maniere plaisante dont *Sbrigani* & *Nerine* se complimentent sur leurs bons tours, est tirée de Plaute. Le vieillard crédule, dans le *Retour imprévû*, est le même à qui l'on persuade dans la *Mostellaria* que sa maison est occupée par des Esprits. La peur qu'on lui fait est un stratagême pour l'empêcher d'y entrer, de la voir démeublée, & d'être le témoin de la débauche qui y regne.

* Acte 2. Scene 2.
** Acte 2. Scene 4.

L'intrigue de la *Serenade* est presque entiere dans le *Pseudolus* *. Le billet escamoté par la même adresse opere le même jeu. On a substitué le vol d'un collier au vol d'une esclave. Je ne parle point de l'*Amphytrion*, de l'*Avare*, des *Meniechmes*, copies de l'antique bien superieures à l'original.

Si vous mettiez aujourd'hui sur le Théâtre une Société fort étendue & fort célebre, dont les Membres se reconnoissent à certains signes, & sont si jaloux de leur secret, feriez-vous mal de lire le premier Livre d'*Apulée*, & le *Miles Gloriosus* de Plaute, qui cite la mysterieuse Confrèrie des Initiés au culte de Bachus, de leurs sermens, de leur langage muet, & de leur scrupuleuse réserve à l'égard des profanes ?

Nous ferions, si vous vouliez, un ample catalogue des pieces applaudies depuis *Moliere* & *Regnard*, & je ne prétendrois pas dégrader les auteurs, en indiquant les sources où ils ont puisé telle intrigue ou tel caractere. Ne seroit-ce pas de quoi amuser la

* Sçene 2. Acte 4.

curiosité du Lecteur ? Ceux qui s'adonnent au Théâtre seroient-ils fâchés qu'on leur applanît le chemin ? S'éleveroit-on contre le dictionnaire des Plagiaires ? Un pareil secours a été donné à des Ecrivains d'une espece plus importante. * On parcoureroit dans notre liste les adresses certaines des idées, des plans, des personnages qui roulent sur notre sçêne. Nous n'intéresserions que les auteurs qui ne sont plus ; nous nous garderions bien de heurter les vivans : vous sçavez sur cela ma délicatesse.

Oui, je pense qu'on ne peut trop encourager les talens qu'on voit éclore. Je vous répete, Monsieur, que nourri du lait de *Quinault*, je ne digere pas aisément *le fiel* de *Boileau*. Ces deux alimens ne sympatisent point. Mais je n'honore pas moins ce premier Maître qui a nettoyé notre Poësie. Il faut avouer que son travail n'étoit pas inférieur à celui d'Hercule dans les etables d'Augias. C'est un problême de sçavoir si *Boileau* a plus découragé de mauvais Ecrivains, qu'il n'en a fait naître de raisonnables.

* La Bibliothéque des Prédicateurs.

Je frémis ; quand je me rappelle cet Autel de Lyon *, où l'on jugeoit la Poësie & l'Eloquence. Quel Théâtre glorieux au mérite éminent ; mais quel écueil pour la médiocrité ! Ne pas vaincre étoit un crime digne de mort. On précipitoit impitoyablement au fond du Rhône les téméraires, dont les ouvrages avoient été proscrits. En verité ce tribunal de l'esprit étoit bien opposé à l'indulgence des nôtres, qui n'abusent pas ainsi du voisinage de la Seine. Ils sont en tout moins séveres que jamais.

* Une note éclaircira ce que dit ici M. Roy. Il y avoit à Lyon, au confluent du Rhône & de la Saone, dans l'endroit où est à présent l'Abbaye d'Ainai, un Temple célébre que les soixante Nations des Gaules avoient fait bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguste. L'Empereur Caligula y institua des Jeux, & y fonda des prix d'Eloquence & de Poësie en langues Grecque & Latine. Mais il établit aussi des peines contre ceux qui ne réussiroient pas. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs & de composer des discours à leur louange. Ceux dont les ouvrages avoient été trouvés les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la langue, ou avec une éponge, pour éviter d'être battus de verges, ou d'être plongés dans le Rhône. C'est à ces sortes de peines que Juvenal fait allusion dans sa premiere Satyre :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem Rhetor dicturus ad Aram.

Vous me direz, le Public relâche-t-il de ses droits? Non: il décerne à qui l'ennuie des châtimens, moins barbares en apparence, mais de plus longue durée. Il condamne, sans égard des personnes & des rangs. Il fait des playes dont on ne guérit pas sitôt. Respectons sa justice; n'aspirons pas à la réprimer. Ne faites point d'arrêts, donnez seulement vos motifs. Il est peu de productions qui ne soient mêlées de beautés & de défauts; c'est à vous de faire ce que les Orfévres appellent le *départ* des métaux.

La critique qui proscrit tout désespere; elle étouffe les talens dans leur germe. Celle qui discute & choisit, est la mere des progrès. La premiere trouble l'eau d'Hypocrêne, la seconde l'épure & l'éclaircit.

A tout prendre, ne vaudroit-il pas mieux pancher vers la douceur, soit en faveur des commençans, soit pour ceux qui par de précédens succès ont mérité du Public cette reconnoissance, qu'on appelle Réputation?

On ne sçait que trop quelles vues décident des occupations du vulgaire. C'est sans doute un sentiment plus élevé qui forme des Poëtes, des Ora-

teurs, des Hiſtoriens. Leurs travaux ſervent & honorent la patrie. Elle s'acquitte à ſi peu de frais. La louange eſt la monnoye qui coute le moins à donner, le plus à gagner. Je me trompe ; elle coûte aſſez à donner. Qui cherche à plaire aux hommes, décele ſon amour propre, & irrite le leur. Les concurrens ſont armés; ils croyent qu'on leur dérobe ce qu'on accorde d'eſtime à qui court la même carriere. Tout bel eſprit voudroit un privilège excluſif. Auſſi que de reſſorts ne fait-on pas jouer pour accabler le mérite qui perce ; on l'ataque de front ou par des voies obliques. C'eſt peu de la lenteur ordinaire des connoiſſeurs à donner leurs ſuffrages, on les arrête encore tant qu'il eſt poſſible. L'envie appelle à ſon ſecours & raſſemble des Conjurés de toute profeſſion. Elle en trouve dans les plus éloignées de la Littérature.

Qu'un homme opulent par état ſoit jaloux d'un plus opulent, à la bonne heure ; mais il eſt jaloux de cet indigent Rimeur qu'il admet à ſa table ; il l'humilie ; il le taxe d'indocilité à ſes fantaſques avis. De telles protections ſont à titre bien onereux.

J'aimerois mieux les diſtractions d'un Grand qui a perdu ſon argent au jeu. Il me careſſera le jour qu'il aura gagné.

Les Maîtres du Parnaſſe devroient tendre la main aux aſpirans : ils les repouſſent. J'en ſuis preſque indigné. Quelle eſt leur excuſe ? N'eſt-ce point qu'on ſe rappelle ce qu'il en a couté pour acquérir un peu de gloire ; tant de veilles redoublées, tant de plaiſirs ſacrifiés, la fortune même négligée, cette fortune qui accueille les autres arts & rebute volontiers le nôtre ? N'eſt-on point tenté de faire acheter aux prétendans une feuille de laurier au même prix qu'on l'a payée ? Voilà l'analiſe du cœur ; mais ce n'en eſt pas la juſtification. *Dédale* fit périr *Perdix* ſon neveu & ſon éleve, dont il envioit les progrès.

Qu'on rende hommage aux illuſtres de la Cour d'Apollon, mais qu'on en tire des lumieres. Je crois qu'il n'eſt point d'écervelé qui s'arroge la dictature du Parnaſſe. * Mais parmi

* L'intérêt avoit proſtitué ce titre à *Chapelain*, diſtributeur des Penſions, & ſi connu par ſon Poëme épique, que perſonne ne lit.

ceux qui y tiennent quelque rang, y a-t-il beaucoup de genies tutélaires ? On se commettroit à faire guerre ouverte à la jeunesse. Mais cette circonspection ne ferme pas toutes les avenues à la malignité. Tout est devenu signe d'estime ou de mépris, le silence comme les discours ; & le Public déchiffre les symboles les plus équivoques.

Voilà une Tragédie qui a couté bien des années, s'écrie un Auteur fier de sa facilité. Voici trop de moissons pour une année, répond l'écrivain fâché de sa stérilité, & ennemi né des esprits aisés & féconds.

Comment parer à tout cela ? On prendra pour un rafinement d'orgueil la modestie & l'attention de ne produire des ouvrages que de loin à loin. On taxera la conduite opposée d'une folle ambition de faire toujours parler de soi. Qui peut dire si le souvenir des succès passés ne s'évanouit pas, à moins qu'on ne le réveille par de nouvelles réussites ; si la réputation n'est pas un feu léger toujours prêt à s'éteindre, faute d'alimens continuels ? Qui vous répondra d'un autre côté que le Public ne se lasse point de

voir les mêmes gens fur la fçêne ?

Je fens que l'amour du metier m'entraîne trop loin. Il faut moins pefer fur les inconvéniens. Il faut exciter l'émulation dans notre fiecle, exagérer les récompenfes, non celles que la foupleffe & le manége ufurpent, mais celles que le Public diftribue, quoiqu'elles foient dépendantes du tems, du caprice, d'un tour d'imagination, d'un fentiment de plaifir : chofes très-variables.

Mais il faut auffi tomber d'accord que le danger de fe méprendre fur les talens agréables, n'intéreffe pas chaque particulier, comme il en feroit de choifir un Charlatan au lieu d'un *Dumoulin*, digne d'une ftatue pareille à celle qui fut décernée à *Mufa* pour la guérifon d'Augufte.

Je n'aurois pas le plaifir de m'entretenir avec vous, fi dans une maladie mortelle j'euffe fait la bévûe de préferer un Empirique à M. *Boyer* notre ami. En faveur de la reconnoiffance, paffez-moi de parler ici de moimême : privilège qui, felon vous, *n'appartient qu'aux grands Auteurs :* privilège dont *Ovide* n'a pas manqué d'ufer. Il donne dans fes vers fa gé-

néalogie, l'hiſtoire de ſa vie, de celle de ſon frere, de toute ſa famille; il nomme ſes amis, il cite ſes liaiſons, il raconte ſes trois mariages; car il étoit en même-tems conjugal & libertin. *Boileau* s'eſt plû à nous inſtruire de ſa naiſſance dans le ſein du Parlement, de ſes alliances dans la plus haute Robe. Il n'y a point de ſotte vanité à vous dire que je dois la vie à mon Eſculape, ſans le payer d'une Ode

La vanité dans les favoris des Muſes vous choque beaucoup. Elle ne doit trouver grace devant perſonne. Mais n'en fait-on pas des portraits chargés? Je conſens qu'avec *Martial* on apprécie au juſte celui qui croit trop valoir, qui ſe plaît d'inſulter à la foibleſſe des concurrens, qui pourtant le font ſecher d'envie:

Qui ſe mirantur, in illos
Virus habe.

Souvenez-vous du célebre aſſaillant de la Chimère. Il s'élevoit au ciel, lorſqu'un Taon envoyé par Jupiter piqua Pegaſe, & précipita le Cavalier. La plus légere atteinte fera jetter les

hauts cris à tel qui croît maitriser l'indocile monture d'Apollon, & toucher aux nues.

Nous connoissons les *Visionnaires* de *Desmarets*. C'est un tableau gigantesque de fous de toute espece. Les Poëtes n'y sont pas oubliés, vous le croyez bien. Un *Amidor* veut comme *Sophocle* un gouvernement de Province, pour récompense d'une Tragédie. Y a-til chez nous quelque *Amidor* qui tende au Ministère ? Des Poëtes ont été employés utilement aux affaires étrangeres, témoin M. *Des Touches*. La Poësie exclut-elle l'usage de la raison ?

Je ne suis pas éloigné de croire que l'homme de Lettres secoue ses ridicules, s'il en a, & acquiert un autre maintien à la Cour qui lui donne plus d'accès qu'autrefois. Dans ce pays-là le plus superbe se trouve si petit, si hors de mesure, qu'il est forcé à d'humbles retours sur lui-même. Les deux *Corneilles* sortoient rarement du cercle Plebeïen. S'il alloient lire leurs pièces à des Seigneurs, ils rentroient aussi-tôt dans leurs Penates. J'ai vû dans mon enfance *Thomas Corneille* réduit au manteau & au rabat, à

l'habillement d'un Juge-Conſul. *Racine* fut le premier Auteur qui oſa ſe vêtir en courtiſan, à la faveur d'une charge de Gentilhomme ordinaire, qu'il garda juſqu'à ſa mort.

Vous êtes plus à portée que perſonne, Monſieur, de rendre aux Auteurs d'élite tous leurs droits à l'eſtime publique, d'écarter les nuages qu'on leur oppoſe, de les venger des injuſtes préférences qu'on uſurpe ſur eux. Vos Lettres, accreditées de jour en jour, ſe répandront dans toute la France, paſſeront à l'Etranger, & feront des eſpeces d'actes de notoriété qui conſtateront le goût de la vraie littérature. Ce goût eſt obſcurci pendant un tems; mais il reprend dans un autre.

Béniſſez ce génie bienfaiſant & amateur des arts, qui les fait fleurir à la Cour, qui les y a ramenés, qui préſide à nos fêtes, qui met aux mains même des favoris de Mars la Lyre d'Apollon.

Rendez hommage aux ſexe qui joûte au Parnaſſe contre le nôtre. Aſſez longtems des hommes chagrins nous ont réproché la décadence du Théâtre: il panche à ſa ruine, diſoient-ils.

Eh bien, l'on vient à son secours. Cette portion du genre humain, bornée à plaire, se consacre à des travaux glorieux. Les Dames négligent leur toilette pour la sçêne. Ceci me rappelle ces généreuses Romaines, qui dans un siége sacrifierent leurs cheveux, pour en faire des cordages nécessaires aux machines de guerre. Nos Dames, plus heureuses, ne perdront rien de leur charmes, en acquérant les honneurs de l'esprit.

Je suis ravi que ces troupes auxiliaires viennent à la défense des Poëtes, à qui l'on reproche le Plagiat, la suffisance, l'envie, & mille foiblesses, dont on ne dit mot aux gens d'une autre profession.

J'ai l'honneur d'être très-sincerement,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, Roy.

A Paris, ce 8 Août 1749.

P. S. Je viens de lire avec un extrême plaisir votre derniere Feuille. Vous faites bonne justice de ce Juge

ſans nom & ſans *Commiſſion*, qui s'eſt érigé ſon tribunal, & qui a le front de ſévir contre les privilégiés du Parnaſſe : *Contemptor Divûm.* Ne cherchez point à le démaſquer ; éloignez totalement l'idée de confondre le Héros & le Panégyriſte. L'amour propre le plus audacieux auroit-il de ſi baſſes reſſources ? Je me ſouviens toujours d'une harangue du PereCommire, *de Arte parandæ famæ.* Il y dévelope tous les reſſorts que font jouer les uſurpateurs de réputation. Il va juſqu'à citer un auteur, ſi jaloux de faire du bruit à quelque prix que ce pût être, qu'il compoſoit lui-même de petites critiques de ſes ouvrages, & les publioit ſous un nom emprunté. Vous vous doutez bien que la correction qu'il ſe donnoit en face des Muſes, étoit mitigée.

Si le Juge que vous dégradez a prononcé ſelon ſa conſcience, il me rend vraiſemblable le héros de la Manche, attaquant les Paſſans, & les forçant, ſous peine de la vie, à confeſſer que la villageoiſe du Toboſo étoit la plus belle Princeſſe de l'Univers.

Roy.

Ode couronnée.

Par quelle fatalité, Monsieur, l'Académie Françoise a-t-elle essuyé un grand nombre d'années stériles, où presque aucun talent n'osoit se présenter pour cueillir les lauriers qu'elle dispense? Elle s'est vûe souvent réduite à l'examen d'une ou de deux Pièces, tout au plus, sur les sujets proposés. L'Hypocrêne, qui sembloit tarie pour elle, s'est heureusement remplie de nouvelles eaux, qu'elle ne peut même contenir. Je ne sçai cependant si cet illustre tribunal ne préfereroit pas la sécheresse au débordement, dont il vient d'être inondé. On m'a dit qu'il y avoit eu plus de quarante Poëmes envoyés à cette Compagnie. Je la plains d'avoir été obligée de lire une si fastidieuse quantité de vers. Beaucoup de piéces ont eu le malheur de périr dans ce déluge. Deux Odes se sont sauvées du naufrage, l'une de M. le Chevalier *Laurès*, fils du Doyen de la Cour des Aides de Montpellier, l'autre de M. *le Brun*, jeune homme de 19 ans. La premiere a remporté le prix au jugement de l'Académie; la seconde a eu la gloire de balancer longtems le triomphe de sa rivale, & aura l'avantage d'être imprimée dans

le Recueil. Le ſujet de ces deux ouvrages eſt *L'amour des François pour leurs Rois conſacré par des monumens publics :* ſujet heureux & fécond, bien propre à échauffer la verve d'un jeune Poëte, par la variété qu'il fournit : Statues, Places publiques, Portes de la Capitale, Médailles, Jettons, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, & Louis XV : Que d'objets à peindre, que de caractéres à tracer ! M. *Laurès* me paroît avoir traité ſa matiere avec beaucoup de juſteſſe, d'exactitude, d'eſprit & de ſentiment : voici comme il déſigne les Médailles & les Jettons :

J'entends ſous le ſceau de l'hiſtoire
Gémir des métaux précieux,
Faſtes mobiles de leur gloire,
Que le zèle porte en tous lieux.
Par un ingénieux emblême
Ils nous tracent dans nos jeux même
Et leurs bienfaits & leurs exploits.

Les cœurs ſenſibles & pleins de la mémoire de Henri IV, ne pourront lire le morceau ſuivant ſans en être attendris :

Ces bords où leur grandeur réſide
Offrent par tout leurs traits chéris :
Un tendre mouvement me guide
Aux pieds du dernier des Henris :
O bronze ſacré que j'embraſſe !

Que cette exclamation eſt touchante & pathétique ! La ſtrophe où il eſt queſtion des Places de Vendôme & des Victoires, caractériſe avec nobleſſe ces deux monumens de la gloire de Louis XIV.

Les Arts prennent un vol ſublime
A l'aſpect du plus grand des Rois ;
Tout ſe réveille, tout s'anime
Pour éterniſer ſes exploits.
Là dans le tumulte des armes,
Il vole, il ſeme les allarmes,
De ſes guerriers guidant les coups.
Ici ſur un pompeux trophée
Il foule la ligue étouffée,
Et voit l'Europe à ſes genoux

Les quatre vers que l'Auteur employe, pour en venir aux Statues, érigées à Louis XIV dans pluſieurs villes de Province, forment ſelon moi, la tranſition la plus heureuſe & la plus naturelle.

De nos Cités Reine orgueilleuſe,
Ce n'eſt pas dans tes ſeuls remparts
Qu'une tendreſſe induſtrieuſe
Le reproduit à nos regards.

Je finis par la ſtrophe qui a enlevé tous les ſuffrages. Il s'agit de la Statue du Roi que Bordeaux poſſede, tandis que Paris eſt privé de cet avantage.

L'Aquitaine dans ſa ſtatue
Contemple déja ce Héros :
Fiere de couler à ſa vûe
La Garonne éleve ſes flots.
Ses peuples charmés applaudiſſent :
De leurs chants les airs retentiſſent ;
Seine, je t'entends murmurer ;
Mais ſur tes bords Louis reſpire,
Dans le reſte de ſon empire
Permets à l'art de le montrer.

Le critique le plus pointilleux ne peut, je crois, rien trouver à cenſurer dans ces vers, ſi ce n'eſt l'équivoque du premier. On ne ſçait ſi *ſa Statue* ſe rapporte à l'Aquitaine, ou à Louis XV. Au reſte la Seine, pour parler le langage du Poëte, ne fera plus entendre ſes murmures. Elle a reçu depuis peu l'heureuſe nouvelle qu'on alloit enfin exécuter le projet de la Place deſtinée à la Statue du Monarque chéri qui regne ſur ſes rives.

Quel feu, quelle imagination ; quels volcans dans l'Ode de M. *le Brun !* C'eſt un aſſemblage d'écarts Ode de M. le Brun.

plus que Pindariques ; l'Auteur pouvoit dire aux Académiciens :

Pardon, Meſſieurs, j'imite trop Pindare.

Mais on l'auroit peut-être taxé de malignité. Quoiqu'il en ſoit, ſon Ode eſt un *deſordre* où il ne manque que *l'art* pour être vraimeut l'yrique. On ne peut cependant ſe diſpenſer de prodiguer l'éloge au génie naiſſant qui brille dans cette piece. Le jeune Poëte y donne des preuves d'une grande élévation dans l'eſprit, & d'un talent qui peut un jour devenir ſupérieur. Il eſt plein de chaleur & d'enthouſiaſme. J'aime ſurtout la poëtique confiance dont il eſt animé. Il débute par la comparaiſon ſublime, mais uſée, de l'Aigle qui va chercher dans les nues la victoire, la foudre & les Dieux. Il s'applique cette ſimilitude :

Tel, ſi la voix du Dieu de Pindare & d'Orphée
Allumoit aujourd'hui dans mes ſens éperdus
Ces tranſports, qui jadis & de l'Hebre & d'Alphée
Charmérent les flots ſuſpendus :
Devançant tout à coup une foule timide ;

Sur des aîles de feu mon génie intrépide ;
Dans les cieux emporté par un ſublime eſſor,
Eleveroit ſon vol au-deſſus de tonnerre ;
Tandis que mes rivaux, frémiſſant ſur la terre,
M'y chercheroient *encor*.

Il parle auſſi de la Statue équeſtre de Louis XV, à Bordeaux.

Mais quel bruit de la Seine émeut les flots tranquilles ?
Je l'entends ſoupirer au fond de ſes roſeaux :
» France, arroſé-je en vain la Reine de » Villes ?
» Suis-je en vain Reine de tes eaux ?
» Une ſuperbe Nymphe *, à ma honte honorée,
» De Louis ſur ſes bords voit l'image adorée :
» Fiere d'un tel bonneur elle s'égale à moi.
» Ah, quand pourront un jour mes ondes outragées,
» Sur mes rives enfin heureuſement vengées,
» Reconnoître leur Roi !

* La Garonne.

Cette ſtrophe eſt plus poëtique, mais non auſſi ingénieuſe que celle de *M. Laurès*. *M. le Brun*, plein de ce noble orgueil qu'Apollon inſpire à ſes enfans, ne doute pas qu'il ne remporte la victoire ſur ſes rivaux. Il termine ſa pièce par cette prophétie ſur lui même, qui malheureuſement ne s'eſt pas accomplie :

Mais déja loin de moi j'ai vû fuir la barriere.
Quels tranſports inconnus précipitent mes pas ?
Contemplez, fiers rivaux, au bout de la carriere
Ce prix de nos doctes combats
Ah ! j'ai lû dans leurs yeux leur défaite & ma gloire ;
Ils tremblent, & leur crainte annonce ma victoire :
Image de LOUIS, eſt-ce vous que je voi ?
Le vainqueur eſt nommé : Dieu des vers tu m'appelles ;
Venez ceindre mon front, guirlandes immortelles ;
Muſes, couronnez-moi.

Cette *image de Louis*, ſur laquelle l'Auteur comptoit, eſt le prix Académique ;

mique, qui consiste en une Médaille d'or de la valeur d'environ 300 livres. C'est le précieux laurier dont on ceint le front du Vainqueur: *Laureâ donandus Apollinari.* Je partage avec le jeune Poëte le chagrin qu'il a dû ressentir d'en voir une autre tête couronnée; mais sa disgrace ne doit point le décourager. M M. de *Fontenelle* & de *Voltaire* ont essuyé dans leur jeunesse ce terrible coup du sort. On auroit souhaité un peu plus de vivacité dans M. *Laurès*, & beaucoup moins d'impétuosité dans *M. le Brun*, avec des chûtes plus heureuses. La France a déja produit un grand Peintre du nom de le *Brun*: il faut espérer qu'un jour

Ut pictura Poesis erit.

Je suis, &c.

A Paris ce 27 Août 1749.

LETTRE XV.

PLusieurs Sçavans prétendent, Monsieur, que les Amazones sont des personnages éclos du cerveau des Poëtes, & que tout ce que *Les Amazones.*

quelques Anciens, tels que Philostrate, Diodore de Sicile & Justin en ont écrit, n'est fondé que sur de vaines traditions. Les femmes, qui en Cappadoce alloient à la guerre avec leurs maris, & combattoient comme eux, & peut-être séparement, ont donné lieu de feindre un peuple de femmes belliqueuses, qui ne souffroient point d'hommes parmi elles, ou au moins qui ne leur donnoient aucune autorité, & ne les laissoient pas même porter les armes. Pour qu'elles pussent tirer de l'arc avec plus de facilité, on a imaginé qu'on leur brûloit la mammelle droite dans leur premiere enfance; ce qui leur a fait donner le nom d'*Amazones*. Elles nourrissoient, dit-on, leurs filles avec du lait de jument. Leurs yeux ressembloient aux taches vertes qui sont sur le dos des Lézards, leur aliment ordinaire. Elles rendoient boiteux leurs enfans mâles, afin qu'il fussent, selon quelques-uns, incapables des exercices de la guerre, &, selon d'autres, plus propres à ceux de l'Amour. On rapporte qu'une Reine des Amazones, qui avoit eu la foiblesse ou la curiosité de se rendre aux vœux em-

preſſés d'un Monarque, lui dit le lendemain : *Ah ! vous ne valez pas le Boiteux*. La néceſſité de perpétuer leur République étoit le ſeul motif qui les portoit à voir des hommes : encore étoit-ce des inconnus, des étrangers, tels que le hazard les préſentoit à elles dans des lieux écartés. Elles ne conſervoient pour eux ni ſentiment ni ſouvenir. S'il y avoit aujourd'hui dans quelque coin de la France un peuple de cette eſpèce, il courroit grand riſque de ſe détruire de lui-même. Je ne crois pas que l'homme à la mode, le plus jaloux de multiplier ſes conquêtes, fût tenté de faire ſa cour à de pareilles femmes.

Ceux qui ſoutiennent que les Amazones ont exiſté, & qu'elles formoient une nation purement féminine ſur les bords du Thermodon, s'autoriſent de pluſieurs Médailles Grecques, où l'on en voit de repréſentées. Mais ces Médailles prouvent ſeulement qu'il y a eu des femmes guerrieres, telles que celles de Cappadoce, & autres : perſonne n'en doute.

Il y a plus de fondement dans ce qu'on dit des Amazones modernes de l'Amérique, dont le plus grand fleuve

de l'Univers porte le nom. François d'*Orellana*, Capitaine Espagnol, s'y embarqua le premier. La rencontre qu'il fit de quelques femmes armées, dont un Indien l'avertit de se défier, fit nommer R*iviere des Amazones* ce fleuve qui auparavant s'appelloit *le Maragnon.*

Une foule d'Auteurs & de Voyageurs de presque toutes les nations de l'Europe, conviennent depuis plus de deux siècles de la réalité des Amazones Américaines. Le Pere *d'Acugna* l'affirme dans sa relation. Les femmes, dit ce Missionnaire Jésuite, se sont toujours maintenues dans leur gouvernement, sans le secours des hommes. Lorsque ceux-ci arrivent sur leurs terres au tems prescrit, elles les reçoivent armées d'arcs & de fléches, jusqu'à ce qu'elles soient assurées qu'ils ne viennent que pour payer le tribut annuel de leur tendresse. Alors elles quittent leurs armes, & accourent aux canots ou autres petits batteaux, qui ont transporté cette colonie passagere d'adorateurs. Chacune prend celui qui lui convient. Elle le mène dans sa maison; elle lui offre son lit de coton suspendu avec des cordes, & elle le traite

de son mieux pendant tout le tems du séjour.

M. de la Condamine, dans le Journal exact & curieux de son voyage de la riviere *des Amazones*, rapporte des témoignages qui ne permettent pas de douter qu'il y ait eû en Amérique une République de femmes, qui vivoient éloignées du commerce des hommes. Ce sçavant Académicien remarque avec sagacité, que si jamais il a pû y avoir des Amazones dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante des femmes qui suivent souvent leurs maris à la guerre, & qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû plutôt qu'ailleurs leur faire naître l'idée, & leur fournir des occasions plus fréquentes de se dérober au joug de leurs tyrans. Si l'on en croit les Indiens, elles se sont retirées vers le Nord, dans l'intérieur des terres, où les Portugais du Para ni les François de Cayenne n'ont pas encore pénétré. Enfin *M. de la Condamine* panche beaucoup à croire quelles ont existé; mais il n'ose avancer quelles subsistent aujourd'hui. Il lui paroît vraisemblable qu'elles ont perdu avec le tems leurs anciens usages;

ſoit qu'elles aient été ſubjuguées par une autre nation ; ſoit qu'ennuyées de leur ſolitude, les filles moins farouches & plus ſenſées que leurs meres, aient pris le parti de ſe réconcilier avec d'auſſi chers ennemis que les hommes.

C'eſt ce penchant invincible, cet attrait vainqueur des deux ſexes l'un pour l'autre, que Madame *du Boccage* s'eſt ſans doute propoſé de faire triompher dans ſa Tragédie, imprimée depuis peu. Son but a été de faire voir que des loix bizarres & de ridicules préjugés, tyrans de la nature, peuvent pendant quelque tems la réprimer, mais non la dompter. Pour mettre cette vérité dans tout ſon jour, elle ne pouvoit choiſir un ſujet plus heureux que celui des *Amazones*. L'Amour banni de leur auſtere gouverment, a fait naître à l'Auteur l'idée de venger ce Dieu. Le terrible Mars ſe laiſſa deſarmer par Venus ; il étoit juſte, pour rendre les choſes égales, que les fieres Amazones ſoupiraſſent pour un rival de Mars.

Théſée eſt le mortel fortuné, qui a l'avantage de faire tourner la tête à cette république de femmes. Fait pri-

ſonnier dans un combat contre les Scythes, il devoit périr, ſuivant l'uſage barbare d'égorger tous les captifs. On demande ſa mort à grands cris; mais *Orithie* elle-même, Reine & Prêtreſſe, devenue ſenſible, diffère le ſacrifice ſur de vains prétextes. Son projet, qu'elle cache avec ſoin, eſt de conſerver une tête ſi chere dans un pays où il n'y avoit d'hommes que lui & *Idas* ſon compagnon. *Antiope*, princeſſe héritiere du thrône, brûle auſſi pour ce héros qui lui a ſauvé la vie dans la bataille; & ſa paſſion eſt payée du plus tendre retour. Il n'y a que *Menalippe*, Miniſtre & Chef de l'armée, dont le cœur infléxible ne ſe laiſſe point attendrir. La terrible femme, Monſieur, que cette *Menalippe!* Elle ne veut point abſolument qu'on lui parle d'hommes & d'amour. L'aimable *Théſée* eſt à ſes yeux un monſtre, qu'il faut immoler à la rigueur des loix. Son caractère violent & ſanguinaire eſt habilement imaginé pour contraſter avec la tendreſſe & l'humanité d'*Orithie* & d'*Antiope*.

Menalippe s'entretient fierement avec *Théſée*, & lui décrit en beaux

vers les mœurs de ſes compagnes :

Parmi nous les travaux & la frugalité
Maintiennent la vertu, la paix, la vérité.
Sur l'empire des Rois le nôtre a l'avantage.
Souvent dans vos Etats le pouvoir ſe partage :
Mille jeunes beautés, ſoumettant leurs vainqueurs,
Au gré de leurs deſirs diſpenſent vos faveurs.
Leur regne d'un inſtant dure aſſez pour vous nuire,
Pour uſurper vos droits qu'elles voudroient détruire ;
Et la vieilleſſe enfin les livre à vos mépris.
Loin de la craindre ici, le tems nous donne un prix.
Les rides ſur le front y marquent la puiſſance ;
Nul intérêt ſecret n'y porte à la vengeance ;
Et le ſeul bien public y réunit les *voix.*
Les ſiecles à venir, ſurpris de nos *exploits*,
Si nos Etats détruits revivent dans l'hiſtoire,
En admirant nos mœurs auront peine à les croire.
Peut-être on doutera que jamais l'Univers
Ait vû regner nos loix juſqu'au de-là des mers.

Mais, Seigneur, je m'oublie en vantant
leur ſageſſe.

Mon cœur né ſans pitié va preſſer la Prê-
treſſe

D'interroger le Ciel, & s'il entend ma *voix*,

La mort terminera vos jours & vos *exploits*.

Quelle grandeur d'ame, ou quelle férocité ! Ce que je trouve de plus frappant dans ce portrait, eſt que tant de femmes vêcuſſent enſemble ſans rivalité, ſans jalouſie, ſans haines ſecrettes. La même union regne ſans doute dans les aziles ſolitaires de nos Amazones Chrétiennes.

Orondal, Ambaſſadeur de *Gélon*, Roi des Scythes, demande la jeune *Antiope* en mariage pour ſon Maître ; la paix eſt à ce prix. *Orithie* y ſouſcrit : mais la Princeſſe, qui a donné ſa foi à *Théſée*, refuſe ſa main à *Gélon*. La Reine, qui pénètre le motif de ſa réſiſtance, lui ordonne de ſe préparer à cet hymen. *Antiope* deſeſperée conſulte ſon Amant, qui lui conſeille en vain le parti de la fuite. *Idas* vient avertir *Théſée*, qu'*Orondal* peut lui faciliter ſon évaſion & le mettre à la tête d'un gros d'Athéniens aſſemblés par ſes ſoins dans la forêt qui mène

à *Themiſcyre*, Capitale de l'Empire des Amazones. Mais T*héſée* ne veut qu'enlever A*ntiope*, ou périr aux bords du Thermodon.

Cependant la Nation murmure. La Reine caractériſe en deux vers les caprices & les tranſports fougueux du peuple :

Il veut plaindre ou haïr, plus l'objet eſt fameux,
Plus ſa chûte intereſſe, & ſatisfait ſes vœux.

Elle eſt obligée de prononcer l'arrêt de mort : mais avant qu'il s'éxécute, elle veut entretenir T*héſée* & concerter avec lui les moyens de le ſauver. Voici donc la belle Sçène, où la chaſte *Orithie*, ne pouvant renfermer dans ſon ſein le feu qui la dévore, fait à T*héſée* la déclaration la plus tendre, la plus animée, &, ſi je ne me trompe, la plus naturellement verſifiée. Quelle chaleur dans les ſentimens & dans les expreſſions ! Il n'y a que le cœur qui puiſſe produire & gouter ce tableau d'une vraie paſſion. On s'eſt bien attendu que les Automates inſenſibles ſeroient choqués qu'une Reine s'abandonnât auſſi éper-

dument à ſon penchant, & conſentît de renoncer au thrône & à la patrie, pour ſuivre ſon amant; mais ce n'eſt point à la froideur à juger de la flamme brûlante qui conſume un cœur. L'yvreſſe de l'amour doit ſans doute révolter ceux qui n'ont jamais eu le bonheur de l'éprouver.

T*héſée* répond à *Orithie* que l'admiration eſt le véritable ſentiment que ſes vertus & ſes exploits inſpirent :

Un plus tendre intérêt en terniroit l'éclat.

Que j'aime la replique d'*Orithie* !

Ah, que ce trait flatteur peint bien un cœur
ingrat !

Quel ſentiment, quelle vérité, quelle connoiſſance du cœur humain renfermés dans ce ſeul vers ! Vous n'admirerez pas moins l'énergique éloquence qu'elle emploie pour toucher l'objet de ſa tendreſſe :

Cruel, laiſſe ma gloire & conſerve ta vie;
Je cheriſſois nos loix : je te les ſacrifie.
Fidelle à la vertu, ſans toi mon triſte cœur
Jamais des feux d'amour n'eût reſſenti l'ardeur;

Et ſur le Thermodon tu portes plus d'alarmes,
Que les monſtres cruels terraſſés par tes armes :
Leurs perfides regards du moins n'ont point d'appas
Qui voilent les dangers qu'on trouve ſur leurs pas.
Pourquoi franchir les mers dont le Ciel nous ſépare,
Pour bannir la vertu de ce climat barbare,
Y porter les ſoupçons, la honte, les remords,
Et rendre un fol amour vainqueur de mes efforts ?
En mille autres climats ſa chaîne eſt légitime :
On briſe ici ſes nœuds, & ſon joug eſt un crime.
Mais s'il eſt des mortels formés pour tout charmer,
Que n'ont-ils donc des cœurs que l'on puiſſe enflammer ?
Tu fis naître en mon ſein un feu qui me dévore ;
Et tu hais juſqu'aux ſoins de l'objet qui t'adore.

Ah, du moins si ton ame insensible à l'a-
mour,
N'eût point par d'autres feux profané ce
séjour !
Si mes regards trompés ignoroient ma ri-
vale !
Mais je connoîs mes maux dès leur source
fatale,
Pour mon repos *secret*, non pour l'amour
des loix,
De mon peuple irrité que n'ai-je crû la
voix ?
Que ne t'-ai-je banni de ce palais paisible !
J'y crains plus tes regards que ton bras in-
vincible.

THESÉE.

Hélas ! . . .

ORITHIE.

Ah, ce soupir réveille mon espoir !
De t'attendrir mes pleurs auroient-ils le
pouvoir ?
S'il étoit vrai, grands Dieux ! j'oublierois
mes allarmes,
Mes soupçons, mes remords, un thrône
plein de charmes ;

Et suivant les projets que m'inspire l'amour,
Pour toujours avec toi je fuirois ce séjour.
Si mes soins, mes appas n'ont pû toucher ton ame,
Par des faits inouis éternisons ma flamme.
Tandis qu'on se prépare à terminer ton sort,
Par des détours cachés t'arrachant à la mort,
Avec toi j'oserai sortir de mon Empire;
Il est vil à mes yeux : pour toi seul je respire.
Les Dieux & les humains *t'enlevent* leur secours;
Prends l'unique moyen de conserver tes jours.
Viens; je veux avec toi porter par-tout la guerre;
De monstres, de brigands allons purger la terre;
Montrons à l'Univers à quel point de grandeur
L'amour d'une Amazone éleve sa valeur.
Pour une amante née au milieu des allarmes,
Ne crains ni les dangers, ni *la soif*, ni les armes.

En te prouvant l'amour qui guidera mes coups,
Que ces travaux guerriers à mes yeux seront doux!
Quelle félicité de partager la gloire
De l'objet de ses feux, chéri de la victoire;
D'avoir les mêmes soins, les mêmes ennemis,
Se voir tous deux vainqueurs, & le reste soumis!

Après que *Thesée* lui a déclaré qu'il aime *Antiope*, elle lui ordonne de se retirer:

C'en est assez, Thésée.
La lumiere renaît dans mon ame abusée;
Epargnez-moi l'horreur de gémir à vos yeux,
Et ne jouissez plus d'un triomphe odieux.
Laissez-moi seule en proie à ma rage, à ma honte;
Sortez.....

Vous conviendrez, Monsieur, que cette situation est touchante, que les vers, à l'exception d'un petit

nombre, sont harmonieux & faciles; & que leur mérite est indépendant du jeu d'une Actrice inimitable.

Thésée est conduit au bucher. *Orithie* & *Antiope* se réconcilient pour le pleurer, comme *Elisabeth* & la *Duchesse* dans le *Comte d'Essex*. Mais tandis qu'on le mène au supplice, les Atheniens, cachés dans le bois, fondent sur les Amazones; la victime est arrachée de leurs mains; on se bat de part & d'autre avec fureur: *Menalippe* porte un coup de hache à Thésée, & vient trop tôt annoncer la défaite des Grecs & la mort de leur Chef. Thésée, profitant de la joie indiscrette que le bruit de son trépas avoit inspirée aux Amazones, leur enleve la victoire. On entend un grand tumulte; le vainqueur paroît aux yeux du Spectateur, surpris avec raison. *Idas*, qui avoit une armure pareil à celle du Héros, avoit été pris pour lui. *Antiope* épouse *Thésée*; *Orithie* se tue, & laisse le thrône à *Ménalippe*, qui desespérée de sa méprise, jure au fils d'*Egée* une haine éternelle.

Tel est, Monsieur, le dénouement de cette piéce, dont l'Auteur ellemême me sçauroit mauvais gré de

vous dissimuler les défauts. Le sujet ; ou, si vous voulez, la maniere dont il est traité me paroît trop simple pour des François. On voit que Madame *du Boccage* s'est proposé pour modèle la sagesse des Grecs. Elle a craint qu'on ne lui reprochât des événemens inattendus, des incidens singuliers, des situations embarrassantes. Mais malheureusement Paris est différent d'Athènes. Nous avons dans notre langue un si grand nombre de Poëmes Dramatiques de toute espèce, qu'il faut à présent du neuf, du merveilleux, & même du bizarre pour nous remuer. Au reste, quand on sçait imiter le goût des Anciens, on peut aisément se plier au génie de sa nation ; & pour peu que l'Auteur veuille courir la carriere du Théâtre, elle trouvera dans son imagination les ressorts, romanesques à la vérité, mais peut-être aujourd'hui nécessaires, employés avec succès par nos Poëtes modernes. Il ne lui sera pas plus difficile sans doute de lier ses idées, de les rendre en vers moins décousus, & de s'attacher surtout à l'expression propre.

Cette Tragédie ne confirme pas moins les connoisseurs dans l'idée

qu'ils avoient de l'Auteur, qui peut se flatter que notre admiration pour ses talens ne sera pas d'aussi courte durée que l'étoit le séjour des hommes parmi les Amazones. Le seul reproche grave que nous sommes en droit de lui faire, c'est d'avoir dédié son ouvrage aux femmes: Il semble que Madame *du Boccage* ait pris l'esprit & les mœurs de ses héroïnes, & qu'elle ait craint de nous offrir un hommage aussi flatteur. Si un homme eût fait sa piéce, il l'auroit certainement dédiée aux femmes : une femme en est l'Auteur; il étoit naturel qu'elle la dediât aux hommes. Mais assurée de notre suffrage, elle étoit jalouse de l'approbation de son sexe, la plus difficile à obtenir pour elle. C'est-là sans doute le véritable motif qui a dicté l'Epître Dédicatoire. Les femmes y sont aussi ingénieusement louées qu'elles eussent pû l'être par le Poëte le plus galant.

S'il n'est plus ce fameux rivage,
Où sans liens & sans vainqueur,
Sur l'appui d'une Loi sauvage,
Vous fondâtes votre grandeur :
De ce triste & barbare honneur

Notre ſiècle vous dédommage.
Tout fléchit, ſe plaît & s'engage
Sous votre pouvoir enchanteur.
L'Univers eſt votre partage.

M. *Jourdan de Pellerin*, Médecin Chimiſte, a publié un Traité *ſur les Maladies Vénériennes*, en deux volumes *in*-12, dont le premier a pour objet d'expliquer la communication de cette maladie en général, & de toutes ſes eſpèces en particulier, avec des remèdes ſpécifiques pour leur guériſon. Traité des Maladies Veneriennes.

Dans le ſecond, l'Auteur traite ſéparément de tous les ſymptomes de cette maladie, dont les eſpèces, ainſi que leurs noms, ſont ſuffiſamment connues; il donne encore pour chacune de ces eſpèces des remèdes ſpécifiques.

Cette matiere n'occupe que le tiers du ſecond volume, les deux autres ſont employés à traiter des écrouelles, des ulcères, des fiſtules, & à donner la compoſition des quinteſſences tirées des trois Regnes, pour guérir toute ſorte de maux.

Le tout eſt précédé d'un diſcours préliminaire, dans lequel on ſe pro-

pose de démontrer que les remédes chimiques sont supérieurs aux remèdes vulgaires & galéniques.

L'Auteur entreprend de décrier la méthode de traiter cette maladie par le mercure employé en frictions, & l'autorité des Auteurs les plus graves en cette matiere, même de Monsieur *Astruc*, ne lui fait rien. Il ne respecte pas davantage le crédit que cette méthode a acquis chez les plus grands Praticiens de notre temps. Partout il oppose à cette méthode ses secrets, ses quintessences, ses recettes particulieres.

Il ne m'appartient pas de décider une aussi grande question; je ne puis qu'applaudir au zèle de l'Auteur, qui, en bon citoyen, donne la composition de ses remèdes, tous tirés de la Chimie; c'est aux Chimistes à juger si l'exécution en est facile; du moins elle ne le paroît pas.

L'Auteur indique tout ce qu'il faut pour compliquer ces remèdes, jusqu'aux différens aspects des astres, qu'il ne regarde point, à beaucoup près, avec indifférence.

Sans trop approfondir le mérite de cet Ouvrage, on peut assurer qu'il

eſt fort ſingulièrement écrit. Des détails de phyſique, quelquefois très-dégoûtans par les tableaux des maladies qui en ſont le ſujet, ſont ſouvent entrelaſſés de longs traits de morale. Saint Thomas & Martial ſe trouvent fort près l'un de l'autre ; & je crois que c'eſt le premier livre où l'on ait lû dans la Table des matieres à la lettre P : *Poul* . . . . *ou bubon vénérien, ce que c'eſt ; ſon commencement ; ſes progrès* ; *ſa cauſe*, & tout de ſuite, *Priere, droiture d'intention, pureté de cœur, néceſſaires pour obtenir de Dieu la connoiſſance de ce qui eſt bon, & la force de le faire.*

L'Auteur fait très-fréquemment uſage de ce mêlange, & cite l'Ecriture & les Saints, à l'appui de ſes preuves. Ennemi de la diſpute, il voit avec peine celle qui s'eſt élevée entre les Medecins & les Chirurgiens ; il reproche à ceux-ci de s'être révoltés contre leurs chefs, à la face de tout Iſraël. *Si pareille arrogance*, continue-t-il, *avoit paru dans le temps de S. Auguſtin, que n'auroit-il pas dit, ce grand Saint, lui qui accuſe d'homicides ceux qui rejettent les ordonnances*

des Médecins.

Entre plusieurs exemples que je pourrois citer des remèdes dont il assujettit la composition aux connoissances astrologiques, en voici un dont vraisemblablement il n'a pas senti la plaisanterie, qu'il faut éviter en matiere si grave. *Pour faire la quintessence de la chair humaine, prenez quatre ou cinq livres de la chair des cuisses, fesses ou reins d'un jeune homme sain & vigoureux, lorsque le soleil est dans les premiers degrés du signe de la Vierge; jettez cette chair dans de bon esprit de vin, &c.* Il est vrai que c'est de la chair d'un homme qui sera mort de mort violente, condamné par la justice, &c. Mais malgré ce correctif, cette recette présente des idées qu'on est étonné de trouver ensemble. Avec la préférence que l'Auteur donne par-tout aux remèdes Chimiques, on ne sera point surpris de le voir grand partisan de M. *Chambon*, Médecin de Jean Sobieski, Roi de Pologne, & de M. de *Grimaldy*, premier Médecin du Roi de Sardaigne. Il paroît même qu'il a quelque part à l'édition des œuvres posthumes de ce dernier, qu'il a augmentées d'un discours Hermétique.

M. d'*Arnaud* vient d'adreſſer une Epître ingénieuſe & légere à M. *Sauveur Morand*, Chirurgien, à qui le génie, le ſçavoir, l'habileté, & les ſuccès multipliés dans ſon art ont acquis une ſi haute réputation à Paris & chez l'Etranger. Ceux qui n'ont pas le bonheur de connoître perſonnellement ce grand Praticien, verront avec plaiſir, en liſant ces vers, qu'aux talens les plus rares & les plus utiles, il unit les qualités les plus aimables. Epître.

Oui, j'admire votre ſcience,
Et plaiſe à la Toute-puiſſance
Que je me borne à l'admirer,
Sans qu'un jour la reconnoiſſance
M'oblige de la célébrer!
Mais qu'un autre vous repréſente
Sous les traits de ce guériſſeur
Si bien nommé Monſieur *Sauveur*;
Dont la magie eſt ſi puiſſante,
Que ce ſéjour de tout venin,
Cette peſte du genre humain,
Le deſeſpoir du Dieu Mercure,
Harpagine, ſous votre main,
Malgré le tems & la nature,
Par un miracle ſouverain,

Prendroit de l'Agnès la plus pure
Et la fraîcheur & le carmin.
Pour moi c'est l'homme sociable
Qu'en vous je prétends crayonner;
Cet esprit facile, agréable,
Qui déposant le ton capable,
Veut bien avec nous badiner,
Et quelquefois déraisonner:
Que la déraison est aimable!
De votre Petite Maison,
Des vrais Prédestinés l'azile,
Les plaisirs font leur domicile,
Laissant avec discrétion
Sous vos beaux lambris à la ville
Loger la superbe Raison:
Trop satisfaits de vous sourire,
Lorsqu'amoureux d'un doux repos,
Vous revenez sous leur empire
Vous délasser de vos travaux,
Et parmi des amis qu'inspire
La gaîté, l'ame des bons mots,
Goûter le plaisir de médire
Et de la fortune & des sots.
Que cette demeure m'enchante!
De ce Tibur qu'Horace chante
Nous y retrouvons le portrait.
Aussi de bon cœur ai-je fait

Cette

Cette Oraiſon vive & touchante,
Qui ſans doute aura ſon effet:
» Deſcend de la voûte azurée,
» Divinité trop ignorée,
» Tendre Amitié, fille des Cieux,
» De tous les plaiſirs entourée,
» De toutes les Graces parée,
» Deſcend, viens répandre en ces lieux
» Cette flamme pure & ſacrée,
» Dont brûlent les cœurs vertueux.
» Et vous, Retraite enchantereſſe,
» Sous vos délicieux lambris,
» Retenez toujours la Pareſſe,
» La Liberté, mere des ris;
» Et que l'ennuyeuſe Sageſſe,
» Loin de vous, de vos bords fleuris,
» S'en aille prêcher à Paris,
» Contre cette douce molleſſe,
» Dont j'ai le bonheur d'être épris.
Dans cette Oraiſon familiere
J'aurois pû conjurer l'Amour
D'habiter auſſi ce ſéjour.
C'eſt un hôte ſi néceſſaire!
Et puis dans votre appartement
Il eſt un recoin ſolitaire,
Si ſcélérat, ſi ſéduiſant,
Si fait pour l'Amour & ſa Mere!
Mais la crainte de vous déplaire

M'a retenu dans mon penchant ;
Et j'ai borné là ma priere.
L'Amitié ſeule a donc mes vœux :
Qu'elle ait toujours votre art de plaire,
Votre eſprit, votre caractere,
Et l'Amour ne plaira pas mieux.

Lettre à une jeune Dame.

M. l'Abbé *Coyer*, Auteur de quatre feuilles volantes in-4°, dont je vous ai parlé dans ma ſeptième Lettre, vient de publier une nouvelle brochure de la même forme, & du même genre. C'eſt une ſatire ſemée de traits ingénieux contre nos femmes de condition. Il adreſſe ſa *Lettre à une jeune Dame nouvellement mariée*, qu'il ſuppoſe avoir apporté d'Angleterre, ſa patrie, des mœurs & du bon ſens : mérite à Londres, ridicule à Paris. Il veut donc qu'elle ſe défaſſe de ſes vertus iroquoiſes, & qu'elle ſe conforme aux uſages de l'aimable contrée qu'elle habite ; ſans quoi elle y paroîtra toujours étrangere. Elle aime ſon mari ; elle compte avec ſon Maître d'Hôtel ; elle lit des Livres ſérieux ; elle paſſe peu de temps à ſa toilette, & ſans hommes ; elle paie ſes dettes ; elle ne met point de rouge ;

elle s'avise de penser dans un païs où il ne s'agit que de parler; elle va à la campagne en tête à tête avec son triste époux; elle se promene aux Thuilleries les jours d'Opera, & au Palais Royal les autres jours; elle n'est point *furieuse* d'une boucle de cheveux dérangée; elle ne s'écrie point sur les choses les plus communes: *C'est miraculeux*, *c'est divin*! Elle n'est point *excédée*, *anéantie* de la moindre fatigue; elle baille à la *Comète*; au sortir des spectacles elle dit à son Cocher *à la maison*, tandis que la femme d'un Traitant crie *à l'Hôtel*; elle n'est point capricieuse; elle n'a ni *migraine*, ni *vapeurs*; elle abuse de la permission de se bien porter. Une *souris*, une *araignée*, une *mouche*; rien ne lui fait peur. Est-ce-là une femme? Quels travers! Quelle Bégueule!

» Vous devriez du moins, lui dit » l'Auteur, ne pas aprêter à rire où » l'on ne rit jamais. Que faisiez-vous » Dimanche dernier dans votre Pa» roisse à dix heures du matin? Déja » habillée! & qui le croira? sans *sac*! » Est-ce ainsi, est-ce à dix heures, » est ce dans sa Paroisse qu'une femme » de condition entend la Messe? Est-

» il bien vrai que vous aſſiſtez aux » Vêpres ? Le Marquis D*** vous » en accuſe, en diſant que vous faites » ridiculement votre ſalut. On pour-» roit vous paſſer quelques ſermons, » mais jamais ceux qui convertiſſent. » Une jolie femme eſt faite pour les » jolis ſermons ; ils s'annoncent aſſez » par l'affluence des équipages & le » prix des chaiſes. Il eſt ignoble de » s'édifier pour deux ſols. » Tel eſt, Monſieur, le ton de cette agréable brochure, remplie d'eſprit & de ſel. Il y a quelques endroits qui paroiſſent empruntés des premiers ouvrages de l'Auteur ; il eſt permis d'être plagiaire de ſoi-même.

Mais à propos de M. l'Abbé *Coyer*, je liſois dernierement dans le quinzième volume des doctes Mémoires de l'Academie des Inſcriptions & Belles-Lettres, des éclairciſſemens curieux que le ſçavant Monſieur l'Abbé *Sallier* a donnés au ſujet du fameux *Guillaume Poſtel*, qui s'étant fait Jéſuite du tems de S. Ignace, quitta dix-huit mois après cette Compagnie, devenue depuis ſi célèbre. Ainſi dès ſa naiſſance elle a eu le malheur de voir ſortir de ſon ſein des ſujets d'un mérite diſtingué.

Poſtel, qui étoit un prodige d'eſprit, d'érudition & d'extravagance, s'infatua à Veniſe d'une vieille fille, que quelques-uns traitent de Courtiſanne. Quoiqu'il en ſoit, elle le fit tomber dans des erreurs groſſières. Il l'appelloit ſa *Grand-mere Jeanne*. Elle avoit des idées fort ſingulières, qu'elle communiqua à ſon Directeur, ſur le ſalut des hommes, ſur leur réunion dans une ſeule Religion, ſur la rémiſſion qu'il falloit leur accorder, & ſur la manière dont on pourroit perfectionner la raiſon, & démontrer les vérités du Chriſtianiſme. *Poſtel* adopta toutes les rêveries de cette folle, & les expoſa dans un Livre intitulé : *La Vergine Veneta.* Pour faire valoir ſa Vierge Vénitienne, il donna au Public un autre Ouvrage qui fit encore plus de bruit que le premier. Il parut en 1551 ſous ce titre : *Les très-merveilleuſes victoires des femmes du nouveau monde, & comme elles doivent à tout le monde par raiſon commander, & même à ceux qui auront la monarchie du monde vieil.* Il prétend dans cet écrit que les femmes obtiendront *la victoire, & regne du monde univerſel*, que *la partie inférieure de la nature*

humaine n'est pas de fait reparée juſ-qu'à ſon ſiecle. Il diſtingue donc dans la nature humaine une partie ſupé-rieure qu'il appelle l'homme, *vir*, & une partie inferieure à qui il donne le nom de femme, *fœmina*. Cette der-niere partie devoit être, ſelon lui, bientôt regénérée & rétablie. Cette perfection devoit s'étendre, en com-mençant par la *Vierge Venitienne*, ſur tout l'Univers, & faire ainſi regner les femmes. Ne ſeroit-ce pas dans cette ſource que M. l'Abbé *Coyer*, qui a auſſi été Jéſuite, auroit puiſé l'idée de ſon *Année Merveilleuſe*?

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Août 1749.

LETTRE XVI.

Abregé Chronologique de l'hist. de France.

QUels éloges pourrois-je donner, Monſieur, au *Nouvel Abregé Chronologique de l'Hiſtoire de France*, qui ne fuſſent au-deſſous du mérite de cet excellent Ouvrage, & de celui de ſon aimable & ſçavant Auteur?

* Ce n'eſt point ici une de ces lourdes compilations, prodigues de faits, avares de réflexions, dépourvues d'ordre & de choix, vuides de recherches & de critiques, dénuées d'eſprit & de bon ſens. M. le Préſident *Hénault* doit être regardé comme le créateur d'une nouvelle maniere d'inſtruire les contemporains & la poſtérité de ce qu'il importe de ſçavoir ſur une Nation célebre. Il a ſenti les défauts des grandes hiſtoires & des abrégés. Les unes vous accablent ſous le fardeau de leurs tomes multipliés, & ne produiſent que l'affreux dégoût qui ſuit l'abondance; les autres vous déſolent par leur ſéchereſſe; ils irritent les deſirs, au lieu de les ſatisfaire. Il étoit réſervé à cet illuſtre Académicien de réunir ce que les deux méthodes ont d'eſtimable; d'allier à l'exactitude des annales les graces de la diction; aux événemens généraux des détails intéreſſants; à l'expoſition nette des révolutions le germe caché qui les a fait éclore; au tableau de chaque regne

* Ce Livre a eu tant de ſuccès qu'on en a déja fait quatre Editions. La troiſiéme qui paroit doit être comptée pour deux, puiſqu'elle eſt en in-4°. & en in-8°. en deux parties qui peuvent ſe relier en un ſeul volume.

les portraits des Rois & des Grands-hommes, les mœurs des Courtiſans & du Peuple ; à l'enchaînement des faits rangés ſous leurs dates des remarques fines ou profondes, toujours juſtes.

Il n'y a perſonne qui ne ſoit frappé d'étonnement à la vûe de tout ce qui s'offre dans ce Livre à l'avidité du Lecteur. Guerres, Batailles, Sièges, Traités de Paix, Loix principales, Edits célebres, ſources de notre droit politique, civil & eccléſiaſtique, origine d'un grand nombre de nos uſages, négociations importantes, aſſemblées d'Etats, Conciles, liſte des Femmes de nos Rois, de leurs Enfans, des Princes contemporains, des Miniſtres, des Guerriers, des Magiſtrats, des Sçavans & des Illuſtres en tout genre, &c. Que d'objets curieux renfermés en un ſeul volume! L'Abbé *Desfontaines* avoit-il tort de le comparer au bouclier d'Enée, ſur lequel Vulcain avoit eu l'habileté de tracer toute l'hiſtoire future des Romains ?

Clypei non enarrabile textum :
Illic res Italas Romanorumque triumphos

Fecerat Ignipotens: illic genus omne futuræ
Stirpis ab Ascanio pugnataque in ordine bella.

Enfin, l'ouvrage de M. le Président *Hénault* est le fruit d'une lecture immense, réduite par un homme d'esprit & de goût, par un Philosophe qui sçait apprécier les Rôles & les Acteurs.

L'Auteur ne s'est pas fort étendu avec raison sur les deux premieres Races de nos Rois. Ce n'est pas l'éloignement des tems, mais la grossiereté & la barbarie des mœurs de leur siècle, & le peu de connoissance que nous avons des ressorts de leur politique, des principes de leurs démarches, des circonstances des affaires, qui nous rendent froids & indifférens sur tout ce qui concerne les prédécesseurs de Hugue-Capet. Sous la Race Merovingienne, la multiplicité des Princes qui regnent à la fois sur différentes parties de la France, rend notre histoire séche, embrouillée & insipide; ensorte que celui qui se pique le plus d'en être instruit, se met rarement en peine de meubler sa mé-

moire de la liſte & des avantures de tous ces Rois barbares. On ſe contente ordinairement de ſçavoir les actions de Clovis, par lequel M. le Président *Hénault* commence ſon abregé en 481, ſans pourtant rejetter du nombre de nos premiers Rois, Pharamond, Clodion, Merouée & Childeric, dont les regnes ſont inconnus. On a une idée de l'horrible cruauté des enfans de Clovis, & de la méchanceté d'une Fredegonde & d'une Brunehaut. On ſçait en général que tous ces Rois, ſucceſſeurs & deſcendans de Clovis, furent des Princes foibles, ſans génie, ſans vertu, ſans mérite, & que le dernier ſe laiſſa détrôner par Pepin le Bref, père de Charlemagne, & chef de la ſeconde Dynaſtie.

A l'exception de Pepin & de Charlemagne, cette ſeconde Race reſſemble aſſez à la première pour la foibleſſe de ſes Princes. Elle eût auſſi le même ſort; & comme Childeric III, dernier Roi Merovingien avoit été dépoſé pour ſon imbecillité & ſon indolence, les Rois Carlovingiens finirent auſſi à Louis V, dit le Fainéant, qui mourut empoiſonné à l'âge de

vingt & un ans. Hugue Capet s'empara du trône.

L'Auteur, ſans entrer dans des diſcuſſions ſéches & ennuyeuſes qui ſont de pure curioſité pour des Erudits, s'eſt attaché à diſſiper les ténèbres qui obſcurciſſoient ces deux Races : il en donne une idée claire & préciſe. On ne ſçauroit trop inviter les Lecteurs à s'arrêter aux Remarques particulieres qui terminent l'hiſtoire de chaque Race. Ils y verront comment la France étoit gouvernée pour le civil, pour l'Eccléſiaſtique & pour le Militaire depuis 481 juſqu'en 987, que le chef de la maiſon regnante monta ſur le trône.

Il me feroit aiſé, Monſieur, de vous donner ici, d'après M. le Préſident *Hénault*, un extrait ſuccinct & rapide de la troiſième Race, féconde en grands Rois & en grands hommes. J'aime bien mieux vous tracer le mérite de l'hiſtorien que de vous parler de l'hiſtoire, qui vous eſt familiere. Il me ſemble que ma principale fonction eſt de ſaiſir l'eſprit d'un écrivain, & de le faire connoître autant que ſon ouvrage.

L'hiſtoire eſt un champ que tout

le monde peut cultiver. Mais il n'appartient qu'au génie de le rendre fertile, en séparant ce qui peut étouffer la moisson, & en arrachant impitoyablement les bluets qui semblent l'embellir. L'Auteur de cet *Abrégé* est un modèle pour la distribution des ornemens, pour la vérité des portraits, pour la justesse des remarques. Ce n'est point une imagination méridionale, qui se laisse emporter au torrent impétueux de ses bruyantes idées. C'est un sage toujours guidé par la saine politique, par la raison & par le goût. Il me suffira, pour vous en convaincre, de rapporter quelques traits, quelques réfléxions, quelques caractères.

M. le Président *Hénault*, en bon citoyen de la République des Lettres, ne laisse échapper aucune occasion de les célébrer, & de faire entendre que la gloire des Etats dépend de la leur. » Charlemagne, dit-il, aima, » cultiva & protegea les Lettres & les » arts; car la véritable grandeur ne » va jamais sans cela ». Croiriez-vous, Monsieur, qu'en 1087 les Livres étoient si rares, que *Grécie*, Comtesse d'Anjou, acheta un recueil

d'Homelies deux cens Brebis ; un muid de froment, un autre de ſeigle, un troiſième de millet, & un certain nombre de peaux de martres. Quelle fortune pour un Auteur ! Ce ſiècle d'or a diſparu ; il n'eſt plus de Comteſſes d'Anjou. Les écrits & les Ecrivains ſe ſont malheureuſement trop multipliés.

Pourquoi voyons-nous, Monſieur, preſque tous les jeunes gens débuter dans la Littérature par des Romans ? C'eſt que ce travail eſt celui qui flatte le plus leur pareſſe & leur vanité. Pour produire de pareils ouvrages il ne faut que donner l'eſſor à ſon imagination, & laiſſer couler librement de ſa plume tout ce qui s'offre à l'eſprit. On s'épargne des études épineuſes, des recherches ingrates, des réflexions laborieuſes : en un mot, on eſt diſpenſé de lire ; & il eſt auſſi difficile de bien lire que de bien écrire ; enſorte que l'on peut aſſurer dans un ſens qu'il y a très-peu de François qui ſachent lire & écrire. Quelques faiſeurs d'hiſtoires ont adopté le genre commode des Romanciers. Ils ſe contentent d'aſſembler quelques faits généraux, ſans ordre & ſans diſcernement, qu'ils

ſurchargent de prétendues maximes d'Etat, de leçons de politique, profondes en apparence, pueriles en effet, & de portraits de fantaiſie, tracés avec autant de juſteſſe & de vérité à peu près, que le font les traits du viſage dans les Eſtampes des Empereurs Romains & de nos anciens Rois.

Un portrait hiſtorique demande que l'on ſe tranſporte au tems où a vêcu le héros que l'on ſe propoſe de repréſenter. Il faut combiner ſes démarches, démêler les motifs qui l'ont fait agir, pénétrer en quelque ſorte dans ſon ame. Il eſt bien plus aiſé de le peindre en l'air; c'eſt une eſpece de création, dont l'amour-propre ſe ſçait bon gré. Mais que dirions-nous d'un Auteur, qui viendroit nous faire un éloquente deſcription du génie & des mœurs des Romains, ſans avoir médité ſur leur hiſtoire. Que penſeroit-on d'un Poëte Dramatique, qui ne connoiſſant pas plus le monde que le cœur humain, expoſeroit ſur la ſçène des mœurs qui n'ont jamais exiſté, des Ridicules dont Paris n'offriroit aucun modèle, des ſentimens bizarres, extravagans, étrangers à la

nature ? Ce n'eſt pas-là, Monſieur, la maniere de M. le Préſident *Hénault*. On ſent que ce n'eſt qu'après une étude refléchie des actions de ſes perſonnages, qu'il broye ſes couleurs & prend le pinceau, pour les faire revivre à nos yeux tels qu'ils ont été réellement.

Voici comme il peint ſaint *Bernard !* « Il avoit été donné à cet homme extraordinaire de dominer les » eſprits : on le voyoit d'un moment » à l'autre paſſer du fond de ſon dé» ſert au milieu des Cours, jamais » déplacé, ſans titre, ſans caractère, » jouiſſant de cette conſidération per» ſonnelle, qui eſt au-deſſus de l'au» torité ; ſimple Moine de Clairvaux, » plus puiſſant que l'Abbé *Suger*, » premier Miniſtre de France, con» ſervant ſur le Pape Eugene III, » qui avoit été ſon diſciple, un aſcen» dant, qui les honoroit également » l'un & l'autre . . . . . ſes Sermons » ſont des Chefs-d'œuvres de ſenti» ment & de force. Feu M. Henri de » Valois, homme illuſtre du ſiècle » paſſé, les préferoit à tous ceux des » Anciens, tant Grecs que Latins. » Auſſi a-t-on dit de lui, que c'avoit

„ été le dernier pere de l'Eglise. „
C'eſt ainſi, Monſieur, qu'un Laïque parle de ſaint Bernard; tandis qu'un Eccléſiaſtique dans une pièce d'éloquence, qu'il a nommée *Hiſtoire du Parlement d'Angleterre*, traite le même Saint *d'opiniâtre*, *d'inflexible*, de *déclamateur*, *d'entouſiaſte* & de *prétendu Prophète*.

Eh quoi, *Raynal*, d'un Prêtre eſt-ce là le
langage.

La même vérité d'expreſſion brille dans le portrait que fait l'Auteur du Cardinal de Retz. „ Il aimoit l'intri-
„ gue pour intriguer; eſprit hardi,
„ délié, vaſte & un peu romaneſque,
„ ſachant tirer parti de l'autorité que
„ ſon état lui donnoit ſur le Peuple,
„ & faiſant ſervir la Religion à ſa po-
„ litique; cherchant quelquefois à ſe
„ faire un mérite de ce qu'il ne de-
„ voit qu'au hazard, & ajuſtant ſou-
„ vent après coup les moyens aux
„ événemens. Il fit la guerre au Roi;
„ mais le perſonnage de rebelle étoit
„ ce qui le flattoit le plus dans ſa re-
„ bellion; magnifique, bel eſprit,
„ turbulent; ayant plus de ſaillies

„ que de ſuite, plus de chimères que
„ de vûes, déplacé dans une Monar-
„ chie, & n'ayant pas ce qu'il falloit
„ pour être Républicain, parce qu'il
„ n'étoit ni ſujet fidelle ni bon cito-
„ yen : auſſi vain, plus hardi & moins
„ honnête homme que Ciceron ; en-
„ fin plus d'eſprit, moins grand &
„ moins méchant que Catilina. Ses
„ Mémoires ſont très-agréables à lire;
„ mais conçoit-on qu'un homme ait le
„ courage, ou plutôt la folie de dire
„ de lui-même plus de mal que n'en
„ eût pû dire ſon plus grand ennemi.
„ Ce qui eſt étonnant, c'eſt que ce
„ même homme ſur la fin de ſa vie
„ n'étoit plus rien de tout cela, &
„ qu'il devint doux, paiſible, ſans
„ intrigue, & l'amour de tous les
„ honnêtes gens de ſon tems : comme
„ ſi toute ſon ambition d'autrefois
„ n'avoit été qu'une débauche d'eſ-
„ prit, & des tours de jeuneſſe, dont
„ on ſe corrige avec l'âge ; ce qui
„ prouve bien qu'en effet il n'y avoit
„ en lui aucune paſſion réelle. „ Ce caractère eſt terminé par un trait bien rare & bien édifiant. Ce Prélat avoit fait pour plus de quatre millions de dettes : tout fut payé.

On lit, à la tête du regne de François II, une réflexion judicieuse, qui prépare le Lecteur à ce tems malheureux, où l'autorité royale fut ébranlée par le pouvoir des Guises. „ On „ se plaint quelquefois, dit l'Auteur, „ de la disette des grands hommes, „ & on regrette les siècles qui en ont „ produit plusieurs à la fois. C'est en „ effet un beau spectacle dans l'histoire „ que de voir des événemens singu- „ liers préparés par des esprits supé- „ rieurs, & soutenus par des coura- „ ges héroïques. Mais les Peuples en „ sont-ils plus heureux ? Je crois „ bien que de grands hommes réunis „ sous une autorité légitime, & dont „ les talens ne sont employés qu'au „ bien de l'Etat, peuvent & doivent „ produire de grandes choses ; mais „ comme ces circonstances se trou- „ vent rarement ensemble, il n'y a „ pas de plus grand malheur pour les „ Etats que ce concours de person- „ nages illustres & puissans, qui pré- „ tendants tous à l'autorité, commen- „ cent par la diviser, & finissent par „ l'anéantir. „

Cet abrégé Chronologique, surtout dans la troisième Race, est semé

d'une foule de portraits & de réflexions aussi frappantes & aussi vraies. L'Auteur le termine par un beau parallèle du regne de Louis XIV & de celui d'Auguste. „ Ces deux Prin-
„ ces sortoient des guerres civiles,
„ de ce tems, où les peuples toujours
„ armés, nourris sans cesse au milieu
„ des périls, entêtés des plus hardis
„ desseins, ne voyent rien où ils ne
„ puissent atteindre : de ce tems, où
„ les événemens heureux ou malheu-
„ reux, mille fois répétés, étendent
„ les idées, fortifient l'ame à force
„ d'épreuves, augmentent son res-
„ sort, & lui donnent ce desir de gloire
„ qui ne manque jamais de produire
„ de grandes choses.

„ Voilà comme Auguste & Louis
„ XIV trouverent le monde. César
„ s'en étoit rendu le maître, & avoit
„ devancé Auguste. Henri IV avoit
„ conquis son propre Royaume, &
„ fut l'ayeul de Louis XIV......
„ Tous deux avoient été exposés aux
„ orages de la guerre civile ; tous
„ deux avoient commandé leurs ar-
„ mées en personne ; l'un & l'autre
„ avoit sçû vaincre & pardonner. La
„ paix les trouva encore semblables

„ par un certain air de grandeur ;
„ par leur magnificence & leur libé-
„ ralité. Chacun d'eux possedoit ce
„ goût naturel, cet instinct heureux
„ qui sert à démêler les hommes.
„ Leurs Ministres pensoient comme
„ eux, & Méçène protegeoit auprès
„ d'Auguste, ainsi que Colbert au-
„ près de Louis XIV, tout ce que
„ Rome & la France avoient de gé-
„ nies distingués. Enfin, le hazard les
„ ayant fait naître l'un & l'autre dans
„ le même mois, tous deux mouru-
„ rent presque au même âge ; & ce
„ qui contribue à rendre les regnes
„ célèbres, aucuns Princes ne reg-
„ nerent si long-tems. „

Que n'ai-je assez d'espace, Mon-
sieur, pour mettre encore sous vos
yeux quelques beaux morceaux de
cet ouvrage solide & brillant. Je me
plairois surtout à vous rapporter ce
que dit l'Auteur „ dans ses Remar-
ques particulières „ sur l'uniformité
des Loix par tout le Royaume, sur le
Concordat, sur les Croisades &c.
Ce qu'on ne peut assez admirer est
l'art avec lequel M. le Président *He-
nault* a enchassé dans cette troisième
Race presque toute l'histoire d

Loüis XV ; enforte que cet Abrégé s'étend jufqu'à nos jours, pour les Lecteurs qui voudront rapprocher les événemens épars de ce regne glorieux.

On n'a rien épargné pour rendre cette édition digne de ce Livre, exécuté en beaux caractères & d'une impreffion élégante. L'Imprimeur, * à l'envi de l'Auteur, a eu la noble ambition de fe diftinguer, & y a réuffi. La Table des Matières qui eft à la fin eft faite avec la plus fcrupuleufe exactitude. Elle a dû coûter autant de peine qu'elle en épargnera à ceux qui la confulteront. Enfin, Monfieur, tout ce que je puis vous dire de cet Ouvrage, c'eft que je ferois bien fâché qu'il n'en parût que de ce mérite. Mais je n'ai pas à craindre un pareil malheur. Je vous prie cependant de ne regarder ce que je dis ici que comme une plaifanterie.

Connaiffance des beautez &c.

On vient de réimprimer à la Haye la *Connaiffance des beautez & des défauts, de la Poëfie & de l'éloquence dans la langue Françaife, &c.* Cette nouvelle édition eft enrichie de notes & de

* Prault l'ere.

remarques, *par une société de Libraires.* Il y a une Préface du Libraire Editeur, où il donne un précis du jugement qu'ont porté de cette Brochure les journalistes de Trévoux & l'Auteur du Mercure de France. Il me fait l'honneur de citer aussi quelques traits de la Lettre que je vous ai écrite sur le même ouvrage. Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans la Préface du Hollandois, est une découverte admirable ; la voici : L'Auteur de la *Connaissance des beautez* &c., oubliant qu'il s'est designé à la tête de son extravagante production sous le nom de M. D***, au lieu de dire, à la page 123, *une description Philosophique des Cieux qui n'est que du sujet de M. de Voltaire*, dit, *une description Philosophique des Cieux qui n'est que de mon sujet.* Cette méprise singulière donne lieu à diverses conjectures.

On rapporte encore dans la Préface une Lettre qu'on suppose écrite de Londres à l'Auteur du Mercure, & qui est inserée dans cet ouvrage periodique. Cette Lettre est de ce M. D***, qui se donne pour le véritable père de la *Connaissance des beautez* &c., & qui se justifie de l'odieuse imputation d'avoir eu dessein de faire

attribuer la Brochure à M. *de Voltaire* lui même, parce qu'il affecte l'orthographe particulière à ce Poëte, qu'il adopte plusieurs de ses principes, qu'il imite assez heureusement son stile, & qu'enfin il a laissé exprès échaper cette phrase : *une description Philosophique qui n'est que de mon sujet.* Mais pour donner quelque poids à cette Lettre, & pour faire à M. *de Voltaire* une reparation authentique, le Libraire Editeur prétend que M. D***, au lieu de se tenir toujours caché dans les étoiles, auroit dû quitter le masque, & se montrer à découvert. Il étoit encore essentiel qu'il expliquât la méprise de la page 123. Comme il n'a fait ni l'un ni l'autre, le Libraire Hollandois, qui dit naturellement ce qu'il pense, demeure convaincu que ce M. D*** & M. *de Voltaire* ne sont qu'une même personne. » D'autant plus, dit-il, qu'on „ ne peut guère se méprendre ni à » son goût ni à son stile, & moins „ encore à l'encens flatteur qu'il bru„ le sur l'autel de l'Auteur du Mer„ cure. C'est ainsi qu'il en a toujours „ agi avec ceux dont il redoute les „ jugemens équitables, ou qu'il veut

„ mettre dans ſes interêts. Il l'avoue „ lui-même ſans façon. *On ſçait aſſez*, „ dit-il, *tous les petits artifices des hom-* „ *mes pour acquerir un peu de gloire. On* „ *ſe fait un parti ; on loue , afin d'être* „ *loué ; on engage dans ſes interêts les* „ *Auteurs des Journaux*. „ Il eſt bien triſte pour M. *de Voltaire*, qu'on ait une auſſi mauvaiſe idée de ſa modeſtie, dans un Païs qu'il a cependant habité à pluſieurs repriſes.

Parmi les notes critiques qui accompagnent la nouvelle édition du Livre qu'on s'obſtine à lui attribuer mal à propos , il y en a quelques-unes d'excellentes. En voici une qui m'a paru très-juſte. Le précepteur de la jeuneſſe étrangere cite les beaux vers de Malherbe ſur la mort :

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le
couvre,
Eſt ſujet à ſes Loix;
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Il les préfère à ceux d'Horace : *Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas regumque turres*. En ſçavez-vous la raiſon ? c'eſt que, ſelon lui,

Malherbe

Malherbe *finit sa Stance par une image pompeuse, & qu'Horace laisse tomber la sienne avec* O BEATE SEXTI. Mais, comme le remarquent très-bien nos sçavans Libraires, c'est lui-même qui la fait tomber en ponctuant mal les Vers d'Horace. Après, *REGUMQUE TURRES*, le sens est fini. *O BEATE SEXTI* commence une autre période. C'est en effet de la manière suivante qu'on a toujours lû l'endroit en question.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. O beate Sexti,
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

Les Auteurs des remarques sont partisans de M. *de Crebillon*. Ils le justifient quelquefois assez heureusement des fautes que lui impute le grand connoisseur en beautés & en défauts. En voici un exemple. Clytemnestre demande à Itys, si sa fille Electre se rend à la passion de ce jeune Prince, & elle menace Electre, en cas de résistance. Itys alors dit à Clytemnestre :

Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus . . .

Clytemnestre répond en se tournant du côté de sa fille.

Par ce *raisonnement* je conçois ses refus.

Itys, dit le Précepteur des jeunes étrangers, ne fait là aucun *raisonnement*. Il dit en un vers seulement, *qu'il ne peut contraindre Electre*. Il falloit faire raisonner Itys, pour employer le mot de *raisonnement*. Nos Hollandois reprochent au Précepteur de ne pas comprendre que *raisonnement* signifie ici *replique*, *excuse*. On l'employe souvent dans ce sens; Furetière en apporte cet exemple: *Obéissez, je ne veux pas tant de raisonnemens*; c'est-à-dire, *de repliques*, *d'excuses*. Mais on veut à toute force trouver M. de Crebillon *impertinent*, *pitoyable*, *detestable*, *inintelligible* & *barbare*. M. de Crebillon doit se consoler; ce n'est pas à lui seul que l'on dit ces douceurs; il les partage avec Rousseau, ce grand génie, & avec M. de Fontenelle, ce fameux bel esprit.

La dernière Tragédie de M. de Voltaire, c'est-à-dire, son *Electre*, à laquelle il a donné le nom d'*Oreste*, n'est pas trop ménagée par nos Bibliopoles. Il semble qu'ils veuillent venger leur Confrère *le Mercier*, Li-

braire de Paris, que cette pièce de Théâtre n'a pas enrichi. On trouve ici au ſujet de ce Drame une Anecdote qui n'eſt pas ſçûe de tout le monde. Comme M. de Crebillon eſt Cenſeur Royal de la Police, tous les Ouvrages Dramatiques paſſent par ſes mains avant que d'être repréſentés. M. de Voltaire, qui n'auroit pas été fâché de s'exempter d'une loi générale, fut obligé de porter *Oreſte* à M. de Crebillon, pour le faire approuver. Il commença ſon compliment par vouloir s'excuſer de ce qu'il avoit traité le même ſujet que lui. M. de Crebillon l'interrompit pour le tirer poliment d'embarras; en lui diſant: *Monſieur, j'ai été content du ſuccès de mon Electre; je ſouhaite que le Frère vous faſſe autant d'honneur que la Sœur m'en a fait.* L'évenement n'a pas répondu aux vœux de M. de Crebillon.

C'eſt ſurtout à l'occaſion de ce que le Précepteur dit de la Satire que M. *de Voltaire* eſſuye, de la part des Hollandois, les traits les plus piquants. Son Panegyriſte prétend que la Satire eſt preſque toujours injuſte; que ſon principal mérite eſt la hardieſſe qu'elle prend de nommer les perſon-

nages qu'elle tourne en ridicule ; que ſi on ôtoit des Satires de Boileau les noms de Cotin , de Chapelain , de Quinault & un petit nombre de vers heureux, il n'y reſteroit preſque rien. Mais 1°. La véritable Satire n'eſt point injuſte. Dès qu'elle donne dans le faux, ce n'eſt plus Satire ; c'eſt calomnie, c'eſt libelle. 2°. Le principal mérite de la Satire conſiſte-t-il à nommer les maſques, choſe ſi aiſée ? Nous ſommes bien bons en ce cas-là d'admirer Horace, Juvenal & Regnier. 3°. C'eſt la première fois, je penſe , qu'on ne trouve rien de paſſable dans les Satires de Boileau que les noms de Cotin & de Chapelain , & *un petit nombre de vers heureux*. On reproche à ce grand Homme d'avoir dit :

Tandis que Colletet, crotté juſqu'à l'échine,
Va mendier ſon pain de cuiſine en cuiſine.

Ce trait eſt ſans contredit d'une baſſeſſe & d'une groſſiéreté qui revoltent le Lecteur le plus enclin à la Satire. Mais ſi le Cenſeur eût été de bonne foi, il auroit relevé mille traits pareils échapés à ſon Héros M. de Voltaire. Dans ſon ſeul *diſcours ſur l'envie*, que perſonne ne pouvoit mieux

peindre que lui, quels torrens de fiel ne répand-il pas sur l'immortel Rousseau, dans vingt-deux Vers qui commencent ainsi :

Rousseau desesperé, que ce plaisir outrage ;
Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs
sont de rage.

Et ailleurs sur l'Abbé des Fontaines :

Il n'a point l'air de ce pesant Abbé ;
Brutalement dans le vice absorbé.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit rassembler tout le venin qu'il a distilé sur ces deux Ecrivains célèbres, & sur bien d'autres. Je ne citerai plus que ces deux Vers qu'on pourroit opposer à ceux de Boileau. Ils se trouvent dans le *discours sur l'égalité des conditions* :

Et Dufresny, plus sage & moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un
Auteur.

Y a-t'il beaucoup de délicatesse dans tout ce qu'on vient de lire ?

Je ne conseille pas au Précepteur de la jeunesse étrangère d'aller professer en Hollande. A en juger par les remarques de nos Editeurs, ses leçons

de goût n'y feroient pas plus de fortune qu'en France.

Il y a, Monſieur, quelques détails ingénieux dans une petite Comédie en un Acte en Vers, qui vient d'être imprimée, & qui n'a jamais été jouée, ni même offerte aux Comédiens. C'eſt ce que nous appellons une piéce à tiroir; ces ſortes d'ouvrages auxquels on donne improprement le nom de Comédies, n'ont point d'action principale à laquelle tout ſe rapporte. Ils conſiſtent en pluſieurs Dialogues réunis à la verité ſous un ſeul titre, mais dont le ſujet eſt different. Ils ne ſont pas plus faits pour être repréſentés que les Dialogues de Lucien. Les Grecs ne les ont jamais appellés des Comédies. *Momus Philoſophe* (deux mots étonnés de ſe trouver enſemble) eſt le nom de la petite pièce que je vous annonce. Ce Dieu occupe toujours le Théâtre, comme cela ſe pratique dans les pièces à ſcènes détachées; il s'entretient tour à tour avec Mercure, avec un Philoſophe, avec un Médecin, avec un Poëte, avec une Païſanne, & avec Criſpin. Le tout eſt précedé d'un Prologue dont les Interlocuteurs ſont un petit

Momus Philoſophe.

Maître & une petite-Maîtresse, qui se disent des fadeurs en langage précieux. Nos oreilles sont rebattues de cet ennuyeux *persiflage*. Tous nos livres en sont farcis. La scène du Poëte est ce qu'il y a de mieux dans cet essai. Je n'aime cependant pas la plaisanterie usée de loger le Métromane au cinquiéme étage, & de le faire paroître avec un méchant habit noir. Cela étoit bon il y a cinquante ans; mais aujourd'hui les gens de Lettres sont vêtus proprement; quelques uns même le sont avec magnificence. L'Auteur de cette pièce ne connoît probablement que des Rimeurs habillés & logés à l'ancienne mode. Quoiqu'il en soit, le Poëte qu'il introduit mérite un autre sort. Il lui échape de fort bon vers, & des traits de Satire ingénieux contre ses modernes Confrères. L'endroit où il explique à Momus le prétendu Méchanisme des vers, a trouvé des approbateurs.

Tout l'Art est renfermé dans le choix des
Voyelles,
Du génie & du goût brillantes étincelles.
Les A, les O rendent les Vers ronflans;
Expriment le fracas, la force & le ravage;

Les E, les I rendent les Vers coulans,
Font pétiller l'esprit & le langage.

Le Poëte se livre à sa noble fureur contre le mauvais goût de la scène Françoise ; il faut avouer qu'il caractèrise assez bien un jeune faiseur de Tragédies.

La froide Melpomène a le ton Précepteur ;
Et l'on ose applaudir, *allons*, *l'Auteur*, *l'Auteur*,
Celui qui de Pibrac épuisant les Regîtres
Y joint le stile de Nadal.
Enfin, la Tragédie est un Traité moral,
Et les Scènes sont des Chapitres.

. . . .

Le sentiment, la passion,
Etoient les Dieux de Melpomène ;
Et la morale sur la Scène,
Ne paroissoit qu'en action.
Apréseat nos Héros maussades
Toujours montés à l'unisson,
Debitent des Jérémiades ;
Et chaque pièce est un Sermon.

Je suis, &c.

A Paris ce 4.
Septembre 1749.

Fin du Tome premier.

[redacted]

TABLE DES MATIERES

Du premier Tome.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table du Tome premier.

